

LES  
**Derniers Flibustiers**

La Vie au Désert



PAR

**Léon VILLE**

Officier de l'Instruction Publique



**TOLRA & M. SIMONET, Libraires-Éditeurs**

28, Rue d'Assas et Rue de Vaugirard, 76. — PARIS





009/02594

LES DERNIERS FLIBUSTIERS

I

Série. — Grand in-8 Raisin.







Propriété de l'éditeur

*W. M.*



Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays

1923



**Les Derniers Flibustiers**

A LA MÊME LIBRAIRIE

---

OUVRAGES DE LA MÊME COLLECTION

---

**Au Village**, par Etienne LENGLOS.

<i>La Vie au Désert.</i>	I. Le Chef des Hurons,	par Léon VILLE.
—	II. Les Chercheurs d'or,	—
—	III. Le Père noir,	—
—	IV. Haine mexicaine,	—
—	V. La Rivière des Alligators,	—
—	VI. Le fils du Canadien,	—
—	VII. Les colons de l'île Mariette,	—
—	VIII. Une marche au Soleil,	—
—	IX. Guillaume le Boër,	—
—	X. Les Frères de la Côte,	—
—	XI. Les Derniers Flibustiers,	—
—	XII. Perdu dans le Chucuito,	—
—	XIII. Les enfants de l'Hacendero,	—

**Un Marin Missionnaire** (Auguste Marceau), par G. FÉLIX.

**L'Abbé de l'Épée**, par Ariste EXCOFFON.

**Au pays de la Truelle** (Cantal et Limousin), par Jean du COUDREAU.

**Amis de Pension**, pas Jean de LOUSSOR.

**Aventures d'un Jeune Montagnard**, par G. d'ARVER.



25<sup>e</sup> Édition

LES  
Derniers  
Flibustiers

LA VIE AU DÉSERT

LÉON VILLE

OFF. DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



TOURA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, rue d'Assas et rue de Vaugirard, 76. — PARIS (6<sup>e</sup>)





# Les Derniers Flibustiers

---



I

MONTBARS L'EXTERMINATEUR

**M**ALGRÉ la présence du roi, les courtisans, qui encombraient littéralement, ce jour-là, la grande galerie du château de Versailles, causaient avec animation, bien qu'à voix contenue, tout en faisant converger leurs regards vers un groupe formé de Louis XIV, de Louvois et d'un homme d'une quarantaine d'années, au visage d'une pâleur mate, barré par une moustache noire fièrement relevée, et

éclairé par des yeux qui semblaient n'avoir guère l'habitude de se baisser, quoi qu'ils pussent voir.

La taille haute, les épaules larges, complètement vêtu de velours noir, l'épée au côté, cet homme paraissait aussi à l'aise devant le Roi-Soleil que s'il se fût trouvé en présence du premier venu, non qu'il manquât au respect exigé par l'étiquette, mais par une aisance qui sentait d'une lieue son grand seigneur.

Pourtant, cet étrange personnage portait un nom qu'aucun généalogiste n'avait jamais classé dans son armorial. Il s'appelait tout simplement Montbars. Ce nom était-il le sien ou n'était-il qu'un pseudonyme ? nul n'aurait su le dire.

Ce qui était plus certain, c'est que les Espagnols lui avaient donné le surnom d'*Exterminateur*. Pourquoi cette effrayante dénomination ? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Montbars était le chef suprême et respecté des trois ou quatre mille aventuriers qui, mûs par une même haine contre l'Espagne, s'étaient établis dans l'île de la Tortue, d'où ils s'élançaient de temps en temps pour attaquer et piller une ville du littoral et la mer des Antilles, ou s'emparer d'un navire espagnol qui avait eu l'imprudence de passer à portée des débouquements des Frères de la Côte.

Louis XIV, charmé du mal que ces hommes faisaient à l'Espagne, avait chargé M. Ducasse, son gouverneur de Saint-Domingue, d'entretenir avec eux des rapports amicaux, ce qui était d'autant plus facile que les flibustiers appartenaient, pour la majeure partie, à la nationalité française.

Bien qu'ils n'eussent besoin de personne et qu'ils fussent eux-mêmes une puissance redoutable, les Frères de la Côte (1) surent un gré infini au roi de France de cette sympathie qu'il leur témoignait, et,

(1) *Les Frères de la Côte*, par Léon VILLE, in 8° ill. Tolra et M. Simonet, éditeurs.



pour le reconnaître d'une manière efficace, ils décidèrent de prélever, après chaque expédition, une part pour le monarque.

Louis XIV se plaçait de lui-même trop au-dessus des autres pour les bien connaître. Persuadé que les flibustiers, en lui payant une sorte de dîme, le reconnaissaient comme leur souverain, il eut, un jour, l'idée de faire remettre, par M. Ducasse, des brevets de chef d'escadre à Montbars et ses principaux officiers : le beau Laurent, Ourson Tête-de Fer, Vent-en-Panne, Michel le Basque et l'Olonnais.

Le gouverneur de Saint-Domingue réunit donc Montbars et ses amis au Port-de-Paix, et leur notifia la faveur dont les honorait sa Majesté.

Puis il présenta à chacun son brevet.

Pour toute réponse, les flibustiers partirent d'un grand éclat de rire et allumèrent leurs pipes avec les paperasses royales.

M. Ducasse, ancien flibustier lui-même, n'en fut pas autrement étonné. Connaissant de longue date l'esprit d'indépendance de ses anciens compagnons, il s'était attendu à quelque chose de ce genre. Mais le roi n'eut point cette indifférence, et il éprouva une violente colère en apprenant le peu de cas que ses protégés faisaient de sa protection.

Néanmoins, il n'eut garde de leur faire savoir son mécontentement. Son intérêt exigeait qu'il restât en bons termes avec les Frères de la Côte, dont les intrépides et presque fantastiques exploits abaissaient la puissance espagnole, et mettaient dans sa cassette personnelle plusieurs millions par an.

Après ce qui précède, on comprendra aisément la curiosité qui rivait tous les regards sur le chef des flibustiers.

Maintenant, comment ce dernier se trouvait-il au château de Versailles à la fin de mai 1696 ? C'est ce qu'on apprendra tout à l'heure.

Louis XIV était depuis dix minutes en conversation avec son ministre de la guerre et Montbars l'Exterminateur, quand il quitta la galerie pour se rendre à son cabinet, après avoir invité ses deux interlocuteurs à le suivre.

Une fois dans son cabinet, le roi s'assit dans un fauteuil, fit aux deux hommes signe de prendre également des sièges, puis il commença, en s'adressant à Montbars :

— Maintenant que je vous ai dit tout le plaisir que j'éprouvais à vous voir à Versailles, nous allons causer un peu affaires, car vous devez bien penser que je ne vous ai pas fait venir de si loin sans avoir un motif grave.

Montbars s'inclina sans répondre.

— Mon envoyé, reprit le roi, vous a déjà dit une partie de ce que j'attendais de vous.

— Sire, répondit en souriant Montbars, les vingt millions que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me demander sont à bord de ma frégate, au Havre.

— Sous quelles espèces ? demanda vivement le roi.

— Lingots d'or et doublons d'Espagne.

Louis XIV regarda Montbars avec admiration.

— Vraiment, monsieur, dit-il enfin, vous êtes un homme extraordinaire !

— En quoi, sire ?

— En tout. Ainsi, je témoigne le désir que vous me prêtiez une vingtaine de millions, et vous me les apportez comme cela, tout naturellement.

— Oh ! sire, fit négligemment Montbars, qu'est-ce qu'une pareille somme ?

Malgré la dignité dont il ne se départait jamais, Louis XIV eut un geste de stupéfaction, et pour la première fois il comprit que ses brevets de chef d'escadre eussent pu produire si peu d'effet sur des hommes de la trempe du chef des Frères de la Côte.

— Ainsi, fit-il, cette somme ne vous gêne nullement ?



— Sire, dit tranquillement Montbars, c'est à peu près la dixième partie de ce que nous avons pris à Panama.

— Encore un exploit auquel j'ai eu bien de la peine à croire ; mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Une ville de soixante mille âmes !...

— Défendue par une garnison de quinze mille hommes et deux cents pièces de canon, acheva Montbars sur le ton d'une parfaite indifférence.

— Combien étiez-vous donc ?

— A peu près onze cents, sire.

— C'est prodigieux ! exclama le roi. Et je vois que, si nous nous entendons, le projet que j'ai formé aboutira comme je le désire.

— Votre Majesté peut être certaine qu'il ne dépendra pas de moi qu'elle ne soit satisfaite, répondit tranquillement Montbars, en homme qui se dispose à protéger et non à se courber.

— Je veux prendre Carthagène, dit nettement le roi en regardant fixement son interlocuteur pour se rendre compte de l'effet produit par ses paroles.

Mais Montbars ne broncha pas.

— Désapprouveriez-vous ce projet ? reprit le roi en fronçant légèrement le sourcil à la pensée qu'un simple mortel pût oser être d'un avis contraire au sien.

— Aucunement, sire, répliqua Montbars.

— Alors ?...

— Mon Dieu, sire, fit doucement le chef des flibustiers, il était bien inutile de me faire traverser l'océan pour me dire cela. Il suffisait de me faire connaître ce désir et je l'eusse immédiatement exaucé.

— Vous auriez pris Carthagène ! s'écria le roi stupéfié par tant de tranquille audace.

— Pourquoi non ? répondit Montbars en fixant sur le hautain monarque un superbe et intrépide regard.



— Ainsi, vous acceptez de combattre avec vos amis dans les rangs de mes soldats ?

— C'est-à-dire, rectifia Montbars, j'accepte de me joindre à eux. Les Frères de la Côte ne connaissent que moi et n'obéiraient à aucun autre, fût-il maréchal de France !

— Singuliers hommes ! murmura Louis XIV.

Puis, plus haut :

— Quant aux conditions...

— Que Votre Majesté les dicte, répondit noblement le flibustier.

— Un partage égal du butin, entre vous et moi ; cela vous convient-il ?

— Parfaitement, sire ; je m'arrangerai ensuite avec mes compagnons.

— Combien pouvez-vous en mettre en ligne ?

— Quinze ou dix-huit cents.

— C'est peu.

— Votre Majesté oublie-t-elle que j'ai pris Panama avec moins que cela ?

— Vous avez raison, je l'oubliais, dit Louis XIV en se levant.

Montbars et M. de Louvois se levèrent aussitôt pour se retirer. Mais avant de sortir, le ministre dit au roi :

— Votre Majesté ne pense-t-elle pas qu'il serait peut-être utile que monsieur Montbars vit monsieur de Pointis.

— Si fait ; mais nous avons le temps.

Et se retournant vers Montbars, Louis XIV continua :

— C'est le baron de Pointis, un de mes meilleurs marins, qui doit commander l'expédition, je désire que vous le voyez ; mais rien ne presse, car je pense que vous demeurerez quelques jours à Versailles.

— J'y demeurerai autant qu'il plaira à Votre Majesté.

— Fort bien. Maintenant, autre chose.

Le roi fit une pause, puis il reprit avec une légère hésitation dans la voix :

— Il y a quelque temps, je vous ai fait parvenir plusieurs brevets de chefs d'escadre ; pourquoi les avez-vous refusés ?

— Sire, répondit Montbars avec beaucoup de calme, en ce qui me concernait, il y avait erreur, car, dans nos expéditions, j'ai depuis longtemps le grade d'amiral.

— Que vous ayez personnellement refusé, je veux bien l'admettre ; mais vos amis n'avaient point le même motif.

— Pardonnez-moi, sire, ils sont tous vice-amiraux.

— Votre flotte est donc nombreuse ?

— Une centaine de vaisseaux environ. Votre Majesté doit donc comprendre que la faveur dont elle croyait nous honorer ressemblait fort à une dégradation.

— Allons, je le répète, vous êtes de singuliers hommes. Et pourtant, je voudrais faire quelque chose qui vous plût personnellement. Déjà amiral, vous avez refusé le grade de chef d'escadre, je le comprends ; mais que diriez-vous d'un titre ?

— Sire, dit Montbars en s'inclinant, si je portais mon véritable nom, l'huissier eût annoncé tout à l'heure celui d'une des plus vieilles familles de France !

Et, s'inclinant de nouveau, il sortit du cabinet du roi.

— Monsieur de Louvois, dit ce dernier en regardant son ministre, dès qu'ils furent seuls, que pensez-vous de l'homme qui sort d'ici ?

— Votre Majesté me demande-t-elle un avis sincère.

— Oui.

— Et bien, j'estime qu'il est trop dangereux pour vivre longtemps.



— Et ses compagnons ?

— Nous pourrons en causer après la prise de Carthagène, répondit le ministre avec un froid sourire.

Après quoi, le roi ne le retenant pas, il salua profondément et sortit à son tour du cabinet royal.

Resté seul, le monarque demeura songeur.

Les Frères de la Côte, dont les exploits lui avaient été si profitables sous tous les rapports, avaient fini par devenir une puissance qui choquait son ombrageuse susceptibilité. Les vingt millions même que, sur sa demande, Montbars venait de lui apporter, étaient pour son incomparable orgueil une nouvelle blessure. Habitué à voir se courber devant lui les têtes des plus grands, Louis XIV ne pouvait supporter la pensée que des aventuriers, des gens de sac et de corde, bous à pendre et à dépendre, refusassent de se ranger docilement sous sa domination. Avec une ingratitude toute royale, il se disait que ces hommes pouvaient un jour s'attaquer à lui comme ils s'attaquaient au roi d'Espagne. Jaloux de son autorité, de sa toute-puissance, il avait résolu de les anéantir ou tout au moins de les disperser.

La prise de Carthagène était un piège, un gouffre où devait fatalement s'engloutir la Flibuste tout entière.

Montbars sentirait-il le guet-apens ?

C'était peu probable.

Sur le moment, rien en lui ne décelait qu'il eût le moindre doute.

En sortant de chez le roi, il avait traversé dans toute sa longueur la galerie pleine de courtisans, dont les regards inquisiteurs le laissèrent absolument froid.

Une fois hors du Château, il se dirigea du même pas tranquille vers l'hôtellerie où il avait élu domicile depuis la veille.

Dès que son pas retentit dans l'escalier, une porte





C'est le baron de Pointis, un de mes meilleurs marins, qui doit commander l'expédition (page 14).



du premier étage s'ouvrit et un homme parut sur le seuil.

Cet homme, de taille moyenne, mais bien prise, pouvait avoir de vingt-deux à vingt-cinq ans. Son visage, d'une extrême beauté, était orné d'une fine moustache noire et encadré de longs cheveux de même couleur ; des yeux bruns et doux complétaient l'ensemble de cette physionomie qui captait à première vue la sympathie.

En l'apercevant, Montbars eut un sourire.

— Gageons que tu étais inquiet, lui dit-il en pénétrant dans la chambre et débouclant le ceinturon de son épée, pendant que le jeune homme refermait la porte.

— Je l'avoue, répondit franchement ce dernier.

— Si le roi t'entendait !...

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Julien, mon ami, dit en riant le chef des flibustiers, tu n'es pas très respectueux envers Sa Majesté.

— Je ne connais qu'une Majesté, et c'est toi, répliqua celui à qui Montbars venait de donner le nom de Julien.

— Majesté qui peut-être subitement détrônée par un vote des Frères de la Côte.

— Cela n'est pas à craindre, tu le sais bien. Quel autre pourrait te remplacer à notre tête ?

— Est-il donc un homme qui soit indispensable ? fit Montbars en haussant les épaules et se laissant tomber sur un siège.

— Evidemment, non ; mais il est des hommes plus ou moins précieux dont des fous peuvent seuls méconnaître l'utilité.

— Si j'en crois ton raisonnement, le roi de France est la sagesse même, car il pense que je peux lui être très utile.

— En lui prêtant d'autres millions ? fit Julien d'un ton goguenard.



- Non, mais en l'aidant à en conquérir.
- Ne plaisantes-tu pas ?
- Je n'ai jamais été plus sérieux.
- Alors, conte-moi bien vite cela, dit Julien en prenant un siège et s'asseyant en face de Montbars.
- Le roi veut que nous l'aidions à prendre Carthagène, dit dédaigneusement Montbars.
- Comment, Louis-le-Grand ne se sent pas assez fort pour entreprendre sans nous cette expédition ?
- Il paraît.
- J'espère que tu as refusé.
- Au contraire ; j'ai accepté.
- Nous allons donner aux gavachos (1) une triste opinion de notre courage.
- Sois tranquille, ils sont depuis longtemps fixés à ce sujet.
- C'est égal, maugréa Julien, faire à deux ce que nous aurions pu faire seuls...
- Je te ferai observer que la pensée de prendre Carthagène ne nous était pas encore venue.
- Non, mais maintenant qu'il en est question ?
- L'idée vient du roi et nous ne pouvons nous l'approprier sans entrer en guerre ouverte avec lui.
- Alors, il fallait refuser.
- Que tu es étourdi ! fit Montbars avec un dédaigneux haussement d'épaules. Mais tu ne comprends donc pas que si je laissais le roi agir seul, tous nos frères considéreraient son expédition comme un vol commis à leur préjudice et ne laisseraient pas un seul vaisseau français ressortir de la mer des Antilles !
- La belle affaire ! s'écria Julien avec une superbe insouciance.
- Frère, dit gravement Montbars, moi vivant, les canons de la Flibuste ne tireront jamais sur les fleurs de lys de France !
- C'est vrai, tu es Français, je l'oubliais. Mei,

(1) Terme sous lequel les flibustiers désignaient les Espagnols.

c'est bien différent, je n'ai point de patrie et ne suis tenu, par conséquent, à aucune considération.

— Ce qui ne t'empêchera pas de présenter, ce soir, tes respectueux hommages à Sa Majesté Louis, quatorzième du nom.

— Tu dis?... fit Julien tout interloqué.

— Je dis que le ministre de la guerre m'a promis de te présenter ce soir au roi. Je l'aurais bien fait moi-même, maintenant que j'ai été présenté, mais je préfère qu'il en soit autrement.

— Sous quel motif ?

— Afin de mieux voir comment tu t'en tireras.

— Oh ! tu peux être tranquille à ce sujet.

— Surtout, je te recommande de ne pas prêter à rire aux courtisans.

— Effectivement, ce serait regrettable pour eux.

— Que veux-tu dire ? demanda vivement Montbars, que cette énigmatique réponse inquiétait visiblement.

— Eh ! parbleu, je veux dire que si un seul de ses gentilshommes musqués se permettait le moindre mot malsonnant à mon égard, je le tuerais sur place !

— Je te ferai observer que, pour le moment, nous ne sommes ni à l'île de la Tortue, ni au Port-de-Paix.

— Ce qui signifie?...

— Que si quelque chose te blesse, tu feras bien d'avoir l'air de ne point le remarquer.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Julien en levant au ciel des bras désespérés, on nous a changé notre Montbars !

— Non, frère, on ne m'a pas changé ; mais je connais les usages de la cour et j'estime que tu dois comme moi t'y conformer.

— Alors, je n'irai point chez le roi.

— Au contraire, viens-y, afin que tous puissent se rendre compte de ce que sont réellement les Frères de la Côte. Nous passons ici pour des brutes sangui-



naires ; prouvons à tous les courtisans que nous savons, quand il le faut, faire montre d'une certaine élégance. Revêts ce soir tes plus riches habits, prends ton épée à poignée de diamants, mets vingt mille écus dans tes poches et tâche de les perdre royalement.

— On jouera donc ?

— Certainement. C'est même pendant le jeu du roi qu'aura lieu ta présentation.

— Allons, je ferai ce que tu voudras.

— Tu seras raisonnable ?

— Je te le promets.

— Si l'on te dévisage un peu trop ?...

— Je baisserai les yeux comme une jeune fille.

— Si l'on chuchotte ?...

— Je tâcherai de rougir ; cela me donnera un petit air de candeur qui fera très bien.

— Décidément, dit Montbars avec un indulgent sourire, tu ne seras jamais sérieux.

— Et toi, jamais content, répondit Julien en donnant sur l'épaule de Montbars une tape amicale.

— C'est que, vois-tu, si tu ne suivais pas à la lettre mes recommandations, il en résulterait pour nous un désagrément qui vaut la peine qu'on l'évite.

— Lequel ?

— Celui d'aller pourrir à la Bastille.

— Brrr ! fit Julien, ça manquerait un peu trop d'air.

— Alors, songes-y et comporte-toi en conséquence.





## II

### L'ENFANT TROUVÉ

**Q**UINZE années avant le jour où commence cette histoire, une expédition des flibustiers avait dévasté, saccagé, pillé les environs de Carthagène. La ville même n'avait échappé à un envahissement que grâce à sa nombreuse garnison et aux mesures prises par le gouverneur à l'approche des Frères de la Côte.

Après avoir repris la mer les flibustiers découvrirent, à bord d'un de leurs navires, un petit garçon de six à sept ans, dont les yeux effarés allaient de l'un



à l'autre avec des regards empreints d'une profonde épouvante.

D'où venait cet enfant ? Comment se trouvait-il à bord ? Personne n'aurait pu le dire.

L'avis qui prévalut fut qu'un Frère de la Côte avait dû le rencontrer sur le rivage et, pris de pitié pour ce malheureux, dont les parents avaient sans doute été tués, l'avait transporté à bord, afin qu'il échappât au massacre.

Si cette version était exacte, l'aventurier qui s'était ainsi transformé en saint Vincent de Paul avait dû retourner ensuite au combat et succomber, puisqu'il ne se faisait pas connaître.

On voulut questionner l'enfant ; mais ce fut vainement qu'on l'interrogea en français et en espagnol, il resta muet et ne sembla pas même s'apercevoir qu'on lui adressât la parole.

On consulta à cet égard un des médecins de la Flibuste, qui, après un minutieux examen de l'infortuné, déclara qu'un violent choc moral avait dû ébranler la raison, ou, tout au moins, suspendre pour un temps indéterminé les fonctions intellectuelles de l'enfant.

Emu de compassion, Montbars, sur le vaisseau duquel le malheureux avait été découvert, l'adopta au nom de la Flibuste.

Ne lui connaissant aucun nom, un aventurier l'appela, à tout hasard, Julien. C'était un nom comme un autre ; il lui resta.

De retour au Port-de-Paix. Montbars confia le petit Julien à une brave cabaretière dont le mari prenait de temps en temps part aux expéditions des Frères de la Côte.

Adopté par la Flibuste, protégé par Montbars, le petit Julien fut dorloté, choyé par la mère Mathias, ainsi que se nommait la cabaretière.

Deux années passèrent, durant lesquelles Julien demeura plongé dans une sorte de léthargie mentale ;

puis, peu à peu, ses regards eurent une expression moins vague.

Enfin, un jour vint où il articula péniblement quelques mots en espagnol.

La guérison entrevue par le médecin se dessina rapidement et, cinq ans après avoir été recueilli par les aventuriers, Julien était un enfant comme un autre, parlant couramment et comprenant parfaitement, avec cette différence, pourtant, qu'il ne conservait dans son esprit, aucun souvenir de ses premières années, sauf la vision très nette d'une coquette habitation élevée au milieu d'un ravissant jardin.

Quant à ses parents, à son nom véritable, aux circonstances qui l'avaient amené sur le vaisseau de Montbars, c'était en vain qu'on l'interrogeait et qu'il s'efforçait de percer les ténèbres du passé, rien, aucun souvenir ne se faisait jour. Sauf cette habitation qui n'était peut-être qu'une vision de son imagination, le petit Julien semblait n'avoir vécu qu'à partir du moment où il avait été recueilli par les aventuriers.

Doué d'un tempérament impétueux, élevé parmi les Frères de la Côte, il ne tarda point à considérer leur périlleuse existence comme la seule possible. Aussi, séduit par sa gentillesse, obsédé par ses supplications, Montbars se décida enfin à le prendre à son bord comme mousse... Julien avait alors quatorze ans.

Quelques jours après son embarquement, le jeune homme stupéfia littéralement ses compagnons par un courage et un sang-froid bien au-dessus de son âge.

Le navire flibustier s'étant trouvé, un matin, au lever du jour, presque bord à bord avec un vaisseau espagnol, il en était résulté, de part et d'autre, une fusillade enragée.

Au plus fort du combat, alors que la foudre semblait jaillir du pout des deux bâtiments, on avait aperçu Julien, perché dans les agrès d'artimon et fai-





Le gentleman ne baissa pas les yeux ; il esquisssa même un dédaigneux sourire (page 28).



sant le coup de feu avec le calme et la crânerie d'un vieux flibustier.

Montbars ayant, quelques instants après, donné le signal de l'abordage, le mousse, dès que les grappins eurent été lancés, bondit de ses agrès dans ceux de l'ennemi, tomba sur le pont, au milieu des aventuriers et, tirant son couteau, se rua sur les Espagnols. Vingt fois les flibustiers l'empoignèrent par les flancs et le rejetèrent derrière eux, vingt fois il revint à la charge, montrant, sous sa lèvre crispée, des dents aiguës de jeune loup.

Le combat terminé, c'est-à-dire le vaisseau ennemi capturé et les prisonniers pendus aux vergues, chacun félicita, complimenta, cajola Julien. Montbars l'enleva entre ses mains nerveuses et l'embrassa sans mot dire, mais avec une tendresse non dissimulée.

A dater de ce jour, le jeune homme fut de toutes les expéditions. A seize ans, sa témérité au feu était proverbiale parmi les Frères de la Côte ; à dix-huit ans, on l'admettait dans les conseils, et à vingt ans, il était l'égal de Vent-en-Panne, l'Olonnais, Michel le Basque, Morgan et autres chefs renommés.

Lors de l'expédition contre Panama, Montbars, amiral de la flotte flibustière, avait fait de Julien son capitaine de pavillon. Et lorsqu'il dut se rendre à Versailles, mandé par Louis XIV, ce fut lui qu'il choisit pour l'accompagner dans ce long voyage.

Après ce que nous venons de dire du tempérament de Julien, on trouvera toutes naturelles les inquiétudes de Montbars relativement à la façon dont son protégé se comporterait dans les salons de Versailles. Certes, il était incapable de commettre la moindre inconvenance, et le chef des Frères de la Côte avait fait de lui un élégant cavalier apte à n'être déplacé nulle part. Mais saurait-il supporter sans broncher les regards plus ou moins bienveillants des courtisans que choque-



raient peut-être son allure hardie et son habitude de regarder les gens droit en face ?

Enfin, le moment de la présentation arriva.

Montbars emmena Julien, mais non sans lui renouveler ses recommandations et ses conseils... M. de Louvois, prévenu de l'arrivée de deux flibustiers, vint les prendre pour les introduire dans le salon où se tenait le jeu du roi.

Montbars avait conservé ses vêtements sombres, qui convenaient admirablement à sa mine fière et hautaine. Mais Julien, qui tenait à bien montrer qu'un Frère de la Côte n'était point le premier venu, avait revêtu un splendide costume de satin mauve rehaussé de superbes dentelles ; à son côté pendait une magnifique épée dont la poignée, enrichie de diamants, représentait une fortune. Aussi fit-il sensation, et son ami ne se sentit-il qu'à demi rassuré en voyant tous les regards converger curieusement sur le brillant jeune homme.

Louis XIV, on le sait, ne tolérait à sa cour que ce qui était beau. L'apparition du flibustier lui fut donc fort agréable ; il daigna même lui sourire en recevant son compliment.

La présentation faite, M. de Louvois pilota les deux Frères de la Côte parmi les groupes de courtisans, les présentant à tous avec une parfaite bonne grâce et un aimable empressement. Puis il les quitta après les avoir mis en rapport avec le baron de Pointis, qui devait commander les troupes royales dans l'attaque de Carthagène.

Montbars et le baron s'étant retirés un peu à l'écart pour causer plus librement, Julien en profita pour passer en revue cette cour dont son chef l'avait longuement entretenu durant la traversée.

Il ne tarda point à s'y trouver mal à l'aise. Les révérences qu'il lui fallait rendre, les compliments auxquels il lui fallait répondre, tout cela l'agaçait prodigieusement.

giusement ; d'autant plus qu'on ne lui laissait guère de répit.

Jusque-là, les familiers de Versailles n'avaient considéré les Frères de la Côte, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs que de réputation, que comme d'effroyables bandits... Les grandes manières de Montbars, la grâce et l'élégance de Julien les déroutaient complètement. Aussi s'empressait-on autour du jeune flibustier.

Les hasards de la conversation avec les uns et les autres l'ayant amené près d'une table où le duc du Maine jouait avec fort peu de bonheur, ce dernier le pria de tenir ses cartes pendant qu'il irait s'entretenir un instant avec le prince de Conti, à qui l'on venait d'offrir la couronne de Pologne, couronne que Louis XIV l'obligea d'accepter et qu'il ne put jamais porter.

Enchanté de cette diversion à son énervement, Julien prit la place du duc et jeta sur la table une magnifique bourse brodée de perles, pleine de pièces d'or.

Déjà il avançait la main pour prendre les cartes, quand il entendit murmurer derrière lui :

— Le duc du Maine a de singulières idées.

Il se retourna comme si un serpent l'eût piqué, et dévisagea celui qu'il soupçonnait d'avoir prononcé ces injurieuses paroles.

Le gentilhomme ne baissa pas les yeux ; il esquissa même un dédaigneux sourire.

— Je suis à vous dans un moment, lui dit bas Julien.

Le courtisan s'inclina légèrement, sans cesser de sourire.

C'était le comte de Chastenay, jeune présomptueux que grisait une réputation de courage acquise en Hongrie, où il était allé, avec le prince de Conti et quelques autres gentilshommes, combattre contre les Turcs.



Blessé sur le champ de bataille, complimenté par le général en chef hongrois, il était revenu à Versailles avec cette idée qu'un nouveau Roland se cachait sous son pourpoint.

En voyant un de ces bardis flibustiers dont le monde entier contait les exploits, il n'avait pu, malgré les édits du roi, résister au désir de le provoquer et de le tuer, afin d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de gloire.

Le duc du Maine étant revenu au bout de quelques minutes, Julien remit dans sa bourse l'or placé devant lui et quitta la table.

— A nous deux, monsieur, dit-il au comte de Chastenay, qu'entouraient déjà quelques amis auxquels la scène précédente n'avait point échappé.

— Soit, fit le comte ; mais vous plairait-il que nous descendions dans les jardins ? Nous y serions mieux pour ce que nous avons à nous dire.

— Allons, répondit simplement Julien.

— Venez avec nous, messieurs, dit le comte à trois des gentilshommes qui l'accompagnaient.

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans le jardin et gagnaient un quinconce où ils pouvaient causer sans crainte d'être dérangés.

— Monsieur, dit alors Julien au comte de Chastenay, j'ignore qui vous êtes et n'ai qu'une chose à vous dire : vous m'avez insulté ; êtes-vous prêt à m'en rendre raison ?

— Palsambleu ! fit en ricanant le comte, j'aime à croire que vous n'en doutez pas.

— Voyons, comte, dit un des gentilshommes, n'y a-t-il aucun arrangement possible ? Votre querelle ne saurait avoir un motif grave, et les édits de Sa Majesté sont formels.

— Bah ! répliqua insoucieusement Chastenay, j'en serai quitte pour passer quelque temps dans mes terres.

— Dites dessous, goguenarda Julien, vous serez plus dans le vrai.

— A Versailles riposta le comte, nous appelons cela de la fanfaronnade.

— En Amérique, répliqua le flibustier, nous appelons les gens de votre espèce, des drôles, et nous les pendons à nos vergues !

— Monsieur, objecta un des amis du comte, vous allez trop loin.

— Vraiment ? Eh bien, si vous voulez que je m'arrête, vous n'avez qu'à faire comme moi :

Et, bondissant en arrière, Julien tira son épée.

— Allons, messieurs les muguets, rugit-il, prouvez-moi que vous avez du sang dans les veines !

— Ah ça ! fit un des gentilshommes, à qui en avez-vous donc ?

— A tous les quatre ! répliqua le flibustier, les yeux étincelants et l'épée frémissante.

— Monsieur !... s'écrièrent les quatre amis.

— Monsieur, tant que vous voudrez, reprit Julien : qui s'assemble se ressemble, et je ne fais aucune différence entre vous. Allons, en garde !

En ce moment, Julien eût tiré l'épée contre tout le royaume, tant il était furieux d'avoir été ainsi pris à partie, sans le moindre motif, par Chastenay.

Ce dernier commençait à comprendre qu'il avait fait fausse route en croyant courir à de faciles lauriers. Ce jeune lion rugissant lui donnait maintenant à réfléchir. Aussi, lui dit-il avec plus de courtoisie qu'il n'en avait mise jusque-là dans ses propos :

— Un duel, à cette heure et dans les jardins de Versailles, est chose impossible. Veuillez donc, je vous prie, me fixer, pour demain, un lieu et une heure.

— L'heure qui vous plaira et le lieu que vous voudrez, répondit froidement Julien en remettant son épée au fourreau... Quant à ces messieurs, ajouta-t-il,



désignant les trois gentilshommes, ils pourront se trouver au rendez-vous si le cœur leur en dit.

— Nous y serons, répliquèrent-ils d'une seule voix.

— Eh bien, dit Chastenay, veuillez vous trouver à huit heures, avec vos témoins, devant la grille du château de Marly ; je connais, dans les environs, un endroit où nul ne viendra vous déranger.

— J'y serai, dit Julien.

Après quoi il salua ses adversaires et regagna le château.

En rentrant dans la grande galerie, la première personne qu'il aperçut fut Montbars.

— Je te cherchais, lui dit ce dernier.

— Me voici, comme tu vois.

— Tiens-tu à rester encore ?

— Ma foi non. On respire ici une atmosphère de parfums qui m'écœure !

— Partons donc.

Les deux amis sortirent du château.

— Je suis satisfait de toi, reprit Montbars dès qu'ils furent dehors.

— Tu trouves que cela s'est bien passé ?

— Parfaitement bien ; tout le monde raffole de toi.

— Oh !... protesta Julien, qui savait à quoi s'en tenir à cet égard.

— Si, si, je t'assure. Le roi lui-même te trouve charmant.

— Puisque tu es si content de moi, tu ne refuseras pas de m'accompagner demain matin ?

— Où ?

— Devant le château de Marly.

— Qu'as-tu donc à faire par là ?

— J'ai quatre duels, répondit négligemment Julien.

— Tu plaisantes, je suppose.

— Pas du tout, je ne dis que la vérité.

— Mais, où as-tu donc rencontré cela ?

— C'est un peu long à te raconter.

— Et moi qui te complimentais sur ta tenue, s'écria Montbars. Ah ! tu en fais de belles !

— Je ne pouvais pourtant pas me laisser insulter.

— On t'a insulté?... Alors, c'est autre chose. Voyons explique-moi un peu ce qui s'est passé.

Julien passa son bras sous celui de son ami et, tout en marchant, lui fit part des différents incidents de cette soirée. Quand il eut achevé, Montbars lui dit d'un ton qu'il essayait de rendre sévère :

— Tu as fort bien fait de relever cet insolent et je ne puis que t'approuver : à ta place j'eusse agi de même. Mais où j'estime que tu as eu tort, c'est en englobant dans cette affaire trois gentilshommes qui n'y étaient pour rien.

— Trois de plus ou de moins !... fit Julien un peu ennuyé du demi-désaveu de Montbars.

— Je sais qu'au point de vue de la rencontre cela n'a pas la moindre importance, j'ai fait de toi une lame qui n'en craint aucune.

— Alors, qu'est-ce qui t'ennuie ?

— Le bruit épouvantable qui résultera de ces quatre duels. Le roi va être furieux.

— On lui prêtera quelques millions de plus pour l'apaiser.

— Au fait, il est heureux que ceux que j'ai apportés se trouvent encore à bord, sans quoi nous risquerions fort d'aller voir comment sont faits les cachots de la Bastille.

— Avec ça que tu t'y laisserais conduire, fit Julien en riant.

Montbars ne répliqua rien, mais le regard qu'il porta machinalement sur la garde de son épée en dit long sur la façon dont il recevrait les exempts, le cas échéant.

Cependant, l'équipée de Julien le préoccupait beaucoup. Il craignait que le roi ne vît dans cette affaire



qu'un sans-gêne basé sur l'important service que la Flibuste lui rendait ; et sa délicatesse ne s'accommodait point de cette pensée. Plus Louis XIV était son obligé, plus Montbars tenait à conserver une absolue correction d'allures, sachant fort bien qu'un service dont on abuse, n'en est plus un, et dégage de toute reconnaissance.

Ce n'était pas qu'il attendît quelque chose du roi ; il avait jadis fréquenté la cour et savait à quoi s'en tenir sur la gratitude des princes, quels qu'ils fussent ; d'ailleurs, le chef des Frères de la Côte n'avait besoin de personne et n'ambitionnait aucune faveur. Pourtant, il aurait donné beaucoup pour que cette sottise n'existât point.

Julien, lui, qui ignorait ce qui se passait en ce moment dans l'esprit de Montbars, marchait à son côté en fredonnant un joyeux refrain, tout guilleret à la pensée que dans quelques heures il montrerait à quatre courtisans ce que valait un flibustier.

Et puis, depuis trois mois qu'il avait quitté ses compagnons, sa main commençait à se rouiller ; il n'était donc point fâché d'en découdre un peu, afin de n'en pas perdre l'habitude.

Aventureux et brave jusqu'à la plus folle témérité, le jeune homme se faisait une fête de ce duel ; aussi, le lendemain, fut-il debout bien avant l'aube.

Montbars, beaucoup plus froid, mit un peu moins de hâte à partir. Sachant ce qu'était, surtout à cette époque, une affaire d'honneur, il procéda à sa toilette avec un soin minutieux et ne consentit à se mettre en route que lorsqu'il fut bien certain qu'ils arriveraient tous deux aux rendez-vous à l'heure fixée, ni plus tôt, ni plus tard.





### III

#### JULIEN SE DÉROUILLE LA MAIN

**L**ORSQUE les deux flibustiers arrivèrent devant la grille du château de Marly, six gentils-hommes s'en approchaient également.

Julien reconnut aussitôt quatre d'entre eux ! C'étaient ses adversaires. Quant aux deux autres, MM. de Ravelac et de Bois-Latour, le comte de Chastenay les présenta comme devant être ses témoins et ceux de ses trois amis. Puis, n'apercevant auprès de Julien qu'un seul témoin, Montbars, il en manifesta son étonnement.

— Mon Dieu, monsieur, lui répondit Julien, ne connaissant encore personne à la cour, j'ai pensé qu'un de vos amis consentirait à me servir de second.

— C'est peu en usage dans les duels, dit le comte de Chastenay ; pourtant, je veux bien accéder à votre désir.

Puis s'adressant à un des futurs adversaires de Julien.

— Baron de Clermontel, voulez-vous assister monsieur ?



Le baron s'inclina en signe d'acquiescement et vint se placer près de Montbars.

— Maintenant, messieurs, reprit le comte de Chasténay, si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire, non loin d'ici, dans un ravissant endroit qui semble avoir été fait tout exprès pour vider les querelles.

— Marchez, monsieur, répondit courtoisement Montbars ; nous vous suivons.

Dix minutes plus tard, tous pénétraient dans un petit bois, pour bientôt s'arrêter au centre d'une vaste clairière entourée de buissons d'aubépine qui parfumaient délicieusement l'atmosphère.

— Vous aviez raison, ne put s'empêcher de dire Julien à Chasténay, cet endroit est vraiment charmant. On se battrait dix fois par jour pour le plaisir d'y venir.

Et ôtant rapidement son pourpoint, qu'il jeta sur l'heure, à quelques pas, il tira son épée en disant :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Deux des autres adversaires du flibustier se retirèrent un peu à l'écart ; les témoins seuls restèrent.

Chasténay ne doutait pas qu'il eût bon marché d'un homme habitué à manier la hache d'abordage, mais fort peu l'épée. Aussi tomba-t-il en garde avec plus de grâce que de prudence.

Un dégagé rapide, qu'il eut à peine le temps de parer par un contre de quarte, modifia subitement son opinion. S'effaçant alors complètement, il commença, avant d'attaquer lui-même, à méditer sur le jeu de son adversaire, ce qui n'était guère aisé, car Julien procédait par attaques foudroyantes, avec une brutalité de battements des plus inquiétants, en ce sens que le poignet du comte ne tarderait point à se fatiguer, à cause des efforts qu'il était obligé de faire pour éviter d'être désarmé.

Montbars avait un moment espéré que Julien se bornerait à faire sauter l'épée des mains de son adversaire, ce qui rendrait la rencontre tout à fait insignifiante au point de vue de la violation des édits du roi, et ne causerait au comte qu'une blessure d'amour-propre.

Mais un seul regard jeté sur son ami avait suffi pour dissiper cette consolente illusion.

C'est qu'il le connaissait, cet ardent jeune homme pour lequel tout danger était un plaisir et tout combat une fête. Il savait ce que signifiait ce froncement de sourcils qu'il voyait et ce rictus qui relevait la lèvre sur des dents blanches et prêtes à mordre.

Une seule chose l'étonnait maintenant, c'était de voir le comte encore debout.

Cependant, peu à peu, il comprit : enchanté de l'aubaine, Julien faisait durer le plaisir et dégustait en gourmet cet excellent plat.

Tout à coup, Julien releva un peu la main, découvrant ainsi la ligne mixte.

Prompt comme l'éclair, le comte se baissa et se fendit à demi ; mais, non moins prompt, le flibustier para rudement quinte, ramena sa pointe en ligne et se fendit à fond.

Le coup fut si terrible qu'après que l'épée eut traversé la poitrine du gentilhomme, la garde le frappa si violemment, qu'il alla tomber à plusieurs pas en arrière.

On s'empessa autour du comte. Mais tout secours aurait été inutile : il avait été tué raide.

— Messieurs, dit alors Montbars aux témoins mort, reconnaissez-vous la loyauté de cette rencontre ?

— Parfaitement, répondit M. de Bois-Latour, et bien qu'elle ait eu un résultat plus grave que celui que nous expérons, nous reconnaissons que le combat a été correct.



Un des deux adversaires qui s'étaient écartés pendant le combat se rapprocha, ôta son pourpoint, dégaina et tomba en garde devant Julien en disant :

— A mon tour.

Le gentilhomme était un peu pâle, mais résolu.

En ce moment, Montbars regarda Julien, les yeux dans les yeux.

Le flibustier comprit ce reproche muet mais si expressif. Ses traits se détendirent et un léger sourire voltigea furtivement sur ses lèvres, tandis qu'il faisait un pas en avant et engageait le fer en quarte, pour, aussitôt, dégager et faire un froissé irrésistible qui fit sauter en l'air l'épée de son adversaire.

Ce dernier s'élança pour ramasser son arme, mais déjà Montbars, l'ayant devancé, la lui présentait gracieusement.

Les deux adversaires se remirent en garde et, ainsi que la première fois, l'épée du gentilhomme décrivit dans l'air une brillante parabole.

Cette fois encore, Montbars la lui rendit.

— Monsieur, s'écria le gentilhomme en se remettant rapidement en garde, tuez-moi, mais ne me ridiculisez pas.

Et, fou de honte, il se rua sur Julien avec tant d'impétuosité, que ce dernier dut faire un saut en arrière pour qu'il ne s'embrochât pas lui-même.

Julien eut enfin pitié de ce malheureux. Ne voulant ni lui infliger un troisième affront, ni le tuer, il lui ménagea l'occasion d'un coup droit et, au lieu de ramasser le fer par un contre ou de l'écarter par une opposition, il présenta la garde à la pointe de l'épée, dont la lame se rompit net.

— Messieurs, dit alors Montbars aux trois autres témoins, mon ami est en assez bonne posture, je crois, pour qu'il me soit permis, sans déshonneur pour lui, de vous proposer d'en rester là.

— Monsieur, répondit gravement le baron de Cler-

montel, si nous devons succomber comme notre ami de Chastenay, nous succomberons, mais personne ne pourra dire que nous avons commis une lâcheté!

— Eh ! qui vous parle de lâcheté ? J'ai la certitude que vous et vos amis êtes des hommes de cœur, et j'ai la prétention de m'y connaître. La querelle que vous avez eue avec mon ami n'est venue qu'incidemment se greffer sur une affaire plus grave. Je renouvelle donc ma proposition, bien certain que vous ne vous tromperez pas sur le mobile qui m'incite à vous parler comme je le fais.

A son tour, l'adversaire de Julien secoua négativement la tête. Il eut même un mot malheureux :

— Si vous étiez plus au fait des usages de la cour et des obligations que l'honneur impose à des gentilshommes, dit-il à Montbars d'un ton hautain, vous comprendriez que votre offre est inacceptable.

Montbars eut dans les yeux un éclair terrible.

— Monsieur, dit-il froidement, j'ai fréquenté la cour, alors que vous n'étiez pas encore au monde. Réservez donc vos leçons pour d'autres, et puisque vous le voulez absolument, continuez.

Puis il recula et demeura immobile, les bras croisés.

Julien eut presque un cri de joie !... D'un bond il fut sur son adversaire, qui tomba la gorge traversée, au premier engagement.

Dix minutes plus tard, Montbars et Julien s'éloignaient, laissant dans la clairière MM. de Ravelac et de Bois-Latour contemplant tristement quatre corps étendus sans mouvement.

— Où allons-nous ? demanda bientôt Julien.

— Chez le roi, répondit Montbars.

— Bon, fit Julien.

— Oh ! pas toi, s'empressa de répondre Montbars. Tu dois bien penser qu'après ce qui vient de se passer, Sa Majesté te recevrait fort mal.



- 
- Le roi ne sait encore rien.
- C'est vrai, mais tout à l'heure il saura tout.
- Qui le lui dira ?
- Moi.
- Est-ce bien nécessaire ?
- C'est indispensable, car cette affaire va faire un bruit énorme et, comme toujours, vingt versions différentes seront mises en circulation. Or, je dois voir immédiatement le roi, afin qu'il apprenne la vérité.
- Te recevra-t-il ?
- J'en suis certain.
- Que ferai-je en t'attendant ?
- Ce que tu voudras.
- Alors, je vais rentrer à l'auberge, charger mes pistolets et me barricader dans ma chambre. Puisque tu m'as dit qu'il y allait de la Bastille, je vais prendre mes précautions. Les exempts du roi pourront venir, je les recevrai avec tous les égards qui leur sont dûs.
- Décidément, fit Montbars en riant, tu n'es pas fait pour vivre à la cour.
- Je partage entièrement ton avis ; aussi, j'espère bien que nous allons, sans tarder, reprendre la route du Havre. Tu ne saurais croire combien notre frégate me manque.
- Ne te manque-t-il réellement que cela ?
- Il me manque aussi mes amis : Ourson, Vent-en-Panne, l'Olonnais etc... toute la flibuste, en un mot.
- Prends patience, dans quelques jours nous serons sous voiles.
- En attendant cet heureux jour, je vais prendre mes précautions... A tout à l'heure.
- Les deux flibustiers étaient arrivés devant le château. Ils se serrèrent la main et se séparèrent, l'un pour aller, à tout hasard, se retrancher chez lui ; l'autre pour se faire annoncer chez le roi.
- Ainsi que Montbars s'y attendait, il fut reçu sans qu'on le fît trop attendre.

— Avez-vous quelque chose de grave à m'apprendre ? lui demanda Louis XIV fort surpris de cette visite inattendue.

— Oui, sire, répondit Montbars après s'être respectueusement incliné.

— Alors, parlez, je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

— Sire, reprit Montbars, hier soir, Votre Majesté a fait à un de mes amis l'honneur de le recevoir.

— Je m'en souviens. C'est même un charmant cavalier.

— Merci pour lui, sire ; malheureusement, tout le monde n'a pas partagé l'impression de Votre Majesté. Louis XIV fronça son sourcil olympien.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-il assez froidement.

— Sire, reprit le flibustier sans se déconcerter, mon ami a été grossièrement insulté.

— Chez moi ! s'écria l'ombrageux monarque ; c'est impossible.

— Sire, rien n'est plus vrai.

— Ensuite monsieur ?

— Un rendez-vous a été pris pour ce matin.

— Un duel ! s'exclama le roi avec colère, un duel, malgré mes édits !

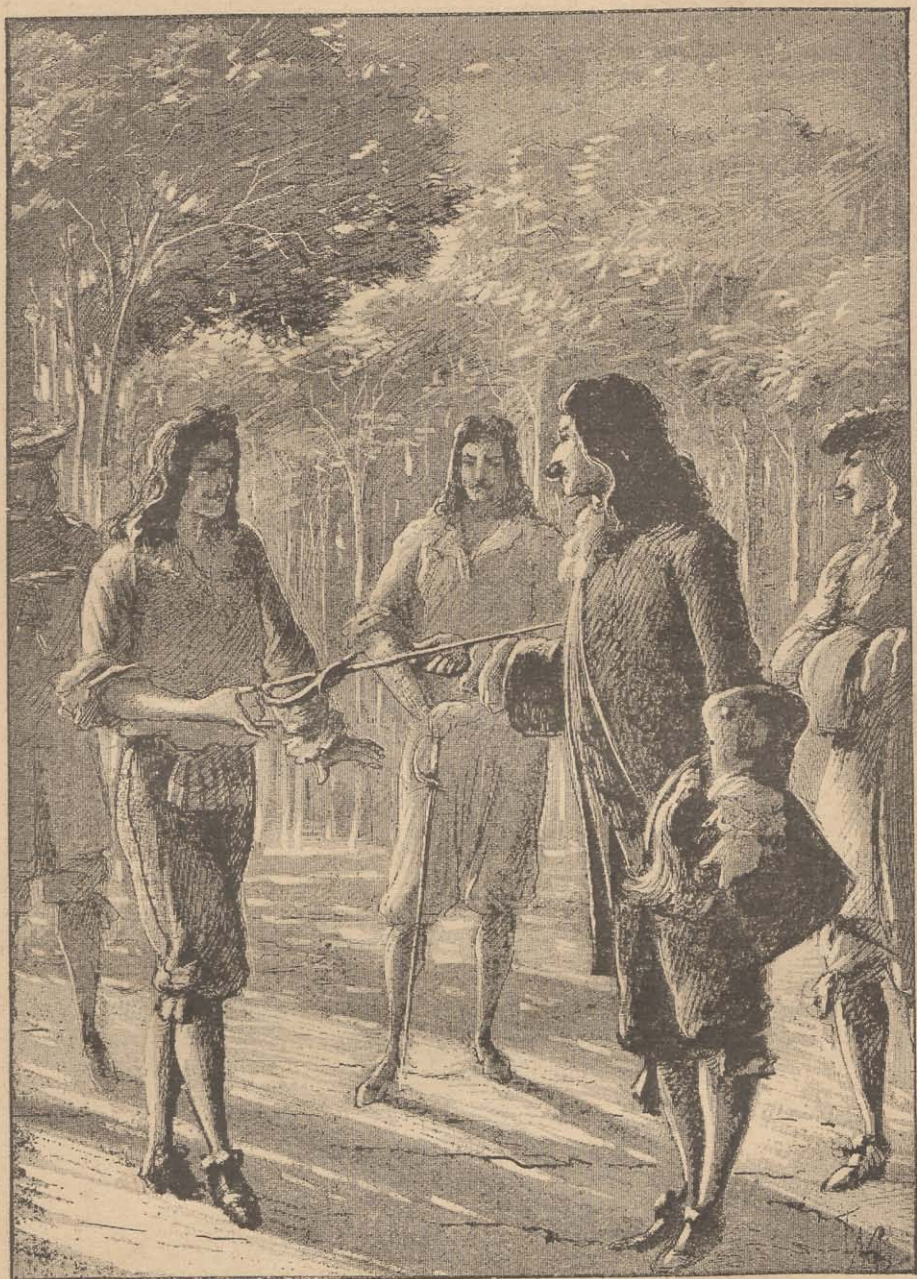
— Sire, je pourrais faire respectueusement observer à Votre Majesté que, arrivé à Versailles depuis deux jours seulement, mon ami en ignorait les coutumes, c'est-à-dire les défenses du roi. Mais ce serait accabler son adversaire, bien qu'il n'ait plus rien à craindre que de Dieu.

— Je ne vous comprends pas.

— Sire, M. de Chastenay a été tué ce matin, loyalement, épée contre épée.

Les lèvres du roi s'agitèrent convulsivement sous une poussée de colère. Montbars se demandait déjà s'il ne devait pas borner là ses révélations, rentrer à l'hôtellerie, faire seller deux chevaux et partir immédia-





Montbars l'ayant devancé la lui présentait gracieusement (p. 37).



tement avec Julien pour rallier sa frégate, quand le duc de Bourbon fit irruption dans le cabinet royal et, sans même paraître remarquer la présence de Montbars, s'écria impétueusement.

— Sire, il y a eu ce matin une scène de carnage dans les bois de Marly!

Louis XIV allait admonester vertement le duc pour un tel manquement à l'étiquette, mais il n'en eut pas le temps, car ce dernier reprit sur le ton de l'indignation :

— Quatre gentilshommes tués, Sire!

— Quatre, s'écria le roi en se dressant, menaçant et terrible. Ah ça! prétendrait-on faire revivre les sanglantes coutumes du règne de mon aïeul Henri IV? Oh! mais je ne le souffrirai pas, et malheur à ceux qui ont osé me braver ainsi!

Puis, d'un ton plus calme :

— Oui, ajouta-t-il, puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez connaître les noms des coupables.

— Ceux des morts?

— Ceux-ci, d'abord.

— Le comte de Chastenay, le baron de Clermontel, le marquis de Valdajour et le chevalier de Cerdac.

— Et leurs adversaires, quels étaient-ils?

Le duc de Bourbon, qui venait seulement d'apercevoir Montbars, répondit en désignant le chef des Frères de la Côte :

— Sire, que Votre Majesté interroge monsieur, il en sait plus long que moi à cet égard.

— S'agit-il donc de l'affaire dont vous m'avez parlé? demanda le roi, à Montbars.

— Oui, sire, répondit ce dernier en s'inclinant.

— Alors, vous en étiez également.

— Comme témoin, sire, et MM. de Ravelac et de Bois-Latour pourront attester que j'ai tout fait pour éviter un si funeste dénouement.

— Mais, les noms des adversaires?



— Julien, sire, car il n'y en a qu'un.

— Quoi, ce jeune homme a tué, à lui seul, quatre des meilleures lames de la cour ! s'écria Louis XIV, avec une instinctive admiration.

— Sire, répliqua nettement Montbars, il eut tué toute la cour, si toute la cour l'avait insulté.

— Monsieur, fit sévèrement Louis XIV, vous oubliez devant qui vous parlez.

— Nullement, sire, répondit Montbars sans se troubler ; je sais que je parle devant le premier gentilhomme du royaume, c'est-à-dire le meilleur juge en matière d'honneur.

Le Roi-Soleil aimait trop l'encens pour ne pas respirer avec plaisir celui que le flibustier faisait ainsi brûler devant lui. Ce fut donc d'une voix un peu radoucie qu'il reprit :

— C'est égal, monsieur, il y a là une violation de mes édits qui, si je ne la punis, produira un fort mauvais effet.

Montbars pâlit légèrement, non de crainte, mais de fureur.

Quoi ! le roi oserait-il toucher à Julien ? Ah !... mais non. Avant que le jeune flibustier fût à la Bastille, on en verrait de drôles !

— Rassurez-vous, reprit vivement Louis XIV, qui venait de remarquer l'émotion du flibustier ; vous m'avez donné une preuve de dévouement qui parle en faveur de votre protégé, et je ne serai point sourd à cette voix. Seulement, vous devez comprendre que ce jeune homme ne peut plus paraître au château.

Le visage de Montbars se rasséréna.

— Sire, dit-il, je le comprends si bien que, si Votre Majesté le permet, je quitterai Versailles ce soir même. J'ai longuement causé, hier soir avec monsieur de Pointis, à propos de l'expédition de Carthagène ; ma présence ici n'est donc plus nécessaire. Il suffira qu'un vaisseau devance la flotte de quelques jours,

pour m'avertir de son arrivée, afin que je rassemble mes compagnons.

— Soit, monsieur, dit le roi enchanté de ce départ, vous pourrez partir quand il vous plaira et revenir de même. Mais seul, autant que possible.

Et le roi sourit en disant ces derniers mots. Evidemment, s'il n'avait écouté que son irritation, il eût sévi contre Julien ; mais une foule de considérations s'unissaient pour l'inciter à se montrer indulgent. D'abord, il avait besoin des Frères de la Côte pour l'affaire de Carthagène ; ensuite, les vingt millions de Montbars étaient encore à bord de la frégate de ce dernier.

— Sire, dit Montbars avant de prendre congé du roi, dès que je serai au Havre...

Un regard du roi l'interrompit net.

Montbars avait oublié le duc de Bourbon, qui semblait écouter attentivement.

— Duc, fit Louis XIV, si vous n'avez rien de plus à me dire, vous pouvez vous retirer.

Le duc salua le roi et sortit, fort mécontent d'être ainsi congédié sans pouvoir satisfaire sa curiosité.

— Vous disiez?... reprit le roi en se retournant vers le flibustier.

— Sire, je disais qu'aussitôt au Havre je ferai débarquer les barils renfermant les vingt millions que j'ai apportés à Votre Majesté.

— C'est bien, monsieur, fit Louis XIV avec un sourire de satisfaction ; un courrier partira tout à l'heure, porteur de mes instructions pour l'intendant de la marine, qui se trouve justement au Havre en ce moment.

— Ouf ! fit Montbars dès qu'il fut hors du cabinet royal, nous l'échappons belle !

Et il se dirigea à pas pressés vers son hôtellerie, dont il gravit rapidement l'escalier.

En s'arrêtant devant la porte de la chambre de Julien, il perçut le bruit de deux pistolets qu'on ar-



mait, en même temps qu'une voix claire criait :

— Qui vive ?

— Flibuste ! répondit Montbars en éclatant de rire.

Il entendit aussitôt un vacarme de meubles dérangés à la hâte et la porte s'ouvrit.

— Tu vois, lui dit Julien en désignant les meubles épars dans la chambre, mes précautions étaient prises en vue d'un siège possible.

— Tu avais bien tort, répondit Montbars, car le roi t'adore. Et si même tu désirais le cordon bleu...

— Pourquoi faire ?

— Mais c'est très bien porté.

— Ici, peut-être, mais pas à la Tortue ou au Port-de-Paix.

— Tu préférerais retourner vers les amis, hein ?

— A coup sûr ! s'écria Julien, que n'enthousiasmait nullement la magnificence de Versailles.

— Eh bien, bouclons nos valises ; nous partons immédiatement.

— Vrai ?

— Parole d'honneur !

— Et le roi ? interrogea Julien.

— Oh ! il reste à Versailles.

— Je le suppose bien. Quelle figure ferait-il parmi nous ?

— Evidemment, dit Montbars avec le plus grand sérieux, il n'y serait pas précisément à l'aise.

— Aussi n'ai-je voulu que te demander ce qu'il pensait de l'affaire de ce matin.

— Dame ! il n'est pas enchanté de toi.

— Tant pis pour lui, car ce que tu me dis là le fait baisser considérablement dans mon estime.

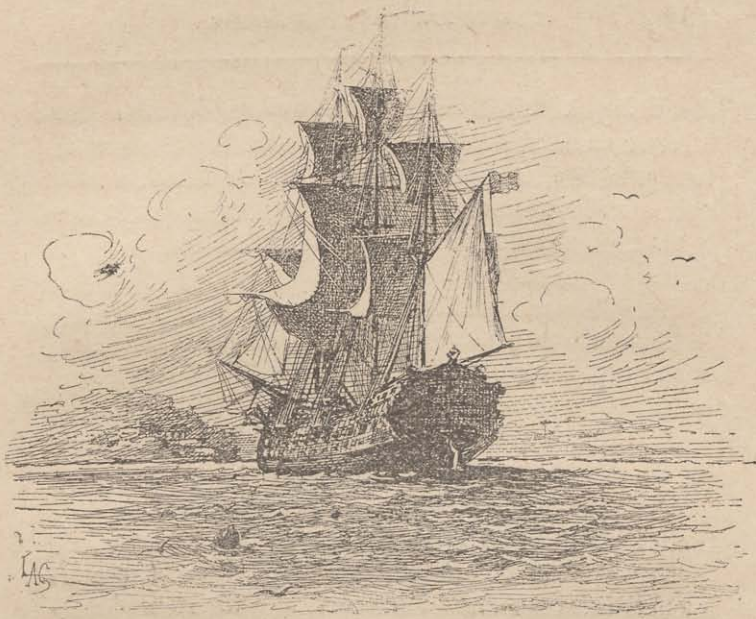
Et le jeune homme se rua sur ses vêtements ac-

crochés au mur, les jetant pêle-mêle dans sa valise, heureux de reprendre enfin la mer.

Une heure plus tard, les deux flibustiers montaient à cheval dans la cour de l'hôtellerie et partaient à ond de train.







#### IV

##### LA MORT DE L'OLONNAIS

**L**ILE qui forme aujourd'hui les républiques haïtienne et dominicaine, et qui est la deuxième des Antilles, par sa superficie et sa population, fut d'abord appelée, par Colomb, en 1492, *Espanola* (Petite Espagne). Mais, peu à peu, sans qu'aucun géographe puisse en expliquer la raison, le nom primitif disparut pour faire place à celui de San Domingo ou Saint Domingue.

Cette terre était à peine découverte que son extrême

fertilité y attirait les Espagnols, avides de faire fructifier ce sol splendide. Malheureusement pour les conquérants, leur premier soin fut de massacrer les tribus indiennes au point qu'une seule survécut à l'extermination et dut se réfugier dans les mornes pour échapper au carnage.

Complètement maître de la terre, les envahisseurs se demandèrent, alors seulement, à quels bras ils auraient recours pour faire jaillir de l'île les richesses qu'ils en espéraient tirer.

En effet, traités humainement, les Indiens eussent pu être pour eux d'utiles auxiliaires ; mais ces malheureux *savages* avaient été, ainsi que je viens de le dire, à peu près anéantis par les conquérants *civilisés*, en sorte que les colons en étaient réduits à se croiser les bras devant leurs domaines, qui devaient forcément demeurer improductifs faute de travailleurs pour les mettre en culture.

Le roi d'Espagne, Philippe I<sup>er</sup>, tira bientôt ses sujets du cruel embarras dans lequel ils se trouvaient, tout en réservant pour lui-même d'énormes profits. Par son ordre, un nombre considérable de nègres fut enlevé sur la côte d'Afrique, transporté à Española et vendu aux planteurs, au bénéfice du royal négrier.

Plus de cent mille noirs avaient été déjà importés dans l'île, que l'on commençait à appeler Saint-Domingue, lorsque la nouvelle de la découverte du Mexique et du Pérou souleva, chez les Espagnols, un enthousiasme qui se traduisit par une émigration en masse vers les terres d'or, malgré les objurgations du gouverneur, qui ne put qu'à grand'peine retenir autour de lui les soldats et les fonctionnaires qu'avait également gagnés l'*auri sacra fames*.

Au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, quelques centaines d'aventuriers français et anglais — les premiers formaient la majorité — s'avisèrent que Saint-Domingue était une proie qui s'offrait à leurs appétits,



et qu'ils n'avaient plus qu'à s'en emparer. Energiques, l'esprit dénué de scrupules, décidés à tout pour faire fortune, ils se réunirent dans la partie de l'île qui forme, de nos jours, la république d'Haïti, marchèrent hardiment contre les Espagnols et, les ayant refoulés jusqu'aux environs de la capitale (San Domingo), ils commencèrent à jouir de leur domaine en se faisant boucaniers, c'est-à-dire chasseurs de bœufs sauvages.

Ce fut vainement que les Espagnols tentèrent de les déloger ; ils conservèrent le sol conquis et arrosé de leur sang. Cependant cette existence ne tarda point à peser à une partie de ces hardis aventuriers, qui estimaient que les profits ne balançaient pas suffisamment la peine.

L'île de la Tortue, absolument inoccupée, mais appartenant géographiquement à l'Espagne et située en face de la côte septentrionale de Saint-Domingue, les tenta, en ce sens que, vu son exigüité, ils s'y sentiraient mieux chez eux.

Quelques barques les y transportèrent et, grâce à leur énergie, de magnifiques plantations de tabac émaillèrent bientôt cette petite terre restée jusque-là inculte.

Les Espagnols songèrent alors à prendre leur revanche. Et en 1638, ils firent une descente à la Tortue, en chassèrent les aventuriers et saccagèrent leurs plantations.

Mais les boucaniers n'étaient point hommes à se laisser molester comme de simples Indiens. Ils avaient bec et ongles et le prouvèrent en se réinstallant dans la petite île, où, cette fois, ils eurent la précaution d'élever un fort.

En 1654, une petite armée espagnole les expulsa de nouveau. Ils se retirèrent alors sur la côte d'Haïti, élevèrent le fort du Port-de-Paix et, en 1659, reprirent définitivement la Tortue.

Instruit de ces événements, Louis XIV comprit qu'il y aurait tout profit pour lui à protéger, du moins officieusement, ces aventuriers.

Il leur envoya donc des émissaires qui, s'y prenant fort adroitement et faisant vibrer la corde patriotique des nombreux Français qui composaient la nouvelle colonie, décidèrent ces derniers à reconnaître les droits de la France.

Ce consentement à une sorte de suzeraineté ne devait, dans leur esprit, porter aucune atteinte à leur indépendance. Le drapeau fleurdelisé flottant sur leurs possessions n'était, pour les aventuriers, qu'une sorte de sanction des faits accomplis, qui faisait d'eux des conquérants et non des pirates.

Louis XIV sentit si bien cela qu'il nomma, au gouvernement de Saint-Domingue, M. Ducasse, ancien boucanier.

Les Espagnols, inquiets à juste titre, tentèrent de revenir à la charge, afin d'expulser une bonne fois les intrus. Ce fut alors que commença la Flibuste.

Réunis et dénommés par eux-mêmes *Frères de la Côte*, les flibustiers délaissèrent leurs plantations et leurs chasses pour faire à leurs ennemis une guerre impitoyable et sans merci.

A l'aide des quelques barques qu'ils possédaient, les aventuriers s'élançèrent intrépidement à l'abordage des vaisseaux espagnols; et quand ils en eurent capturé quelques-uns, ils s'improvisèrent marins et commencèrent à donner la chasse aux nombreux galiions qui, du Pérou, retournaient en Espagne.

Embusqués à l'entrée de leurs débouquements, ils se ruaient sur toutes les proies qui passaient à leur portée, massacraient une partie de l'équipage, pendaient le reste aux vergues, puis rentraient rapidement au Port-de-Paix, où le butin était fraternellement partagé, après, toutefois, avoir prélevé une part pour le roi.



Les Frères de la Côte eussent probablement borné leurs exploits à l'attaque des navires espagnols, si des hommes d'un courage à toute épreuve et d'une intelligence supérieure ne fussent venus se joindre à eux et leur donner une impulsion nouvelle.

Ces hommes, qui avaient nom : Montbars, Gramont, Laurent de Graff, Vent-en-Panne, Ourson-tête-de-Fer, Michel le Basque, et d'autres encore, réglèrent l'Association, en devinrent les chefs respectés et organisèrent de vastes expéditions qui faillirent enlever à l'Espagne les Indes Occidentales.

Avec une audace inouïe, ils saccagèrent la majeure partie des possessions espagnoles, prirent, pillèrent et détruisirent Maracaïbo, Sainte-Catherine, Chagrès, Panama. Les vides que ces expéditions faisaient dans leurs rangs étaient bien vite comblés par des malheureux enlevés à leur patrie par des compagnies d'émigrations qui les vendaient aux flibustiers et auxquels ceux-ci donnaient le nom d'*engagés*.

A l'époque où se passe le récit que nous entreprenons de raconter, Montbars était le chef suprême des Frères de la Côte. Aussi, lorsqu'il avait engagé ses compagnons à consentir le prêt de vingt millions demandé par Louis XIV, tous l'avaient autorisé à puiser dans le fonds de réserve, bien certain qu'il n'agissait pas à la légère.

De fait, ces hommes qui avaient doté la France d'une nouvelle et riche colonie, ne pouvaient se douter que le roi fût devenu jaloux de leur puissance et eût conçu la pensée de se défaire d'eux, après avoir empêché sans scrupule leurs volontaires contributions.

Cette pensée pouvait d'autant moins leur venir que, Français, tout l'or du monde n'eût pu les décider à tourner leurs canons contre le drapeau national. D'ailleurs, Montbars était là, qui ne l'eût point permis, Montbars dont nul ne connaissait le véritable

nom, mais que tous savaient être un grand seigneur expatrié à la suite de quelque cruelle déception où de quelque inguérissable douleur, et auquel nul n'eût osé tenir tête, non qu'ils le redoutassent trop pour cela, tous étant doués d'une folle témérité, mais parce qu'ils l'aimaient, le respectaient et avaient en lui la plus absolue confiance.

Montbars connaissait cet état d'âme de ses compagnons ; aussi fût-ce avec une joie profonde que, un matin, deux mois après son départ de Versailles, il entrevit, dans la brume mauve qui masquait encore l'horizon, une ligne sombre qui, bientôt, se dégagea des vapeurs matinales, devenant d'instant en instant plus visible.

C'était la côte de Saint-Domingue.

A cette vue, les deux cents aventuriers qui montaient la frégate s'élançèrent dans les agrès, saluant par des vivats frénétiques cette terre après laquelle tous soupiraient depuis plusieurs mois.

C'est que, pour ces hommes, là seulement était le bonheur, c'est-à-dire l'indépendance vraie, l'absolue liberté.

Ah ! comme il leur tardait de se retrouver enfin parmi leurs joyeux et insoucians compagnons ! Et puis, les vingt millions prêtés à Louis XIV avaient fait au trésor commun une brèche que Montbars allait certainement s'occuper à réparer le plus vite possible, aux dépens de ces bons gavachos !

On ne tarderait donc pas à se remettre en chasse, à aborder les vaisseaux ennemis, à attaquer et piller les villes !... Quelles joies !... Quelles fêtes !

Perchés dans leurs agrès, les flibustiers se disaient tout cela, pendant que leurs yeux clairs fixaient la côte, qui grandissait de plus en plus, et que Julien, debout sur le beaupré, semblait prêt à prendre son vol pour devancer ses compagnons.

Montbars, tout aussi heureux, mais beaucoup plus



calme, se tenait sur l'avant et, sa lunette à la main, essayait de percer du regard le léger rideau de brume, au delà duquel des amis, des frères l'attendaient anxieusement.

La frégate, elle aussi, semblait impatiente de rejoindre ses compagnons de gloire. Légèrement inclinée sur son flanc tribord, elle filait vive et alerte, emportant, accrochés à ses blanches ailes, des grappes humaines toutes vibrantes d'une indescriptible émotion.

La côte est enfin distinctement visible. Alors, là-bas, le fort de Port-de-Paix se ceint de flamme et trente coups de canon font vibrer l'air.

On a reconnu la frégate.

Montbars rend le salut par une bordée qui fait craquer toute la membrure de son navire, lequel après s'être un instant arrêté, inquiet et frémissant, reprend sa course et entre bientôt dans le Port-de-Paix, au milieu des cris de joie de toute la Flibuste réunie et battant des mains.

Des chaloupes s'avancent à force de rames et, la manœuvre terminée, les aventuriers de la frégate s'y précipitent en un tohu-bohu d'écoliers en vacances.

Sur le quai de débarquement, les chefs de la Flibuste attendent Montbars et Julien.

Un seul manque : l'Olonnais.

Montbars en fait la remarque.

— Tu sauras tout à l'heure le motif de son absence, lui répond Vent-en-Panne.

Montbars pressent quelque chose de grave et n'insiste pas, mais son visage s'assombrit tandis qu'il gagne son logis, suivi de ses amis, dont le silence n'a rien de rassurant.

L'habitation de Montbars était située sur le quai même. Au premier étage, une large terrasse toute fleurie donnait en plein sur la mer.

Les engagés du flibustier ayant apporté sur la ter-

rasse, de l'eau-de-vie, des vins de France, du tabac et des pipes, Montbars et ses amis s'attablèrent, non pas avec cette bruyante gaieté qui caractérisait d'ordinaire leur réunion, après une séparation, mais avec, dans les yeux, quelque chose de terriblement farouche.

— Frères, dit gravement Montbars, vos physionomies me disent qu'un triste événement s'est accompli ici en mon absence. Veuillez donc m'en instruire avant que je m'explique moi-même sur mon voyage à Versailles.

— Frère, répondit le beau Laurent, l'Olonnais est mort !

— C'était un bon et hardi compagnon ! répliqua Montbars d'une voix dans laquelle tremblait une émotion contenue ; Dieu ait son âme !

— Tu ne me demandes pas comment il est mort ? reprit le beau Laurent.

Montbars comprit aussitôt qu'un drame terrible avait dû se jouer en son absence, et son cœur se serra.

C'est que, depuis de longues années, le pleiade qui constituait l'état-major de la Flibuste combattait sans qu'un seul de ses membres eût reçu autre chose que des égratignures. On eût dit qu'un charme commun les rendait invulnérables. La disparition subite de l'Olonnais frappait donc douloureusement Montbars.

Cependant, il trouva dans son énergique volonté assez de puissance pour dompter, en apparence, l'émotion qui lui poignait le cœur. Ce fut donc d'une voix relativement calme qu'il demanda :

— Qu'est-il donc arrivé à notre frère ?

Cette fois, ce fut Vent-en-Panne qui répondit.

— Après ton départ, dit-il ; nous étions, comme tu dois bien le penser, un peu désorientés. En effet, que faire pour passer le temps ?... Donner la chasse



à quelques bâtiments espagnols ? Ces sorties n'auraient pu nous occuper que durant trois ou quatre semaines, car les gavachos se seraient bien vite tenus sur leurs gardes et nous auraient soigneusement évités. Et puis, ceux d'entre nous qui seraient restés à terre n'en auraient pas été plus gais. Ne sachant quel parti prendre, nous nous décidâmes à patienter, tout en souhaitant que tu fusses bientôt de retour.

— Mais, interrompit nerveusement Montbars, l'Olonnais ?...

— J'y arrive, répondit Vent-en-Panne.

— Parle vite, alors.

— L'oisiveté pesant trop à notre frère, il eut l'idée, pour se distraire, d'aller boucaner un peu dans l'intérieur de l'île. Il lui semblait que le temps, ainsi employé, passerait plus vite. Il partit donc avec une vingtaine de compagnons, en nous prévenant qu'il resterait absent pendant au moins deux mois.

— Combien y a-t-il de temps de cela ? demanda Montbars.

— Trois mois environ. Nous commençons à nous inquiéter sérieusement, quand, hier, deux des frères qui l'accompagnaient revinrent ici, épuisés de fatigue, blessés, sanglants.

— Que s'était-il donc passé ? s'écria Montbars incapable de se contenir plus longtemps.

— Ce qui s'était passé ? répondit Vent-en-Panne d'une air terrible, hurlant plutôt qu'il ne parlait ; puisque tu veux le savoir, écoute.

Vent-en-Panne se lève et, les poings serrés, la dent grinçante, il continua :

— Près de la rivière Artibonite, l'Olonnais et ses vingt compagnons furent attaqués par cinq cents Espagnols ! Les deux seuls qui ont échappé au massacre sont revenus hier, ainsi que je te l'ai dit tout à l'heure, mais après avoir vainement tenté de sauver l'Olonnais, que les gavachos avaient réussi à faire prisonnier.

— Alors, rugit Montbars, ils l'ont pendu ?

— Mieux que cela ! ricana sauvagement Vent-en-Panne. Après avoir capturé l'Olonnais, les gavachos l'ont livré aux Indiens, qui l'ont écorché vif, rôti et dévoré ! (1)

— Oh ! cria Montbars, comme s'il avait reçu une balle en plein corps.

— Oui, continua le flibustier, les gavachos ont commis cet acte infâme de livrer à la férocité des Indiens un homme de leur couleur, de leur race ! Les deux frères qui nous ont rapporté ces détails ont assisté de loin à cet effroyable supplice qu'ils ne pouvaient empêcher. Ils ont entendu les hurlements de l'Olonnais et les cris de joie frénétique des sauvages. Ils les ont vus danser autour du brasier où rôtissait notre ami !... Maintenant, conclut le flibustier d'une voix sombre, tu sais tout ; parle, que devons-nous faire ?

Montbars était livide.

Il se leva néanmoins et répondit :

— Frères, l'Olonnais sera cruellement vengé ! Dans quelques mois, la flotte française viendra se joindre à nous pour attaquer Carthagène. Ce jour-là, les gavachos paieront cher leur sauvagerie, car, pour ma part, je jure de ne quitter la ville qu'après avoir marché dans le sang jusqu'à la ceinture et vu crouler la dernière de ses maisons ! Mais ce n'est pas tout :

D'ici l'arrivée de la flotte, il nous reste du temps : rassemblez, dans deux jours, un millier de volontaires qui consentent à nous suivre sans espoir de profit.

— Que veux-tu donc faire ? demanda Julien.

— Je veux, d'abord, passer comme la foudre sur la tribu des cannibales qui a torturé l'Olonnais ! En-

(1) Historique.





Les indiens l'ont écorché vif, rôti et dévoré (p. 56).



suite, nous chercherons les gavachos, dussions-nous pousser jusqu'à la capitale même !

— Bravo ! rugirent les flibustiers en se levant avec des gestes terribles.

— A la bonne heure ! fit Ourson-Tête-de-Fer, voilà qui est parlé !

— Mais, dit le beau Laurent, qu'est-ce que cette affaire de Carthagène ?

— Le roi, répondit Montbars, veut s'emparer de la ville ; mais comme il craint d'échouer, il désire que nous marchions côte à côte avec ses troupes.

— A quelles conditions ?

— Un égal partage du butin.

— C'est acceptable, fit Vent-en-Panne.

— Aussi ai-je accepté en votre nom et au mien.

— Quel malheur que nous n'ayons pas songé plus tôt à cela ! s'écria Morgan, que la pensée d'un partage du butin irritait singulièrement.

— Effectivement, dit Montbars, nous n'aurions eu besoin d'être aidés par personne ; mais ce qui est fait, est fait, et l'on ne peut revenir sur une parole donnée.

— Parfaitement, punctua le beau Laurent.

Puis, pour faire une diversion aux pensées qui attristaient Montbars, il reprit aussitôt, en s'adressant à Julien :

— T'es-tu beaucoup amusé, à Versailles ?

— Prodigieusement ! répondit Julien en jetant à Montbars un regard en dessus.

— Je te conseille de t'enthousiasmer, lui dit ce dernier avec un haussement d'épaule.

— Oh ! oh ! fit Ourson, Julien a encore fait des siennes... Voyons, Montbars, conte-nous cela. D'abord, a-t-il vu le roi ?

— Monsieur de Louvois l'a lui-même présenté à Sa Majesté.



— Qui l'a bien reçu, je suppose, fit Morgan ; car, enfin, un frère de la Côte n'est pas le premier venu.

— Oh ! le roi l'a reçu d'une façon charmante, Julien est même resté une heure au château, parmi les plus brillants seigneurs du royaume.

— A-t-il de la chance, ce Julien ! fit en riant Vent-en-Panne.

Puis, remarquant que le jeune homme riait sous cape sans dire un mot, il demanda à Montbars.

— S'est-il comporté dignement ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place. D'ailleurs, tu pourras répondre toi-même à ta question quand je t'aurai dit qu'en une heure, dans un endroit où nul n'ose élever la voix, il a trouvé le moyen de ramasser quatre duels.

— Mais c'est admirable ! s'écria Vent-en-Panne.

— Tu trouves ? goguenarda Montbars.

— Parbleu !... Et le résultat ?...

— Une gorge traversée et trois poitrines trouées de part en part !

— Tu ne sembles pas en être enchanté :

— C'est que je ne vois pas les choses sous le même jour que toi : j'eusse désiré chez Julien un peu plus de modération ; notre réputation n'eût pu qu'y gagner. A l'heure qu'il est, toute la cour nous considère comme des bêtes fauves altérées de sang !

— Le grand malheur ! fit Ourson en souriant assez dédaigneusement.

— Veux-tu que je me fasse moine ? demanda Julien en frappant amicalement sur l'épaule de Montbars ; dis, le veux-tu ?

— Non, frère, je ne le veux point. Je voudrais seulement que dans certains cas tu fusses un peu moins mousquetaire.

Puis redevenant subitement plus grave.

— Frères, reprit-il en s'adressant à tous ses amis, nous avons, ce me semble, assez causé. Il serait temps, je crois, de songer un peu à notre pauvre Olonnais, c'est-à-dire à le venger, ainsi que nous en sommes convenus.

Tous les visages s'assombrirent instantanément.

— Rassemblez tous les frères qui sont en ce moment au Port-de-Paix, faites leur savoir notre détermination, et que chacun soit prêt à partir après-demain, avec au moins quatre jours de vivres.

— Sois tranquille, répondit Morgau, dans deux jours nous serons en route.

Et les flibustiers se retirèrent après avoir serré cordialement la main de Montbars.

Au dehors, des groupes nombreux attendaient la fin de l'entretien de leurs chefs.

En voyant ceux-ci apparaître, ils s'élançèrent vers eux en les accablant de questions.

Dès qu'ils surent qu'on allait marcher contre les Espagnols, afin de venger la mort épouvantable de l'Olonnais, ce furent des cris de joie et des acclamations frénétiques.

Chaque jour il arrivait que des flibustiers tombaient sous les balles de l'ennemi, mais loyalement, face à face ; c'étaient les hasards de la guerre, et les survivants ne songeaient nullement à s'en indigner.

Cette fois, la mort de l'Olonnais se compliquait d'un effroyable raffinement de cruauté qui ne pouvait laisser indifférents des hommes exposés à subir d'un moment à l'autre le même sort. En effet, ce que les Espagnols venaient de faire, l'infamie sans nom qu'ils avaient commise pouvait se renouveler chaque fois qu'un frère de la Côte tomberait entre leurs mains. Il était donc nécessaire d'arrêter à son début ce débordement de sauvagerie jusque-là inconnue dans les annales de la guerre.



Hâtons-nous de dire que la pensée de rendre à leurs ennemis œil pour œil, dent pour dent, c'est-à-dire de leur infliger la peine du talion, ne vint pas même effleurer l'esprit des flibustiers. Au reste, une semblable vengeance n'aurait pu s'accorder avec leur tempérament.

Ce qu'il fallait aux intrépides Frères de la Côte, c'étaient des mêlées furieuses où leur haine pût s'assouvir, poitrine contre poitrine, au milieu des flammes dévastatrices dévorant tout et embrassant l'atmosphère !

La plus extrême sobriété étant de règle durant les expéditions, mais la plus grande licence étant accordée avant comme après, les flibustiers se livrèrent, ce jour-là, à des folies indescriptibles, dépensant, sans compter, l'or gagné précédemment.

On allait se battre, savait-on si l'on reviendrait ?

Et puis, ils étaient si contents !

Ah ! les gavachos n'avaient qu'à bien se tenir !

Julien, plus mousquetaire que jamais, allait de cabaret en cabaret, buvant, chantant et jurant qu'il se ferait confectionner un pourpoint avec la peau du gouverneur de San-Domingo.

Emballés par l'exhubérance de leur jeune chef, les flibustiers renchérisaient encore sur les félicités qu'il promettait aux ennemis ; si bien que, vers la fin de la nuit, lorsque tous s'endormirent, les uns sous les tables, les autres dessus, l'Espagne était rayée des cartes géographiques et le dernier Espagnol n'était déjà plus qu'un souvenir.

Mais quelques heures de sommeil suffirent à remettre les choses au point.

En s'éveillant, les flibustiers se rappelèrent subitement l'expédition projetée. Aussi sages, maintenant, qu'ils avaient été fous la veille, ils ne songèrent qu'à se préparer au départ.

La Flibuste avait ceci de particulier qu'elle pouvait,

au besoin, organiser une expédition en quelques heures, grâce à une intelligente réglementation.

Cette petite armée, si unie, si disciplinée, qui avait sa flotte, ses arsenaux, ses ports, son fort, n'avait ni intendance, ni magasins d'approvisionnements. Chaque flibustier devait pourvoir lui-même à sa subsistance et à ses munitions, en sorte que tous se trouvaient à la fois prêts à partir.

Il y eut pendant toute la journée, au Port-de-Paix, une extraordinaire animation. Les flibustiers allaient de boutique en boutique, achetant toutes sortes de provisions, ou bien, assis devant leurs portes, ils démontraient la batterie de leurs fusils et de leurs pistolets, aiguisaient leurs couteaux, fondaient des balles.

Le soir venu, les Frères de la Côte étaient prêts à se mettre en route au premier signal de Montbars.

Une journée avait suffi pour que l'armée flibustière s'approvisionnât et s'équipât.

Le lendemain matin, tous se rendirent à la petite église du Port-de-Paix, desservie par un moine franciscain, et entendirent la messe dans le plus profond recueillement.

Si extraordinaire que cela paraisse, les Frères de la Côte étaient extrêmement religieux et préludaient à toutes leurs expéditions par la messe, des prières et des cantiques.

Souvent même, ils montaient à l'assaut en entonnant des chants liturgiques, dont les paroles s'alliaient généralement assez mal avec les actes qui leur servaient d'accompagnements.

Par quelle aberration d'esprit ces hommes versaient-ils le sang en même temps qu'ils glorifiaient un Dieu de paix et d'amour ? C'est ce que nous ne saurions expliquer. Le fait est exact, voilà tout ; nous l'enregistrons sans le commenter.





V

OU MONTBARS FAIT UNE BONNE CAPTURE

**L**A messe dite, les flibustiers se rendirent dans une plaine située à un kilomètre de la ville, où Montbars et ses officiers les passèrent en revue, plutôt pour la forme que dans la crainte de quelque oubli ou négligence de la part de leurs compagnons.

Ils étaient là huit cents, l'arme au pied, et avec le couteau les pistolets, le sac à balles, la poire à poudre et la gourde à la ceinture, le bissac aux provisions passé en bandoulière.

Quatre jours de vivres assurés, c'était plus qu'il n'en fallait pour subsister jusqu'au moment où l'on s'approvisionnerait aux dépens des Espagnols.

La revue terminée, la petite armée fut sectionnée par compagnies de cent hommes chacune et placées sous le commandement de Vent-en-anne, Ourson Tête-de-Fer, Morgan, Julien, Michel le Basque, Alexandre, Bibrix et le Paletais.

Montbars, général en chef, prit alors la tête des troupes et donna le signal du départ, au milieu des acclamations des habitants du Port-de-Paix, accourus pour saluer la vaillante cohorte, dont la majeure partie reviendrait les poches bourrées d'or.

Cinq jours plus tard, les flibustiers arrivaient devant une chaîne de hautes montagnes, aux pieds de laquelle ils s'arrêtèrent une journée, non pour se reposer, ces hommes semblaient de fer, mais pour refaire leur approvisionnement en vivres, au moyen de la chasse.

Contrairement à leur espérance, les Frères de la Côte n'avaient encore rencontré aucun parti d'Espagnols, de sorte que leurs provisions étaient complètement épuisées.

Mais cette pénurie de vivres n'avait rien de bien inquiétant pour d'anciens boucaniers.

En effet, quelques heures seulement après avoir fait halte, les flibustiers étaient déjà occupés à faire griller devant d'immenses brasiers d'énormes quartiers de bœuf sauvage, dont les peaux, étendues à terre et fixées à des piquets, séchaient au soleil.

Lorsque tous eurent amplement apaisé leur faim, ce qui restait de viande fut découpé en tranches



minces, grillé et fraternellement partagé comme réserve pour le lendemain.

Voulant surprendre les Espagnols et non être surpris par eux, ce soir-là, les Frères de la Côte n'allumèrent aucun feu de veille, d'après les ordres de Montbars. Le feu des pipes fut seul autorisé.

Cette précaution n'était point inutile, car, de ce que l'on n'avait pas encore rencontré l'ennemi, il ne résultait nullement qu'il ne fût pas dans les environs. Or, malgré leur courage, les flibustiers eussent certainement perdu beaucoup de monde si quelques centaines d'Espagnols les avaient attaqués à l'improviste.

Dès l'aube, les trompettes sonnèrent la diane.

En un clin d'œil les flibustiers furent debout. Ils mangèrent un morceau à la hâte, burent quelques gorgées de l'eau-de-vie contenue dans leurs gourdes et rapidement reformèrent leurs rangs.

Leurs chefs leur expliquèrent alors que, au bas du versant opposé de la montagne au pied de laquelle ils venaient de passer la nuit, se trouvait la tribu indienne qui avait si atrocement mis à mort leur ancien chef l'Olonnais.

La réponse des aventuriers fut un grincement de dents et des murmures de colère.

Plus éloignés des Indiens, ils eussent rugi comme des tigres ; mais si près d'eux c'eût été une imprudence, car les sauvages n'eussent pas manqué de s'enfuir pour se soustraire au châtimeut.

Montbars fit alors placer les compagnies en ligne de bataille, sur deux rangs ; après quoi les flibustiers commencèrent l'ascension de la montagne, ascension qui dura quatre heures.

Un peu avant d'atteindre le sommet, Montbars commanda une halte, puis il s'avança seul, avec précaution, afin de n'être point aperçu des Indiens.

Lorsqu'il fut enfin sur la crête des hauteurs, il se

glissa entre d'épais buissons et continua de marcher jusqu'à ce que ses regards pussent errer librement au loin.

Le versant opposé à celui où se tenaient les aventuriers descendait dans une vaste plaine parsemée de nombreux bouquets d'arbres et traversée par un joli cours d'eau qui serpentait, sous le soleil, comme une capricieuse coulée d'argent.

Un peu au delà du cours d'eau, à cinq ou six cents mètres du pied de la montagne, des tentes coniques, faites de peau de bœufs sauvages, se dressaient au nombre d'une centaine environ.

C'était le village indien où l'Olonnais avait trouvé une mort si affreuse.

Devant plusieurs tentes, des berceaux d'écorce d'arbres se balançaient doucement, accrochés en hamacs à de longs pieux fichés en terre, et, dans ces nids, de jeunes enfants s'ébattaient avec des gazouillements d'oiseaux.

De ci, de là, des femmes indiennes allaient et venaient, vaquant à leurs travaux de ménagères, tandis que les guerriers, assis près de leurs tentes, confectionnaient des flèches ou suivaient d'un regard attentif quelques jeunes gens dressant des chevaux sauvages récemment capturés.

Devant cet ensemble de choses, qui semblait une fidèle image de la vie patriarcale des temps primitifs, Montbars sentit son cœur s'amollir, et une troublante émotion l'envahit à la pensée qu'à cette tranquillité allaient, tout à l'heure, succéder des cris de mort et de carnage, que ces joyeux berceaux allaient rouler dans une pourpre fumante et que cet atmosphère limpide et radieuse allait s'emplir de la flamme dévorant ces humbles et rustiques abris.

Pour la première fois de sa vie, cet homme de bronze faiblit. Il allait peut-être pardonner, porter ailleurs sa soif de vengeance, quand, presque subite-



ment, un brasier flamba devant une tente, allumé sans doute par une Indienne pour cuire son repas.

A cette vue, l'émotion qui étreignait Montbars se dissipa comme par enchantement et un éclair farouche passa dans ses yeux noirs, qui croyaient voir, devant ce brasier, son ami écorché, sanglant et hurlant des cris de douleur.

Dès lors, il ne vit plus, dans cette tribu aux mœurs en apparences si paisibles, qu'une immense agglomération de reptiles qu'il devait écraser, anéantir, faire disparaître de la surface de la terre !

Il eut alors un geste menaçant et, retournant sur ses pas, il rejoignit rapidement ses compagnons, qui commençaient à s'alarmer de cette longue absence de leur chef.

Montbars exposa brièvement à ses officiers le plan qu'il avait conçu en quittant son observatoire. Julien, qui commandait la compagnie du centre de la ligne, devait rester en place. Les autres, obliquant à droite et à gauche, avait ordre de descendre dans la plaine, de se déployer en éventail et de cerner la tribu de trois côtés, en laissant libre le côté de la montagne. Cette manœuvre devait forcément jeter les fuyards sous les fusils de la compagnie de Julien, car il ne pouvait être question de faire des prisonniers. Venus en vengeurs, les Frères de la Côte devaient passer sur le village comme un ouragan et ne laisser ni une tente debout, ni un être vivant.

Au signal donné par Montbars, les compagnies s'ébranlèrent et descendirent en courant la pente de la montagne.

Il était un peu plus de midi. Un radieux et brûlant soleil inondait la plaine et la montagne.

Les Indiens aperçurent donc immédiatement cette avalanche humaine qui dévalait la pente.

Un même cri jaillit de toutes les poitrines.

— Les ladrones !

Alors, tandis que les femmes couraient à leurs enfants, affolées, terrifiées, les guerriers sautèrent sur leurs armes et commencèrent à décocher aux flibustiers une véritable grêle de flèches.

— Flibuste ! Flibuste ! hurlaient ces derniers en bondissant comme des fauves et cernant aux trois quarts le village, tout en tirillant et rechargeant.

Ce qu'avait prévu Montbars se réalisa. En voyant un côté libre, les femmes, les enfants, les vieillards en profitèrent pour fuir, pendant que leurs maris, leurs pères, leurs fils tentaient de barrer la route aux aventuriers.

Ceux-ci, arrivés à cent pas du village, mirent un genou à terre et exécutèrent un feu ininterrompu, qui ne tarda pas à éclaircir considérablement les rangs des Indiens.

Quatre cents sauvages étaient encore debout, jetant des regards furtifs vers la montagne, que gravissaient toujours leurs parents, et n'attendant, pour se ruer sur leurs ennemis, que le moment où les êtres qu'ils protégeaient auraient disparu de l'autre côté du versant.

Tout à coup, Julien et ses hommes parurent sur le sommet ; leurs fusils s'abaissèrent et un éclair courut le long de la ligne.

Une cinquantaine de femmes et d'enfants tombèrent. Les autres, épouvantés par cette brusque attaque, firent volte-face et dégringolèrent hâtivement cette pente meurtrière, poursuivis par les balles, qui les abattaient l'un après l'autre.

A cette fusillade inattendue, les guerriers restés dans le village répondirent par leur cri de guerre et, le couteau d'une main, le casse-tête de l'autre, foncèrent sur les aventuriers, qui les reçurent à coups de crosse, en rugissant :

— Tue ! tue ! Vengeons d'Olonnais !

L'acharnement étant égal de part et d'autre, la mêlée devint tout de suite un horrible et indescriptible



carnage. Noyés en quelque sorte dans la masse des fibustiers, deux fois plus nombreux, les Indiens combattaient avec une incroyable énergie, non pour vaincre, ils ne l'espéraient plus, mais pour ne tomber que cruellement vengés.

Au bout d'une demi-heure, une quinzaine de guerriers survivaient encore.

Montbars s'avança vers eux en criant aux Frères de la Côte :

— En arrière, tous !

Les fibustiers obéirent et rétrogradèrent de quelques pas.

Les Indiens profitèrent de ce répit pour se grouper en une masse compacte hérissée de couteaux et de casse-tête.

Montbars vint alors se placer à trois pas du groupe formé par les sauvages, et, l'épée au poing, leur cria d'une voix terrible :

— Misérables assassins ! vous avez lâchement torturé un des nôtres et, cannibales immondes, vous vous êtes repus de sa chair pantelante ! Décidés à vous châtier en rendant à l'enfer vos âmes de démons, nous avons traversé toute l'île pour vous atteindre ! Vos pères, vos femmes, vos enfants sont morts ; à vous maintenant, car pour des êtres de votre espèce, on doit être sans pitié ! Regardez donc le soleil encore une fois ; ce sera la dernière : dans cinq minutes vos yeux seront fermés à jamais !

— Le chef blanc est dangereux, je le reconnais, répondit dédaigneusement un Indien ; mais il est plus prudent encore, car il ne parle ainsi qu'entouré de ses guerriers. S'il était seul, sa langue irait moins vite et serait plus mielleuse.

En entendant cette raillerie, Montbars crut sentir sur sa joue la brutalité d'un soufflet. Son teint habituellement pâle devint livide et ses yeux flamboyèrent.

D'un geste, il rassembla à ses côtés ses huit officiers.  
— Tirez vos couteaux, leur dit-il d'une voix brève, en tirant lui-même le sien, après avoir rengainé son épée.

Puis aux Indiens :

— Bien que l'opinion de bêtes aussi malfaisantes que vous ne puisse m'atteindre, je veux qu'en tombant vous sachiez bien ce que sont les hommes que vous avez eu l'imprudence d'offenser en torturant l'un des leurs. Vous êtes quinze, nous ne sommes que neuf. Gardez-vous !...

Dans les deux groupes les doigts se crispèrent sur les manches des couteaux.

Les aventuriers, inquiets malgré eux des suites du combat si disproportionné qui allait s'engager, frémissaient de rage impuissante ; car, pour rien au monde ils n'eussent enfreint l'ordre qu'ils avaient reçu de se tenir immobile.

Les Indiens souriaient d'un air sinistre. Pour eux, la mort des chefs de la flibuste ne faisait aucun doute. Certes, eux-même succomberaient ensuite, mais quelle vengeance !

— Frères ! tonna Montbars en regardant ses huit officiers, sus aux cannibales !

Et les neuf flibustiers boudirent sur le groupe des guerriers indiens.

Ceux-ci jetèrent leur cri de guerre en faisant tourner leur casse-tête.

Ce fut, durant quelques minutes, un effroyable pélemêle que traversaient constamment de fugitifs éclairs arrachés aux lames par le flambloiment du soleil. Des hurlements de fureur, des cris de douleur, des râles d'agonie jaillissaient de ce flot humain qui tournait, se déplaçait, avançait, reculait, à travers une buée rose de plus en plus épaisse.

Peu à peu, cette masse d'hommes sembla diminuer de volume et se fondre, pour ainsi dire. Puis les cris



cessèrent, et les flibustiers anxieux ne virent plus, debout, que leurs chefs, presque tous blessés, mais victorieux !

La tribu des cannibales avait vécu !

— Frères, leur dit alors Montbars en désignant les tentes, incendiez ces repaires et jetez au vent leurs cendres, afin qu'il ne reste aucune trace des monstres que nous venons d'anéantir. Les vautours se chargeront de faire disparaître les corps.

Les aventuriers se répandirent aussitôt dans le village, brisant, détruisant, incendiant avec un frénétique entrain.

Julien n'était pas le moins enragé, bien qu'un couteau lui eût entamé l'épaule dans le dernier combat.

Montbars et ses amis, qui le suivaient en riant de son exubérance, le virent soudain s'arrêter devant l'entrée d'une tente et mettre le chapeau à la main.

Le spectacle d'une attitude si soudainement respectueuse les surprit tellement, qu'ils s'arrêtèrent en se regardant mutuellement avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit enfin Montbars en s'avancant rapidement du côté de la tente devant laquelle Julien restait immobile.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il au jeune homme, en plongeant un regard dans l'intérieur de la tente.

Mais, à son tour, il resta stupéfait.

Un moine franciscain et une jeune fille étaient à genoux et priaient.

A la voix de Montbars, le religieux se releva et fixa sur le flibustier un regard interrogateur.

C'était un homme de haute taille, au visage bronzé orné d'une barbe blanche qui lui tombait jusque sur la poitrine.

La jeune fille aussi se releva ; mais au lieu de porter ses regards sur le flibustier, comme avait fait le franciscain, elle baissa craintivement les yeux.

C'était presque une enfant ; quinze ans à peine. Son visage, d'un ovale parfait, était encadré de magnifiques cheveux noirs qui faisaient encore ressortir l'extrême blancheur de son teint. Ses mains, aux doigts fuselés et nacrés, dénotaient une jeune fille de condition supérieure.

Comment se trouvait-elle, ainsi que son compagnon, dans le village indien ? C'est ce que Montbars se demanda tout d'abord. Mais comme il n'aurait pu émettre à cet égard que des présomptions, il prit le parti le plus court, qui était de questionner le religieux.

— Père, lui dit-il en se découvrant, voulez-vous, je vous prie, m'expliquer votre présence ici.

— Qui êtes-vous, pour m'interroger ? lui répondit le franciscain, en se rapprochant de la jeune fille comme pour la protéger.

— Un justicier, répliqua tranquillement le chef des Frères de la Côte, non sans, pourtant, que ses sourcils se fronçassent légèrement.

— Un justicier ! s'écria le religieux. Que signifient vos paroles ?

Montbars prit le franciscain par le bras et l'obligea à sortir de la tente.

— Regardez, dit-il en désignant des centaines de corps étendus.

— Oh !... fit le franciscain en couvrant son visage de ses mains.

— Oui, reprit le flibustier, c'est un spectacle bien horrible, je le sais, mais cette hécatombe a été précédée d'un crime plus abominable encore.

— Que voulez-vous dire ? demanda le franciscain en regardant fixement son interlocuteur.

— Que les sauvages que vous voyez étendus là, ont torturé affreusement un de mes amis !

— Et c'est pour le venger que vous avez attaqué, massacré cette tribu ?

— Pas pour autre chose, dit froidement Montbars.





Un moine franciscain et une jeune fille étaient à genoux et priaient (page 71)



— Il y avait pourtant, il devait y avoir, parmi ces malheureux bien des innocents.

— Allons donc ! répliqua Montbars en haussant les épaules... Mais, reprit-il, vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai posée tout à l'heure.

— De quoi s'agissait-il donc ?

— De votre présence ici, avec cette jeune fille.

— Mais, vous-même, m'avez-vous dit qui vous étiez ?

— Je vous ai répondu, il me semble.

— Oui, que vous étiez un justicier ; mais cette dénomination est un peu vague.

Les officiers s'étaient peu à peu rapprochés, ainsi qu'un certain nombre de flibustiers. Ils entouraient maintenant le religieux, qui les considérait avec une extrême attention.

— Si je ne me trompe, dit-il enfin, vous êtes des la...

Mais il s'arrêta.

— Des ladrones, acheva Montbars. Oh ! ne craignez rien, ajouta-t-il en voyant le franciscain faire un pas de retraite, ce nom ne nous offusque en aucune façon. Oui, nous sommes des ladrones, ou, si vous le préférez, des Frères de la Côte.

— Messieurs, dit le franciscain en promenant sur les aventuriers un regard empreint d'une vive appréhension, faites de moi ce que vous voudrez, je ne vous disputerai point ma vie, mais épargnez la pauvre enfant qui est là dans cette tente.

En ce moment, la jeune fille sortit de la tente et s'élança vers le franciscain, dont elle prit désespérément le bras.

— Père, dit Vent-en-Panne, vous vous méprenez sur notre caractère. Il est certain que pendant la bataille, nous ne connaissons plus ni âge, ni sexe, ni condition. Mais, le combat terminé, nous redevons de bonnes créatures du bon Dieu.



Les flibustiers crurent devoir ponctuer ces derniers mots en prenant une mine de circonstance, afin de bien convaincre le religieux. Ils baissèrent incontinent les yeux en esquissant un sourire empreint d'une angélique douceur... Ah ! ils avaient bien réellement l'air de bonnes créatures du bon Dieu, comme venait de dire Vent-en-Panne. Et le franciscain leur eût, sans hésiter, donné la communion, sans même leur faire subir l'épreuve préparatoire de la confession... De mignons petits agneaux sans tache !

Il y avait bien, tout près, des tentes qui flambaient ; mais ce n'était peut-être pas de leur faute... Bref, nonobstant les nombreux cadavres qui ne témoignaient pas précisément en faveur du tempérament pacifique qu'affectaient les flibustiers, le religieux reprit un peu confiance et expliqua les circonstances à la suite desquelles la jeune fille et lui étaient tombés entre les mains des Indiens.

Le père Rodriguez — c'était le nom du franciscain — avait été chargé par don Alvarez, gouverneur de San-Domingo, de conduire sa fille doña Flor chez son frère, le colonel Padridas, qui possédait une vaste plantation sur la rive gauche de l'Artibonite, non loin de Caobas. Vingt cavaliers espagnols les escortaient.

Les quatre premiers jours du voyage s'étaient écoulés sans incidents. Doña Flor et sa camériste, une jeune créole de quatorze ans, ne quittaient pas leur palanquin, sauf pour prendre leurs repas ou pour la halte de nuit.

Le père Rodriguez, monté sur une mule, causait avec les cavaliers, qu'il laissait de temps en temps pour aller s'informer si la jeune fille n'avait besoin de rien.

Le cinquième jour, au matin, l'officier qui commandait l'escorte s'était précipité vers la tente du franciscain en criant :

— Veillez sur doña Flor, voici les Indiens !

En effet, un nombreux détachement de guerriers indiens, s'avancait, à cheval.

Les cavaliers espagnols sautèrent en selle et chargèrent furieusement l'ennemi, pendant que le père Rodriguez, après avoir placé doña Flor sur sa propre mule, fuyait rapidement, entraînant, par la main, la petite camériste qui ne pouvait, malgré les recommandations du Père, retenir les cris que lui arrachait l'épouvante.

Déjà le religieux se croyait en sûreté, pensant n'avoir pas été aperçu des Indiens, quand une volée de flèches passa en sifflant. La camériste s'affaissa en exhalant un râle sourd.

Une flèche l'avait traversée de part en part.

Comprenant que toute fuite était impossible et même dangereuse, le franciscain s'arrêta en retenant la mule.

Les Indiens arrivaient comme le vent. En un clin d'œil les fugitifs furent entourés et menacés.

Mais, sur un signe de leur chef, les Indiens reculèrent, élargissant le cercle qu'ils avaient formé. Alors, en un espagnol à peu près passable, le sauvage questionna le moine.

Lorsqu'il eut appris la qualité de sa prisonnière, l'Indien ne put cacher sa satisfaction, et ce fut d'un ton presque doux qu'il invita le franciscain et doña Flor à se placer au milieu de ses guerriers.

— Bref, conclut le religieux, nous fûmes amenés ici sans parvenir à deviner ce que l'on comptait faire de nous.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans ce village ? demanda Moutbars.

— Trois jours.

— C'est étrange !

— Moi, dit Julien, je trouve cette affaire on ne peut plus simple.

— Alors, dit Ourson Tête-de-Fer, explique-toi.



— Les Indiens préparaient probablement une expédition contre les gavachos, reprit Julien ; aussi, en apprenant qu'ils tenaient la fille du gouverneur, ils se sont empressés de l'amener dans leur village, afin de s'en faire un otage en cas de revers.

— Eh ! eh ! fit Montbars, tu pourrais bien avoir raison. Et, comme nous ne sommes pas plus bêtes que les Indiens...

Un regard jeté à ses compagnons compléta sa phrase.

— Je ne comprends pas, dit le père Rodriguez.

— Père, lui dit vivement Montbars, vous ne devez comprendre qu'une chose, c'est que doña Flor et vous serez en sûreté au milieu de nous.

— C'est que...

— Quoi ?

— Ne pouvant continuer notre voyage, je désirerais ramener le plus tôt possible doña Flor à son père.

— Soyez tranquille, dit Montbars avec un singulier sourire, avant huit jours nous serons à San-Domingo.

— Vous comptez vous rendre dans la capitale ? s'écria le moine abasourdi.

— Hier, je l'espérais seulement ; aujourd'hui j'en ai la certitude.

— Mais les Espagnols vous barreront la route.

— C'est probable.

— Alors, que ferez-vous ?

— Nous leur passerons dessus. D'ailleurs, je compte sur vous pour me frayer un chemin.

— Vous raillez !

— Pas du tout.

— Et qu'aurai-je à faire pour cela ?

— Vous n'aurez qu'à porter à don Alvarez une lettre que je vous remettrai.

— Et doña Flor ?

— Doña Flor restera avec nous et nul ne lui manquera de respect, répondit Montbars avec hauteur.

— Cependant... voulut objecter le religieux.

— Pas un mot de plus, Père, dit Montbars d'une voix douce, mais ferme.

Le père Rodriguez comprit qu'une plus longue insistance ne pourrait qu'irriter le flibustier. Prenant donc doña Flor par la main, il l'emmena dans la tente qu'ils avaient précédemment quittée et qui restait maintenant seule debout.

Les autres huttes n'étaient plus que des amas de décombres fumants.

— Frères, dit Montbars lorsque le franciscain se fut éloigné avec la jeune fille, nous avons là deux précieux otages ; surtout, que personne ne les moleste en quoi que ce soit. Ayons pour eux le respect que l'on doit à un religieux et à une enfant.

— Bon, fit Vent-en-Panne, je vois que tu as envie de visiter la capitale de Saint-Domingue en touriste, les mains dans les poches. Ma foi, en venant ici, nous avons fait d'une pierre deux coups, et les gavachos sauront ce qu'il en coûte de livrer un flibustier aux Indiens.

— En attendant, répliqua Montbars, préparons-nous à partir ; nous n'avons plus rien à faire ici et l'air qu'on y respire est infect.

Une minute plus tard les trompettes sonnaient le ralliement.







## VI

### PREMIÈRE RENCONTRE

**T**ROIS jours après l'anéantissement du village indien et le massacre de ses habitants, les flibustiers entraient dans le delta de Yaqui, non loin du mont Valinejo, région boisée et accidentée, qui rendait la marche très pénible.

Jamais les Frères de la Côte ne s'étaient encore avancés aussi loin dans la colonie espagnole. D'un moment à l'autre, l'alarme pouvait être donnée et de nombreuses forces ennemies, dans ce cas, partiraient en toute hâte de la capitale, pour se porter à la rencontre des aventuriers.

Chacun se disait cela ; mais la confiance que Montbars inspirait à ses compagnons était si grande, si indiscutablement justifiée par les expéditions précédentes, que nul ne songeait à manifester la moindre appréhension.

Il n'en était pas de même du père Rodriguez qui, à cheval près du palanquin de doña Flor, qu'il ne quittait pas un instant, se demandait vainement quel mobile avait bien pu décider les flibustiers à l'accompagner jusqu'à la capitale de Saint-Domingue.

Ce qui le surprenait surtout, c'était le respect dont la jeune fille et lui étaient entourés de la part de ces hommes qu'aucun Espagnol ne désignait autrement que par l'épithète de ladrones. Depuis longtemps au fait de leurs cruautés pendant et même après le combat, il ne pouvait comprendre qu'ils lui témoignassent tant d'égards.

C'est que, ne connaissant les Frères de la Côte que par le récit que chacun faisait de leurs exploits, le franciscain ignorait l'esprit religieux qui les animait et rendait sacré à leurs yeux le plus modeste représentant de Dieu, quelle que fût sa robe. Prêtre ou moine, pour eux c'était tout un.

Montbars intriguait particulièrement le père Rodriguez. Plusieurs fois celui-ci l'avait questionné sur son étrange détermination de se rendre à Saint-Domingue et chaque fois le flibustier n'avait répondu que par un énigmatique sourire, d'autant plus inquiétant que le franciscain pouvait le traduire de bien des façons.

Les flibustiers avançaient toujours, non sans rencontrer, de loin en loin, une habitation dont le désordre intérieur dénotait que les habitants venaient de s'enfuir hâtivement.

Comme il était probable, et même certain, que les fuyards, prévenus par des boucaniers espagnols, devaient avoir pris la route de la capitale, les flibustiers en concluaient que, d'un moment à l'autre, ils se trouveraient face à face avec l'ennemi.

Cette opinion était également celle du père Rodriguez ; car les regards qu'il portait sans cesse sur le palanquin de doña Flor indiquaient une inquiétude toujours grandissante que les éternels sourires de Montbars n'étaient pas faits pour calmer.

L'on approchait de plus en plus de la capitale, et les habitations, maintenant plus nombreuses, qui se trouvaient sur la route, avaient été abandonnées comme celles précédemment rencontrées.



Evidemment, les Frères de la Côte avaient été signalés dans toute la région. Cette constatation finit enfin par émouvoir un peu tous ces hardis compagnons. Seuls les officiers semblaient n'éprouver aucune inquiétude. Bien mieux, ils riaient et plaisantaient avec autant de tranquillité que s'ils eussent été encore chez eux, au Port-de-Paix.

Les flibustiers achevaient de contourner le mont Valinejo. Le soir approchait et les derniers rayons du soleil à son déclin frangeaient d'or les feuilles des arbres, sous les ombrages desquels l'ombre s'épaississait déjà.

Une dizaine de flibustiers, qui n'avaient cessé de battre l'estrade en avant et sur les flancs de la colonne, vinrent annoncer à Montbars qu'une troupe de plusieurs centaines de dragons avançait à marche forcée et ne tarderait point à être en vue.

Montbars ne broncha pas. Il s'attendait sûrement à cette nouvelle.

— Que faisons-nous ? lui demanda Julien.

— Attendons, lui répondit laconiquement le chef des Frères de la Côte.

— Quoi ?

— Le retour de quelques frères que j'ai envoyés en reconnaissance ce matin.

— Tous les éclaireurs sont revenus ; tu l'ignores donc ?

— Non, frère, je n'ignore point que nos batteurs d'estrade sont là, au complet. Mais il en est d'autres, que j'ai chargés d'une mission spéciale en vue de l'attaque qui se prépare contre nous. D'après mes calculs, en me basant sur le temps écoulé depuis que nous avons rencontré les premières habitations évacuées, je savais que nous rencontrerions ici l'ennemi ; aussi ai-je pris mes dispositions en conséquence... Mais, tiens, j'aperçois là-bas deux de mes éclaireurs qui dévalent la montagne ; dans quelques instants je serai fixé sur ce que nous devons faire.

En effet, deux flibustiers accouraient en bondissant à travers les arbres et les fourrés, contournant les uns, sautant par-dessus les autres.

— Eh bien?... leur demanda Montbars lorsque les deux flibustiers l'eurent rejoint.

— Il y a, à une heure d'ici, à trois cents mètres d'altitude environ, une vaste grotte en retrait sur un plateau étroit, lui répondit un des deux éclaireurs.

— Combien cette grotte peut-elle contenir de monde?

— Au moins trois cents hommes.

— Combien peut-on en mettre en ligne?

— Une vingtaine.

— Bien.

Une sonnerie de trompette appela les officiers.

— Frères, leur dit Montbars, une colonne de cavalerie s'avance à notre rencontre. Il ne faut pas qu'un seul gavachos puisse retourner à Saint-Dominique. Voici donc ce que vous allez faire : toi, Vent-en-Panne, tu embusqueras ta compagnie dans les fourrés qui bordent la base de la montagne et tu attendras là l'ennemi.

— Bon, fit Vent-en-Panne en faisant un mouvement pour aller rejoindre ses hommes.

— Reste ; je n'ai pas fini, lui dit Montbars.

Puis, s'adressant aux sept autres :

— Vous allez vous engager, avec vos compagnies, dans la montagne, en ayant bien soin de vous dissimuler derrière les arbres et les buissons. D'ailleurs, un guide va vous conduire ; Julien prendra la tête avec sa compagnie, les autres suivront dans l'ordre où ils se trouvent.

— Irons-nous loin comme cela? demanda Julien.

— Jusqu'à une grotte que le guide vous indiquera. Une fois là, deux cents hommes pénétreront dans l'intérieur ; les autres se disperseront autour, dans un rayon de cent mètres, pas plus...



Et se tournant vers ses deux éclaireurs, il appela !

— Kardec ?

— Voilà, fit un des deux fibustiers en avançant vivement et se plaçant devant son chef.

— Va avec Julien et conduis-le à la grotte dont tu m'as parlé.

— Tu n'as pas d'autres ordres à nous donner ? questionna Julien.

— Non, si ce n'est pour vous recommander de vous hâter, car il fera bientôt complètement nuit.

Les officiers s'éloignèrent, sauf Vent-en-Panne.

— Toi, lui dit Montbars, tu auras la part la plus glorieuse, mais aussi la plus périlleuse.

— Ah ! ah ! fit le fibustier dont les yeux brillèrent de joie.

— Oui, reprit Montbars, car tu devras amener les gavachos sous nos mousquets.

— De quelle manière ?

— Je t'ai dit que tu t'installerais avec tes hommes au pied de la montagne.

— Je m'en souviens, répondit Vent-en-Panne.

— Dès que tu apercevras les gavachos, laisse-les arriver à bonne portée, après quoi tu feras feu sur eux. Tu battras ensuite en retraite de notre côté, c'est-à-dire vers la grotte dont j'ai parlé tout à l'heure, mais en tirillant continuellement. Trompés sur nos forces, les gavachos mettront pied à terre et vous poursuivront... Comprends-tu ?

— Parfaitement ; mais, cette grotte, où est-elle située ?

Au lieu de répondre, Montbars appela son second éclaireur, qui se tenait à l'écart, par discrétion.

— Dublat, lui dit-il, tu vas rester avec Vent-en-Panne, afin de lui indiquer le chemin de la grotte.

— Est-ce bien tout, cette fois ? questionna Vent-en-Panne.

— Oui, fit Montbars. Embusque-toi donc vite, car les gavachos seront bientôt en vue.

— Pourvu que, dans l'obscurité, nous ne nous éparpillions pas trop.

— N'aie aucune crainte à cet égard. Les gavachos seront ici tout à l'heure, mais ils y camperont certainement. Ils nous connaissent trop bien pour se risquer la nuit dans la région boisée que nous venons de quitter.

— Tu as peut-être raison. Néanmoins je prendrai des précautions pour qu'ils ne nous échappent point.

— Que comptes-tu donc faire ?

— Envoyer quelques éclaireurs qui viendront me prévenir au cas où, malgré la nuit, les gavachos continueraient leur route. Dans ce cas, j'ouvrirais le feu afin qu'ils sachent bien que nous sommes là. Comme leur unique but doit être de nous chercher et de nous attaquer, ils n'iront pas plus loin.

— J'approuve ton idée, dit Montbars en frappant amicalement sur l'épaule de Vent-en-Panne. Va donc, et n'oublie pas que tu es notre rabatteur. Vent-en-Panne fit signe au guide de le suivre et s'en alla rejoindre sa compagnie.

Resté seul, Montbars sembla réfléchir quelques instants, puis il se dirigea vers un fourré où il avait laissé doña Flor et le franciscain.

— Señorita, dit-il à la jeune fille en se découvrant et la saluant avec une exquise politesse, veuillez, je vous prie, quitter votre palanquin et me suivre... Vous aussi, mon père, ajouta-t-il en se tournant vers le religieux.

— Où voulez-vous donc nous conduire ? lui demanda le père Rodriguez, qui suivait, depuis quelques instants, d'un regard inquiet, le défilé des flibustiers s'engageant sur la pente de la montagne.

— Répondre à votre question serait perdre un temps précieux, lui dit Montbars. Excusez-moi donc si je ne satisfais pas votre curiosité. Qu'il vous suffise de savoir que vous n'avez rien à redouter en me sui-



vant, tandis qu'en restant ici, vous serez bientôt exposés, la señorita et vous, au danger d'être criblés de balles.

— Pourtant, insista le franciscain, je voudrais savoir...

Montbars l'interrompit d'un ton qui n'admettait pas de réplique !

— Pas un mot de plus, et suivez-moi.

— Caballero, dit la jeune fille en sautant à bas de son palanquin et regardant Montbars bien en face, nous allons vous suivre, puisque vous l'exigez ; mais si c'est un piège que vous nous tendez, Dieu vous en punira !

Pour toute réponse, le flibustier sourit et offrit sa main à doña Flor pour l'aider à marcher.

— Merci, dit sèchement la jeune fille en allant prendre le bras du franciscain.

— Venez, reprit simplement Montbars en se dirigeant vers les Frères de la Côte dont le défilé continuait toujours.

La nuit venait rapidement ; mais c'était une belle nuit toute diamantée de scintillantes étoiles, dont la mystérieuse lueur permettait aux aventuriers d'avancer avec assez d'assurance.

Lorsque Montbars atteignit la grotte, il vit avec satisfaction que ses ordres avaient été compris et ponctuellement exécutés.

Deux cents flibustiers se tenaient à l'intérieur et, sur le plateau qui la précédait, une cinquantaine se tenaient silencieux, tandis qu'un léger murmure environnant annonçait que tous les abords étaient occupés.

Le premier soin de Montbars fut de conduire le père Rodriguez et doña Flor au fond de la grotte, en leur recommandant de n'en point bouger, quoiqu'ils puissent entendre.

— Il y va de votre vie ! leur dit-il.

Puis il les quitta pour aller rejoindre ses officiers sur le plateau.

— Ah ça ! lui dit Ourson Tête-de-Fer, est-ce que nous séjournons longtemps ici ?

— T'y trouverais-tu mal ? répliqua Montbars, qui semblait rayonnant.

— J'avoue que je préférerais me trouver en pleine mer, sur le pont de ma frégate.

— Prends patience, tu la reverras, ta belle frégate.

— Je l'espère bien, riposta Ourson d'un ton bourru.

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— Eh ! je me plains de ce qu'au lieu d'attendre de pied ferme les gavachos, nous soyons venus nous terrer ici comme des renards.

— Quel était notre but en quittant le Port-de-Paix ?

— De venger l'Olonnais.

— Eh bien, frère, je te donne ma parole d'honneur que notre ami sera vengé et, cela, grâce à la manœuvre que nous venons d'exécuter.

— Voyons, Montbars, dit Morgan, explique-toi un peu plus clairement, car, moi non plus, je ne comprends rien à cette pérégrination dans la montagne.

— Qu'allions-nous chercher à Saint-Domingue ? demanda encore Montbars.

— Les gavachos, tu le sais bien.

— Alors, remercie-moi donc de t'avoir épargné le reste de la route.

— Je ne comprends toujours pas.

— C'est pourtant bien simple : les cavaliers qui nous ont été signalés par nos éclaireurs vont être rabattus ou plutôt amenés ici par Vent-en-Panne. Notre position étant inexpugnable, ces pauvres gavachos perdront d'abord une bonne moitié de leur effectif ; alors, désespérant de nous vaincre, ils aviseront le gouverneur de Saint-Domingue, qui s'empressera d'accourir avec toutes ses forces, en sorte que dans



trois ou quatre jours nous aurons devant nous toute l'armée espagnole... Es-tu content ?

— Oui, si tu penses que nous puissions nous en tirer.

— Frère, fit Montbars d'un ton de reproche, pour la première fois tu doutes de moi.

— Non, frère, non, je ne doute point de toi, s'empressa de répondre Morgan ; seulement je crains que tu ne t'abuses sur notre invulnérabilité. Car, enfin, l'armée espagnole dont le gouverneur peut disposer doit se monter au moins à dix ou douze mille hommes, et nous ne sommes pas même huit cents, puisque nous avons perdu une trentaine de compagnons dans l'affaire avec les Indiens. Et puis, comment subsisterons-nous dans ces montagnes ?

— Etant donnée notre position, répondit Montbars, les gavachos ne quitteront pas la plaine et les bois qui s'étendent en face de nous ; rien ne sera donc plus facile que de nous approvisionner en chassant sur l'autre versant. Quant à l'eau dont nous aurons besoin, les sources ne doivent pas manquer dans une chaîne de montagnes aussi rocheuses que celle-ci.

— Si tu es certain qu'il y aura de quoi boire et manger, je ne dis plus rien.

— Pensais-tu donc qu'avant d'adopter mon plan, je n'avais pas pesé le pour et le contre?... Va, frère, aie confiance en ma parole. Du reste, le jour où nous commencerons à nous ennuyer ou à manquer de ce qui nous sera nécessaire, nous aurons toujours la ressource de nous en aller. Et, même, ce jour-là, si je l'exige, les gavachos nous regarderont défilier en nous présentant les armes.

— Serais-tu Gascon, par hasard ? interrogea le beau Laurent.

— Non, mais je détiens une jeune fille dont je saurai jouer en temps utile.

Morgan s'administra un furieux coup de poing sur le front.

— Brute que je suis ! s'écria-t-il j'avais oublié la fille du gouverneur de Saint-Domingue.

— Moi aussi, dit Alexandre, je l'avais oubliée.

— Etes-vous rassurés, maintenant ? leur demanda Montbars avec un léger sourire.

— Parbleu ! fit Alexandre.

— Et toi, Morgan ?

— Je t'ai déjà dit que j'étais une brute ! répondit le flibustier.

— Maintenant, frères, reprit Montbars en s'adressant à tous ses officiers, allez dire à vos hommes de manger un morceau et de se reposer quelques heures. La journée de demain sera probablement chaude et il est urgent que chacun soit d'aplomb... Julien, ajouta-t-il, tu feras porter à souper au père Rodriguez et à doña Flor ; j'entends qu'on ait grand soin d'eux.

— Sois tranquille, dit le jeune flibustier, je ne les laisserai manquer de rien.

En ce moment, une fusillade éclata au bas de la montagne.

— Ah ! ah ! fit en riant Montbars, voilà Vent-en-Panne qui souhaite le bonsoir aux gavachos.

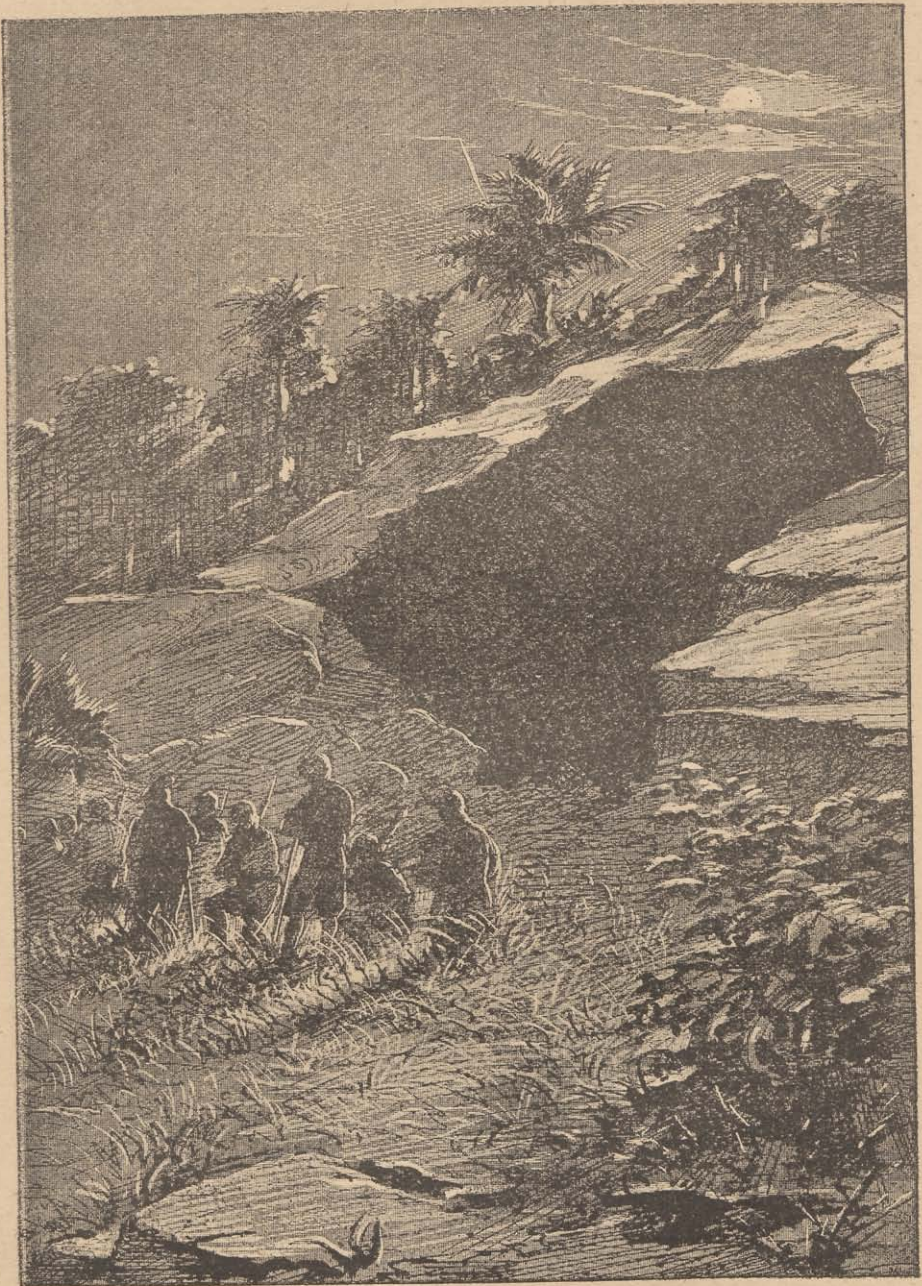
Une nouvelle fusillade se fit entendre, non plus au bas de la montagne, mais en avant, à quelques centaines de mètres.

Evidemment, les cavaliers espagnols n'avaient pas eu l'intention de s'arrêter là, et Vent-en-Panne, ainsi qu'il l'avait promis à Montbars, s'était empressé de dénoncer sa présence, bien certain que les dragons, ayant enfin rencontré ceux qu'ils cherchaient, feraient immédiatement halte pour attendre le jour.

Là-haut, devant et autour de la grotte, les Frères de la Côte tendaient l'oreille dans l'attente d'une troisième décharge ; mais aucun coup de feu ne fut plus tiré de la nuit.

Vent-en-Panne avait attiré l'attention des Espagnols et ceux-ci, après avoir riposté instinctivement,





Lorsque Montbars atteignit la grotte, il vit avec satisfaction que ses ordres (page 85).



s'étaient repliés prudemment, mais sans se retirer. L'obscurité ne leur permettant pas de reconnaître la position et les forces exactes des Frères de la Côte, ils attendaient le jour pour prendre à leur tour l'offensive.

Tout étant rentré dans le silence, les Frères de la Côte soupèrent tranquillement et se couchèrent dans l'herbe, bien certains que Vent-en-Panne ne les laisserait pas surprendre.

A l'aube, tous étaient debout, regardant au loin, où se profilaient vaguement les silhouettes jaunes des sentinelles espagnoles postées devant un bois de bambous.

Placés comme ils l'étaient, les flibustiers pouvaient voir aisément sans être vus.

Soudain, une lointaine sonnerie de trompettes se fit entendre.

Les flibustiers jetèrent un rapide regard au bas de la montagne. Rien ne bougeait, rien ne se montrait. C'était à croire que Vent-en-Panne et sa compagnie s'étaient volatilisés durant la nuit qui venait de s'écouler. Mais, là-bas, les sonneries de trompettes continuaient toujours.

Bientôt, cinq ou six cents hommes sortirent du bois, conduisant chacun un cheval en main.

Une brève sonnerie retentit. Tous sautèrent en selle.

Il y eut d'abord une certaine confusion parmi les soldats ; puis, peu à peu, les rangs se formèrent et les dragons se déployèrent en ligne de bataille.

Vent-en-Panne faisait toujours le mort.

Les dragons s'ébranlèrent tout à coup et avancèrent de trois cents pas au galop, après quoi ils s'arrêtèrent et armèrent leurs mousquets.

Alors, tandis qu'ils se tenaient immobiles comme attendant une attaque qui leur indiquât le position



des flibustiers, une ligne de feu courut dans les buissons qui couvraient le pied de la montagne, cent détonations crépitèrent et une vingtaine de dragons vidèrent les arçons.

Les autres ripostèrent par une décharge générale. Mais Vent-en-Panne et ses amis avaient déjà filé, de sorte que les Espagnols essayèrent une nouvelle fusillade partie d'un autre point.

Montbars avait toutes les peines du monde à contenir ses hommes. Tous voulaient s'élancer, descendre dans la plaine et courir sus à leurs mortels ennemis.

— Patience, leur disait-il pour les calmer, notre tour viendra tout à l'heure.

Et, tranquillement, il suivait le développement de son plan, dont Vent-en-Panne ne s'écartait pas d'une ligne.

Il vit alors les dragons mettre pied à terre et s'élancer, au pas de course, vers la montagne, le pistolet d'une main, le sabre de l'autre... Vent-en-Panne remontait toujours, dans la direction de la grotte, attirant les Espagnols par ses décharges successives.

— Julien ! Ourson ! cria tout à coup Montbars, rangez vos compagnies à l'entrée de la grotte, sur quatre rangs !

Cette manœuvre s'exécuta avec une promptitude admirable.

— Armez vos mousquets ! reprit la voix brève de Montbars.

L'étroit plateau qui précédait l'entrée de la grotte était bordé de taillis s'élevant presque à hauteur d'homme. C'était comme un parapet qui masquait aux yeux des Espagnols les mouvements des flibustiers.

Ceux-ci, prêts à faire feu, attendaient, calmes et immobiles, le commandement de leur chef.

Soudain, Vent-en-Panne et la tête de sa compagnie parurent sur le plateau.

— Range-toi ! lui cria Montbars.

Puis à Ourson :

— Vois où sont les gavachos.

Ourson s'avança jusqu'au bord du plateau, écarta un buisson et plongea son regard sur la pente de la montagne.

— Ils atteignent le pied de la montagne, dit-il en revenant vers la grotte.

— Bien... Que deux compagnis se tiennent prêtes à remplacer dans la grotte celles qui s'y trouvent, et que les autres se déploient en tirailleurs et commencent un feu à volonté aussitôt après la première décharge. Puis, se tournant vers Julien et Ourson Tête-de-Fer :

— En avant, jusqu'au bord du plateau ! commanda-t-il.

En deux bonds les flibustiers se trouvèrent sur le plateau, devant la haie de taillis.

— Les deux premiers rangs à genoux, les deux autres debout ! dit encore Montbars.

Les deux premiers rangs mirent un genou à terre et passèrent les canons de leurs mousquets à travers les buissons.

Les Espagnols montaient toujours.

— Joue !... fit Montbars d'une voix contenue.

Tous les mousquets s'abaissèrent.

— Feu ! tonna le flibustier.

Une décharge terrible éclata, semant la mort parmi les dragons, qui s'arrêtèrent un instant.

Au même moment, des coups de feu crépitèrent de tous les côtés. Puis, les deux autres compagnies vinrent remplacer les premières sur le plateau, d'où elles firent une nouvelle décharge.



Les Espagnols ne purent tenir plus longtemps. Criblés de balles tirées par des ennemis invisibles, ils firent volte-face et dégringolèrent la pente, fusillés par derrière et semant leur route de morts et de blessés.





## VII

### DIX CONTRE UN

**S**i les sîbustiers l'eussent voulu, rien n'eût été plus facile, pour eux, que de s'en retourner aussi tranquillement qu'ils étaient venus ; les dragons, si fortement échaudés, se fussent bien gardés de le poursuivre.

Mais telle n'était pas leur intention. Venus jusque-là pour venger l'Olonnais, l'occision d'une centaine d'Espagnols ne pouvait suffire à apaiser ou même seulement à calmer leur soif de vengeance.

Ce qu'il fallait aux intrépides Frères de la Côte, c'était une effroyable hécatombe qui semât une bonne fois la terreur parmi leurs ennemis.

De leur côté, les Espagnols, bien qu'ils se fussent repliés dans les bois qui faisaient face à la montagne, n'avaient nullement l'intention d'abandonner la partie. Une estafette venait même d'être envoyée au gouverneur de Saint-Domingue, par le colonel Mursyl, qui commandait la colonne.

Nul doute qu'en apprenant ce qui venait de se passer, don Alvarez n'expédiât à la hâte de nombreux renforts.



En attendant, les dragons faisaient bonne garde et surveillaient attentivement la montagne, prêts à suivre les flibustiers s'ils se décidaient à battre en retraite.

Cinq jours s'écoulèrent, pendant lesquels les Frères de la Côte emmagasinèrent de grandes quantités de provisions de toutes sortes. Deux cents d'entre eux chassaient constamment. Quant à l'eau, Montbars ne s'était point trompé dans ses prévisions, plusieurs sources fraîches et limpides coulaient dans les environs.

Le matin du sixième jour, les flibustiers remarquèrent au loin des masses mouvantes dont ils comprirent de suite la nature.

Leur esprit de combativité s'en réjouit tout d'abord. Mais, à mesure que ces masses approchaient, devenaient plus visibles ! une certaine inquiétude s'empara d'eux et grandit d'instant en instant.

Bientôt, enfin, ils purent apprécier d'une manière approximative les forces qu'ils avaient devant eux. Cette estimation ne les rassura que médiocrement.

Certes, les Frères de la Côte ne craignaient point la mort ; mais il leur déplaisait souverainement d'être écrasés sans même pouvoir, en quelque sorte, se défendre.

De fait, il y avait, évoluant dans la plaine et sur la lisière des bois, environ dix mille hommes, fantassins et cavaliers, commandés par le gouverneur de Saint-Domingue en personne.

Le soleil montait dans le ciel. Peu à peu, sous ses chauds rayons, la brume matinale s'éleva, se volatilisa, disparut rapidement.

Disséminés dans les fourrés ou groupés sur le plateau, devant l'entrée de la grotte, les flibustiers distinguaient maintenant, avec une netteté parfaite, l'armée espagnole. Ils la voyaient se mouvoir, évoluer sous les ordres de ses chefs, qui assignaient à chaque compagnie sa place de bataille.

Montbars, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de l'ennemi, jugea qu'il était temps d'agir.

Après avoir chargé un flibustier de veiller à ce que le père Rodriguez et doña Flor ne quittassent pas le fond de la grotte, il éparpilla tout son monde de manière à former une ligne de deux cents mètres, étagée par échelons.

Au cas où les Espagnols monteraient quand même sous le feu meurtrier qu'allaient ouvrir contre eux des ennemis invisibles, les flibustiers devaient agrandir la ligne de défense en s'éparpillant de tous côtés, mais sans cesser de tirer et en restant constamment dissimulés derrière les fourrés.

Faisant feu à volonté, posément, sans offrir le moindre point de mire, il était bien évident que les Frères de la Côte infligeraient aux Espagnols des pertes considérables qui les obligeraient à se replier rapidement en arrière, quitte à revenir un peu plus tard à la charge.

Les flibustiers étaient à peine chacun à son poste, quand, tout à coup, les trompettes espagnoles sonnèrent la charge, en même temps que les fantassins s'ébranlaient par compagnies sur deux rangs, avec, entre elles, un espace de dix pas, et que les cavaliers se déployaient de manière à former un immense arc dont la montagne devait figurer la corde.

Soudain, à la charge sonnée par les trompettes de l'armée espagnole répondit, partant de la montagne, une joyeuse et vibrante sonnerie.

Les flibustiers ne pouvaient pas dire plus clairement à leurs ennemis que la bataille qui se préparait était considérée par eux comme une véritable fête !

Outrés par cet insolent défi, les fantassins espagnols s'élançèrent au pas de course, tandis que leurs trompettes scandaient la charge plus furieusement encore.



Et, là-haut, les joyeuses sonneries continuaient à vibrer en plein ciel.

L'infanterie espagnole allait atteindre le pied de la montagne, quand les fourrés s'éclairèrent de lueurs rapides et crépitantes.

Sous cette brusque attaque, la colonne espagnole s'arrêta en vacillant, comme secouée par un vent de mort, et des vides se firent dans les rangs. Mais, aussitôt, les trompettes vibrèrent avec rage, et la montée commença, sous un feu ininterrompu, qu'accompagnait toujours la sonnerie des trompettes flibustières.

Obligés de tirer au jugé, les Espagnols se voyaient décimer sans même avoir la consolation de constater le mal qu'ils faisaient à leurs ennemis. Cependant, ils avançaient toujours, maintenant à demi cachés par les fourrés.

Conscients de leur supériorité numérique, ils se disaient que dès qu'ils prendraient contact avec les flibustiers, la victoire serait à eux.

De fait, la situation des Frères de la Côte menaçait de devenir critique.

Ils avaient bien, conformément aux ordres de Montbars, agrandi leur ligne de bataille ; mais, malgré des pertes sérieuses, les soldats montaient quand même.

Déjà, ces derniers poussaient des cris de triomphe, lorsque plus de cent brandons enflammés se répandirent dans l'espace, décrivirent de grandes paraboles et vinrent tomber dans les buissons, au milieu des rangs espagnols.

Presque aussitôt, des flammes jaillirent de chaque fourré, enveloppant de fumée la colonne d'attaque.

Roussis, aveuglés, les Espagnols lâchèrent pied et se précipitèrent en désordre vers la plaine, poursuivis par l'incendie, que stimulait un vent du nord, et criblés de balles par les flibustiers, dont les éclatantes sonneries n'avaient point cessé et semblaient maintenant jeter dans les airs des accents infernaux.

Poussé par le vent, l'incendie avançait avec rapidité, gagnant peu à peu la plaine, où il s'éteignit enfin faute d'aliment.

Si, durant cette destruction, le vent avait subitement tourné, la montagne tout entière se fût transformée en un immense brasier dont les flibustiers se fussent peut-être fort difficilement tirés. Heureusement pour eux, il n'en fut rien, et le résultat de ce court embrasement fut un complet déblayage du terrain, ce qui doublait leurs chances en cas d'un nouvel assaut.

Plus de trois cents Espagnols avaient trouvé la mort dans cette attaque.

Les flibustiers, eux, avaient eu deux tués et une dizaine de blessés.

Lorsque l'ennemi eut battu en retraite, Montbars se rendit à la grotte, où il trouva doña Flor et le franciscain en prières.

Si, dès l'abord, ils avaient cru que les Frères de la Côte les emmenaient uniquement pour les escorter jusqu'à Saint-Domingue, ils ne se faisaient plus, maintenant, la moindre illusion, et se rendaient parfaitement compte qu'ils étaient prisonniers.

Cependant, ils ne s'effrayaient pas trop à cette pensée. Montbars était pour eux si respectueux, si plein de prévenances, qu'ils ne pouvaient admettre que les flibustiers fussent animés de mauvaises intentions à leur égard.

Aussi, lorsque le chef des Frères de la Côte pénétra dans la grotte et s'avança vers eux, doña Flor et le père Rodriguez ne s'inquiétèrent-ils nullement, bien que le tumulte du combat les eût remplis d'épouvante.

Pourtant, dès que Montbars se trouva devant lui, le franciscain ne put résister au désir de l'interroger.

— Señor, lui dit-il, voulez-vous me permettre une question ?



— Faites, mon père, lui répondit le flibustier en s'inclinant.

— Que comptez-vous faire de nous ?

— Dame, je ne saurais trop vous le dire.

— Pourtant, vous devez bien savoir dans quel but vous nous retenez prisonniers.

— Quant à cela, oui, je le sais. Néanmoins, je ne vous cache pas que les circonstances modifieront peut-être mes intentions. Pour le moment, je suis bien décidé à vous laisser partir dès que je retournerai en arrière.

— Qu'attendez-vous donc pour partir ?

— Que l'ami dont je vous ai parlé soit suffisamment vengé !

— Mais, fit le religieux avec un réel étonnement, cette vengeance, ne l'avez-vous pas tirée des Indiens, et d'une façon terrible, encore ?

— Si fait ; mais ces brutes n'étaient pas seules coupables.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si les Indiens ont si féroce-ment torturé mon ami, c'est que les Espagnols ont eu l'infamie de le leur livrer ? s'écria avec véhémence le chef des flibustiers.

— C'est faux ! protesta le religieux avec une véritable indignation ; oui, c'est faux ; des chrétiens ne sauraient se rendre coupables d'un pareil crime !

— Ma foi, mon père, reprit Montbars d'un ton plus calme, il ne me déplaît point de vous entendre qualifier ainsi l'acte cruel commis par vos amis ; vous sanctionnez en quelque sorte mon œuvre de vengeance, car, je vous le répète, l'accusation que je porte est vraie : les Espagnols ont lâchement, sauvagement livré l'Olonnais aux Indiens !

— Quelle preuve en avez-vous ?

— L'attestation de deux compagnons de notre malheureux frère. Ils ont assisté à sa livraison et à son affreux supplice.

— Bien que ma conscience se révolte en entendant une pareille affirmation, je vous répondrai ceci : le combat que vous venez de soutenir et qui s'est terminé par la retraite de mes amis ne suffit-il pas à votre colère, à votre haine ?

— Non, dit nettement Montbars, non, il ne me suffit pas.

— Qu'espérez-vous donc de plus ? s'écria le religieux avec épouvante.

— J'espère anéantir les dix mille hommes que j'ai en ce moment en face de moi ! fit Montbars avec un geste superbe.

— Allons donc, répondit le père Rodriguez, vous êtes fou ! On ne détruit pas ainsi une armée.

— C'est ce que nous verrons. Du reste, une partie de la besogne est déjà faite. Si vous en doutez, ajouta Montbars, venez avec moi, vous constaterez les résultats du premier engagement.

Ce disant, Montbars se dirigea vers le plateau.

Le père Rodriguez le suivit, anxieux à la pensée du spectacle qui allait s'offrir à ses regards et qu'il supposait devoir être terrible.

— Regardez ! lui dit Montbars en désignant de la main la pente incendiée, où de nombreux cadavres parsemaient le terrain encore fumant.

— Les malheureux ! s'écria le franciscain en voilant son visage de ses deux mains.

Alors, dans le silence de mort qui régnait de toutes parts, un chant monta, grandit, et le religieux, écartant ses mains, se prit à écouter, tandis que ses yeux, ses traits témoignaient d'une surprise atteignant les limites de la stupéfaction.

Le chant qu'il entendait, c'était un cantique chanté par les Frères de la Côte, lesquels, selon leur coutume, remerciaient Dieu qui leur avait accordé la victoire.

Le vieillard écoutait toujours. Lorsque, enfin, les



voix se turent, il promena sur les morts couchés au loin un regard chargé d'une infinie tristesse ; puis, levant vers le ciel les yeux et les bras, s'écria :

*Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis !*

Ses bras s'abaissèrent et, lentement, ses mains se



joignirent ; il mit un genou à terre, courba le front, pria pour ses frères à jamais endormis, victimes des passions humaines.

Montbars se découvrit et, instinctivement, pencha la tête sur sa poitrine.

Le religieux se releva au bout de quelques minutes, et, sans prononcer une parole, rentra dans la grotte.

Se ressaisissant soudain, l'implacable chef des Frères de la Côte releva le front et ses yeux se fixèrent au loin, sur l'armée espagnole, en même temps qu'il étendait le bras dans un geste menaçant.

Montbars l'Exterminateur reparaisait tout entier, avec sa haine toujours inassouvie.

Quelques instants plus tard, par son ordre, une trompette sonnait le rassemblement des officiers.

Lorsque ces derniers se trouvèrent réunis devant Montbars, Julien l'interpella.

— Frère, lui dit-il, ne penses-tu pas qu'il serait bon de changer un peu notre plan de défense ?

— C'est justement pour cela que je vous ai réunis, répondit Montbars.

— Alors, dit Vent-en-Panne, parle vite, nous l'écoutons.

— Oui, ajouta Morgan, parle ; fais-nous connaître ton nouveau plan, si tu en as élaboré un, car si je ne me trompe, nous n'avons pas de temps à perdre ; les gavachos reviendront sûrement avant peu.

— Mon plan est des plus simples, répondit Montbars.

— Ce sont généralement ceux-là qui réussissent, interrompit Vent-en-Panne.

— Voici donc ce que je propose, reprit Montbars : trois cents hommes iront, tout à l'heure, se poster à un kilomètre sur la droite ; les autres se rapprocheront de cette grotte, qu'ils entoureront en s'étageant de façon que les balles fassent mitraille et broient des rangs entiers, ce qui démoralisera bien plus les gavachos que des morts parsemés.

— Parfait ! appuya Morgan.

— Que devront faire les trois cents autres ? demanda Julien.

— Cela te regarde, lui répondit Montbars avec un sourire significatif, car je t'en donne le commandement.

— Bon, fit Julien en souriant également.

— Alors, tu m'as compris ?

— Parbleu ! c'est assez clair.

— Moi, je ne comprends pas du tout, dit Morgan.



— Tu n'as pas besoin de comprendre, lui dit Ourson Tête-de-Fer.

— C'est égal, j'aurais bien voulu savoir, insista Morgan, têtue comme un Anglais qu'il était.

— Au contraire, puisque tu ne comprends pas, tu auras le plaisir de la surprise.

— Tiens, c'est vrai ; je n'y songeais pas.

Montbars, qui tenait depuis un instant sa lunette fixée sur l'armée espagnole, s'écria brusquement :

— Attention ! nous allons être attaqués de nouveau.

En effet, au loin, les compagnies se formaient rapidement. Les cavaliers, qui n'avaient pu rendre aucun service lors du précédent assaut, avançaient, à pied, avec l'infanterie.

Cette fois, toute l'armée allait donner.

Devant cette perspective d'un combat à raison de dix contre un, les flibustiers ne bronchèrent pas. Montbars leur avait répondu du succès final, ils attendaient l'ennemi de pied ferme.

Tout à coup, les trompettes sonnèrent.

L'armée tout entière s'ébraula, mais pour bientôt se scinder en deux parties inégales.

Tandis que la plus importante marchait droit à la montagne, l'autre, forte d'un millier d'hommes, obliqua à gauche.

— Tiens, tiens, ricana Montbars en s'adressant à Vent-en-Panne placé près de lui, les gavachos qui veulent nous attaquer en tête et en flanc... Comme j'ai eu une heureuse idée en envoyant Julien de ce côté-là.

— Tu t'attendais donc à cette manœuvre ? lui demanda Vent-en-Panne.

— Pas du tout. Julien devait seulement, quand il en serait temps, prendre l'ennemi en flanc, afin de faire une diversion ; mais le résultat sera à peu

près le même... Ah ! nous allons bien rire tout à l'heure.

Le gros de l'armée avançait toujours.

— Feu ! cria Montbars lorsque les Espagnols ne furent plus qu'à deux cents mètres.

Quelque chose d'effroyable éclata en crépitant et les premiers rangs ennemis se renversèrent comme s'ils se couchaient d'eux-mêmes.

Les trompettes sonnèrent la charge, et la colonne, un instant immobilisée par ce vent mortel, avança rapidement, passant sur les morts.

Une seconde décharge la cribla et elle s'arrêta de nouveau.

Au même instant, un feu de salve crépita au loin ; puis ce furent des détonations successives et, enfin, une avalanche de soldats s'élançant du couvert dans la plaine, poursuivis par Julien et ses trois cents hommes.

A cette vue, la colonne d'attaque recula, mais en ouvrant contre les flibustiers un feu terrible, quoique tiré presque au hasard.

Les fuyards que Julien chassait devant lui tentèrent de rejoindre la colonne ; mais les flibustiers, entraînés par leur jeune et impétueux chef, leur barrèrent la route et force leur fut de rétrograder dans la plaine, jusqu'à un petit bois où ils s'engouffrèrent en désordre, sans même avoir pu se rendre compte de leur supériorité numérique.

Attaqués à l'improviste, au moment même où ils s'avançaient sans défiance, ils s'étaient laissés emporter par une panique irraisonnée dont Julien avait habilement profité.

Resté maître du terrain, Julien enleva sa troupe et courut sur les derrières des Espagnols, dont une partie se retourna pour lui faire face.

— L'imprudent ! tonna Montbars en voyant Julien se ruer ainsi sur la colonne tout entière.





Demain je le verrai, et ensuite vous serez libres (page 108).



En effet, le feu des aventuriers se trouvait subitement paralysé par suite de cette mêlée où leurs balles auraient pu frapper indistinctement amis et ennemis.

Un seul parti restait, terrible, plein d'aléas : faire une sortie en masse, sous peine de laisser massacrer Julien et sa troupe.

— En avant, sus aux gavachos ! rugit Montbars en tirant son épée.

— Sus aux gavachos ! répétèrent les Frères de la Côte en écartant brusquement les buissons derrière lesquels ils s'étaient tenus dissimulés, et dévalant la pente par bonds de tigres.

Du premier élan ils pénétrèrent jusqu'au centre de la colonne ennemie, fracassant les crânes à coups de crosse, trouant les poitrines à coups de couteau, et hurlant :

— Tue ! tue les gavachos !

Noyés en quelque sorte dans la masse des Espagnols, ils ne tardèrent pas à se faire de la place.

Alors, effrayé à la vue de ce carnage sans nom où ses soldats tombaient les uns sur les autres, le gouverneur de Saint-Domingue, qui avait mené l'attaque en personne, fit sonner la retraite.

À ce signal, les Espagnols se dégagèrent tant bien que mal de la mêlée et allèrent se reformer auprès de leur chef, pour, ensuite, reculer lentement, face à l'ennemi.

Ne voulant pas compromettre par une imprudence le succès de la bataille, Montbars fit également sonner la retraite, et les deux armées reprirent leurs positions respectives ; c'est-à-dire que les Espagnols se retirèrent dans les bois qui bornaient au loin la plaine, tandis que, de leur côté, les flibustiers regagnaient leur poste dans la montagne.

Plus de deux mille Espagnols étaient restés sur le terrain ; mais, pour être beaucoup moins élevées, les



pertes des flibustiers étaient assez sensibles, vu leur petit nombre.

Cent cinquante avaient succombé et presque tous étaient blessés plus ou moins grièvement.

Montbars jugea alors qu'il était temps de mettre un terme à ses sanglantes représailles.

Il rassembla ses officiers et, après avoir eu avec eux un court entretien, il pénétra dans la grotte et se rendit auprès du père Rodriguez, qu'il trouva occupé à rassurer doña Flor plus morte que vive.

— Voulez-vous donc tuer aussi cette pauvre enfant ? s'écria le franciscain, dès qu'il aperçut Montbars.

— Mon père, répondit doucement le flibustier, rassurez-vous, votre captivité et celle de la señorita touchent à leur fin.

— Dites-vous vrai ? fit le religieux, qui n'osait en croire ses oreilles.

— Je vous en donne ma parole d'honneur !

— Alors, nous pouvons partir ?

— Pas encore, dit Montbars ; il reste une petite formalité à remplir.

— Laquelle ?... Oh ! dites vite.

— Elle ne dépend pas de vous.

— De qui donc dépend-elle ?

— De don Alvarez.

— Le gouverneur de Saint-Domingue, le père de cette enfant ?

— Lui-même.

En entendant prononcer le nom de son père, la jeune fille avait tressailli et ses yeux s'étaient craintivement fixés sur le flibustier.

— Ainsi, dit le père Rodriguez, vous allez vous rendre à Saint-Domingue ?

— Nullement, répondit Montbars ; je n'ai pas envie d'être pendu.

— Cependant, pour voir don Alvarez...

— Point n'est besoin d'aller à Saint-Domingue, car il est ici.

— Ici ! répéta le franciscain avec surprise.

— Je veux dire tout près, reprit Montbars ; c'est lui qui commande en ce moment les troupes espagnoles.

— Vous en êtes sûr ?

— Je l'ai vu et reconnu.

Et comme doña Flor regardait Montbars avec des yeux où se lisait une douloureuse angoisse, le flibustier s'empressa d'ajouter :

— Il est sorti du combat sain et sauf. C'est même lui qui a ordonné la retraite. Demain, je le verrai, et ensuite vous serez libres.







## VIII

### DEUX SINGULIERS PARLEMENTAIRES

**L**E soleil était levé depuis une heure à peine, quand un officier pénétra brusquement dans la tente de don Alvarez.

— Excellence, dit-il d'une voix qui trahissait une vive émotion intérieure, les ladrones vous envoient un parlementaire.

Cette nouvelle était si inattendue, si en dehors des coutumes des Frères de la Côte, que don Alvarez resta d'abord abasourdi.

En effet, les flibustiers se battaient généralement jusqu'à la fin et ne cessaient le combat que victorieux. Si le sort des armes leur était contraire, ils faisaient

une retraite de lions, mais ne parlementaient jamais.

La nouveauté du fait valait donc qu'on y réfléchît.

C'est ce que fit le gouverneur de Saint-Domingue, qui répondit enfin :

— Faites savoir à mes principaux officiers que je les attends ici ; ensuite, vous irez chercher le parlementaire des ladrones et me l'amènerez.

L'officier salua et se retira pour aller exécuter les ordres de son chef.

Resté seul, don Alvarez se perdit en conjectures sur le motif qui avait bien pu décider les ladrones à parlementer avec lui.

Il ne songea pas un instant à attribuer à une peur passagère cette étrange détermination. Sa méditation était si profonde qu'une dizaine d'officiers entrèrent sans même qu'il s'en aperçût.

— Excellence, lui dit enfin un capitaine, vous nous avez fait l'honneur de nous mander ?

A cette interrogation, don Alvarez tressaillit comme au sortir d'un songe. Mais se remettant promptement, il répondit :

— Oui, señores, je vous ai fait mander, afin que vous assistiez à l'entretien que je vais avoir avec le parlementaire des ladrones.

— Ma foi, Excellence, reprit le capitaine qui avait déjà parlé, si vous vouliez me croire, au lieu de perdre votre temps à écouter ce ladrone, vous le feriez pendre purement et simplement.

— Capitaine Cuchillo, répliqua froidement le gouverneur, vous êtes trop vif et, surtout, trop expéditif. La démarche des ladrones indique de leur part une résolution peu ordinaire. Que veulent-ils ? Je l'ignore ; mais après les pertes que nous avons subies, j'estime que votre conseil, si je le suivais, amènerait peut-être une épouvantable catastrophe !

— Excellence, dit en apparaissant l'officier qui



avait été chargé d'introduire le parlementaire, le lardrone est là ; dois-je le faire entrer ?

— Oui, répondit le gouverneur en se levant, tandis que ses officiers se rangeaient autour de la tente.

Un homme de haute taille, au regard fier, à la démarche noble, parut presque aussitôt, suivi, contrairement à la coutume usitée en pareil cas, par une sorte de colosse porteur d'un drapeau blanc

Le porte-drapeau, qui n'était autre que Vent-en-Panne, n'avait jamais dû remplir cet office, car il semblait fort embarrassé de son drapeau, qu'il tenait comme un cierge.

Celui qui le précédait promena, à peine entré, un regard autour de lui. Puis ses yeux se fixèrent sur don Alvarez, qu'il salua courtoisement.

— Señor, lui dit ce dernier en saluant à son tour, veuillez d'abord me faire connaître le rang que vous occupez parmi vos compagnons.

— Excellence, répliqua le parlementaire, je suis Montbars l'Exterminateur !

En entendant ce nom exécré, les officiers et le gouverneur eurent un moment de stupeur. Mais bientôt des cris de fureur éclatèrent et des épées nues flamboyèrent.

— Bon, fit Vent-en-Panne, je m'y attendais.

Et, jetant son drapeau derrière lui, il dégaina sa lourde rapière.

Montbars, lui, n'avait pas fait un mouvement. Les bras croisés, le regard hautain, la lèvre dédaigneuse il considérait avec mépris ces hommes que l'énoncé d'un nom suffisait à bouleverser ainsi.

— Señores, dit don Alvarez en faisant de la main un geste de commandement, rengainez vos épées.

Les officiers obéirent, mais en murmurant.

— Maintenant, reprit le gouverneur en s'adressant à Montbars, veuillez me faire connaître le motif de votre visite.

— Soit, répondit Montbars, mais avant, je voudrais vous poser une question.

— A-t-elle trait à votre présence ici ?

— Elle y est intimement liée.

— Alors, parlez.

— Quel est celui de vos officiers qui a livré aux Indiens notre frère l'Olonnais ?

Le gouverneur hésitait à répondre. Evidemment il n'avait point prévu cette question et ne savait trop que dire.

Le capitaine Cuchillo le tira d'embarras en disant d'un ton de méprisant défi :

— C'est moi.

Il achevait à peine, qu'il tombait, le cœur traversé par l'épée de Vent-en-Panne.

— A mort ! crièrent tous les officiers en s'élançant pour frapper les deux flibustiers.

Mais, déjà, Montbars avait fait un saut en arrière et mis l'épée à la main.

— Arrêtez ! s'écria don Alvarez en se jetant entre les épées nues. Ces hommes, ajouta-t-il d'une voix tremblante de colère, viennent de supprimer eux-mêmes leur immunité de parlementaires. Ils ont donc mérité la mort ; mais non la mort des soldats. Celle qu'il convient de leur faire subir, c'est celle que tous les tribunaux infligent aux ladrones dans tous les pays... Qu'on s'empare d'eux et qu'on les pende ! conclut-il.

— Ouais ! goguenarda Vent-en-Panne en tombant en garde, voilà un ordre plus facile à donner qu'à exécuter.

— Excellence, fit Montbars en se mettant lui-même sur la défensive et regardant le gouverneur bien en face. Si, selon vous, le fait d'avoir châtié un misérable mérite la mort, essayez de nous pendre ; mais je vous avertis que si, dans deux heures, nous ne sommes pas retournés auprès de nos compagnons,





C'est le père et non le gouverneur de Saint-Domingue qui vous tend la main (page 117).



votre fille subira le même supplice que l'Olonnais.

— Que voulez-vous dire? s'écria don Alvarez d'une voix étranglée et en devenant pâle comme un mort!

— Je veux dire que votre fille doña Flor, que vous croyez en ce moment auprès de votre frère, dans sa plantation de l'Artibonite, est en mon pouvoir, ainsi que le père Rodriguez, à qui vous l'aviez confiée

— Non, non, c'est impossible! reprit don Alvarez avec égarement; vous voulez me tromper; je ne vous crois pas.

— Vous doutez? fit Montbars. Alors prenez votre lunette et regardez du côté de la montagne, juste en face de votre tente.

Le gouverneur bondit vers sa table, saisit une longue-vue et se précipita au dehors.

A peine eût-il braqué son instrument dans la direction que lui avait indiquée Montbars, qu'il chancela et fût tombé à la renverse, si un de ses officiers, qui l'avait suivi, ne l'eût retenu entre ses bras.

Ce qu'il venait de voir était, en effet, passablement troublant pour un cœur paternel: sur le plateau, devant la grotte, doña Flor et le franciscain lui étaient apparus entourés de flibustiers.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura-t-il en passant sa main sur son front.

— Excellence, lui dit vivement l'officier qui l'avait soutenu dans son moment de défaillance, ne perdez pas un instant. Qui sait si, en votre absence...

— Vous avez raison, lui répondit don Alvarez en retournant à sa tente, la vie de ces deux hommes répond seule de celle de mon enfant.

Comme il approchait de sa tente, il perçut la voix railleuse de Vent-en-Panne qui disait:

— Eh bien, señores gavachos, vous renoncez donc à nous pendre? Cependant, vous êtes dix et nous ne sommes que deux. Est-ce que nous vous ferions peur?



Les officiers grinçaient des dents, mais nul n'osait bouger avant la rentrée de don Alvarez. Il parut enfin, livide, l'œil morne, la démarche indécise.

— Señor, dit-il à Montbars, je suis à votre discrétion ; qu'exigez-vous de moi ?

— Oh ! fort peu de chose, répondit Montbars. Le misérable qui a fait torturer l'Olonnais ayant expié son exécrable forfait, je me montrerai extrêmement accommodant. En venant ici, j'ai commencé par détruire de fond en comble la tribu de cannibales dont vous aviez fait les exécuteurs de vos basses œuvres...

Don Alvarez l'interrompit.

— Vous vous trompez, señor, dit-il avec une grande énergie ; je n'ai jamais trempé dans cette infamie. J'ai même, au contraire, sévèrement blâmé celui qui en était l'auteur.

— C'est exact, dirent plusieurs officiers.

— S'il en est ainsi, reprit Montbars, les conditions que je comptais vous imposer vont être bien simplifiées. Quoique vous ayez encore à votre disposition un nombre d'hommes bien supérieur au nôtre, vous n'ignorez pas que de nouveaux combats vous coûteraient fort cher, n'est-ce pas ? Il est donc de notre intérêt à tous deux d'en fuir pacifiquement... Donnez-moi votre parole d'honneur que pas un de vos soldats ne me suivra dans ma retraite, et d'ici à une heure votre fille sera près de vous.

— Soit, señor, répondit don Alvarez enchanté de cette conclusion, car il avait un moment redouté quelque condition incompatible avec ses devoirs de général et de père.

— Vous ne nous inquiétez point ?

— Je vous le jure par ma fille, par mon salut éternel ! prononça gravement le gouverneur.

— Eh bien, fit Montbars, de mon côté, je vous jure que si le cœur vous dit de venir avec moi pour em-

brasser plus tôt votre enfant, aucun dommage ne vous sera causé.

Don Alvarez regarda fixement le flibustier. Sans doute il se connaissait en hommes, car il dit d'une voix ferme :

— Je vous suis.

— Excellence !... essayèrent de dire quelques officiers.

Mais ils se turent aussitôt. Un fier et hautain regard de Montbars leur avait fermé la bouche.

— Nous nous retrouverons, leur dit Vent-en-Panne. Au revoir, señores gavachos !

Et il sortit de la tente, à la suite de son ami, qui marchait côte à côte avec le gouverneur.

Le chemin se fit silencieusement.

Montbars réfléchissait à ce qui venait de se passer et estimait que, somme toute, en attendant l'affaire de Carthagène, les mânes de l'Olonnais pouvaient tressaillir d'aise. Le supplicé était déjà passablement vengé !

Don Alvarez était tout au bonheur de revoir sa fille. Quant à Vent-en-Panne, il maugréait contre l'état-major du gouverneur, qui ne lui avait pas seulement procuré l'occasion d'une demi-douzaine d'occisions.

Tout en avançant à pas rapides, don Alvarez tenait constamment ses yeux fixés au loin, sur la montagne, où apparaissait toujours une forme blanche vers laquelle s'envolait tout son cœur. Parfois, un frisson le secouait des pieds à la tête, à la pensée de l'horrible supplice qui avait un instant menacé son enfant chérie.

Les trois hommes entraient maintenant dans la zone incendiée de la montagne, que parsemaient de nombreux corps livides et immobiles. Bientôt, les buissons à travers lesquels il fallut s'engager firent disparaître la radieuse vision qui inondait de bonheur le cœur et l'âme de don Alvarez. Alors, malgré les difficultés de la montée, il pressa le pas et, guidé par Montbars, atteignit rapidement le plateau.



— Mon père !

— Ma fille !

Ces deux cris n'en firent qu'un, et don Alvarez reçut doña Flor dans ses bras.

Les regards du père Rodriguez allaient de Montbars au gouverneur, comme si le franciscain eût douté de ce qu'il voyait. Mais la réalité était là, tangible, indiscutable, et il dut enfin l'admettre.

Alors, dans un élan de gratitude infinie, il joignit les mains et remercia Dieu par une courte mais fervente prière.

— Mon père, lui dit au bout d'un instant le gouverneur, que vous est-il donc arrivé et pourquoi n'êtes-vous pas en ce moment chez mon frère ?

Le franciscain expliqua brièvement les aventures qui avaient interrompu son voyage. Il termina en disant le respect et les prévenances dont les flibustiers les avaient entourés, doña Flor et lui.

Montbars se tenait à l'écart, afin de ne point gêner les expansions de ces trois personnes qui se voyaient enfin réunies après tant de tragiques aventures.

Après avoir entendu les explications du père Rodriguez, don Alvarez s'approcha du flibustier, la main tendue, en disant :

— C'est le père et non le gouverneur de Saint-Domingue qui vous tend la main ; refuserez-vous de la serrer ?

— Certes, non, répondit Montbars en serrant la main de don Alvarez, bien que, ajouta-t-il, vous m'avez fait une mortelle injure.

— Moi ? protesta don Alvarez avec une réelle stupefaction.

— Ne m'avez-vous pas cru capable de faire torturer une enfant ?

— Ainsi, cette menace ?...

— Etait une ruse de guerre, pas autre chose, dit en riant le flibustier.

— Señor, répliqua d'un ton pénétré le gouverneur, malgré l'angoisse que vos paroles m'ont causée, je suis bien heureux que vous ayez agi comme vous l'avez fait, car, sans la menace suspendue sur la tête de ma fille, je vous eusse fait pendre ! Et jugez de ma douleur lorsque ce digne père Rodriguez m'aurait fait part de votre chevaleresque conduite. Recevez donc mes plus sincères remerciements, et adieu !

— Adieu, señor, répondit Montbars. Puisse Dieu faire que nous ne nous rencontrions plus !

— C'est vrai, dit tristement don Alvarez, nous sommes des ennemis irréconciliables.

Et il s'éloigna, doña Flor à son bras.

— Señor, dit à son tour le père Rodriguez en s'approchant de Montbars, vos procédés à mon égard ont été ceux d'un chrétien ; croyez bien que je ne cesserai de demander à Dieu d'éveiller en votre cœur les nobles sentiments qui doivent y sommeiller, car ce jour-là verra, j'en suis convaincu, la fin de bien des malheurs.

— *Amen*, fit Vent-en-Panne qui passait et avait entendu ces derniers mots.

Une heure après, les Frères de la Côte gravissaient la montagne, pour gagner le versant opposé et reprendre la route du Port-de-Paix.

L'armée espagnole devant retourner directement à Saint-Domingue, les flibustiers n'avaient aucun ennemi à craindre ou à surprendre.

La plus franche gaieté régnait donc dans les rangs. On avait bien laissé là-bas, dans la plaine, un certain nombre de compagnons ; mais ces accidents étaient si fréquents que ce souvenir ne suffisait pas à assombrir des hommes qui se disaient parfois que ce serait peut-être leur tour demain.

Et ils allaient, riant, plaisantant, chantant, confiants en l'avenir.

Leur arrivée au Port-de-Paix causa aux nombreux



trafiquants qui l'habitaient un certain désappointement. En les voyant partir si nombreux, chacun s'était frotté les mains à la pensée qu'au retour les poches pleines d'or se dégorgeraient d'elles-mêmes ; et voilà qu'ils revenaient couverts de gloire, mais sans le moindre butin.

C'était inouï ! jamais on n'avait vu cela.

La consternation était peinte sur tous les visages. Quelques mécontents allèrent même jusqu'à insinuer que les Frères de la Côte se rangeaient et que, touchés par la grâce, ils ne tarderaient point à se constituer en congrégation et à élever un monastère dans l'île de la Tortue.

Les flibustiers entendaient tout cela et laissaient dire. Ils avaient cruellement vengé l'Olonnais ; cette satisfaction leur semblait parfaitement suffisante pour le moment. Et ils attendaient avec calme l'arrivée de la flotte française qu'ils devaient accompagner à Carthagène. Car cette expédition projetée n'était plus un secret pour personne.

Cependant, les semaines, les mois passaient, et la flotte n'apparaissait point.

Montbars commençait à se dire que Louis XIV avait renoncé à son projet, quand, un jour, la frégate royale la *Clorinde* fit son entrée dans le Port-de-Paix, saluée par tous les canons du fort.

La *Clorinde* ne précédait que de quelques semaines la flotte du baron de Pointis.

La certitude de cette expédition à laquelle on finissait par ne plus croire mit en joie les Frères de la Côte, qui firent à l'équipage de la frégate un accueil aussi bruyant que cordial.

Ce jour-là, les trafiquants se reprirent à espérer.

Il n'y avait aucun doute, les loups ne s'étaient point faits agneaux et leurs dents étaient tout aussi aiguës qu'autrefois.

Habituellement, nous l'avons dit, quelques heures

suffisaient aux aventuriers pour se préparer à une expédition. Cette fois Montbars jugea prudent de ne pas attendre au dernier jour pour faire ses préparatifs.

Par son ordre, les bâtiments furent visités avec le plus grand soin. L'artillerie dont ils étaient armés fut surtout l'objet d'une attention toute spéciale.

Ensuite, seulement, les munitions furent transportées à bord, en quantité suffisante pour couvrir de fer toutes les maisons de Carthagène.

Connaissant l'importance de la place qu'on allait attaquer et la résistance acharnée qu'on ne manquerait pas de rencontrer, le chef des Frères de la Côte prenait ses précautions en conséquence, présidant à tout, dirigeant tout et ne négligeant aucun détail.

Les officiers de la *Clorinde* n'en revenaient pas. Cet homme, qu'ils avaient, jusque-là, sur la foi de récits divers et contradictoires, considéré comme un simple chef de pirates, se révélait à eux prudent général et intelligent organisateur.

Les flibustiers ne les étonnaient pas moins par leur obéissance passive et leur activité. Jamais de confusion dans leurs manœuvres ou leurs mouvements. Un mot, un ordre bref d'un de leurs chefs, et chacun exécutait la besogne qui incombait à ses attributions.

Si Louis XIV eût pu les voir ainsi, il aurait compris leur puissance et le parti qu'il en pouvait tirer. Mais le monarque était loin et les rayons de son soleil ne pouvaient porter jusqu'au Port-de-Paix.

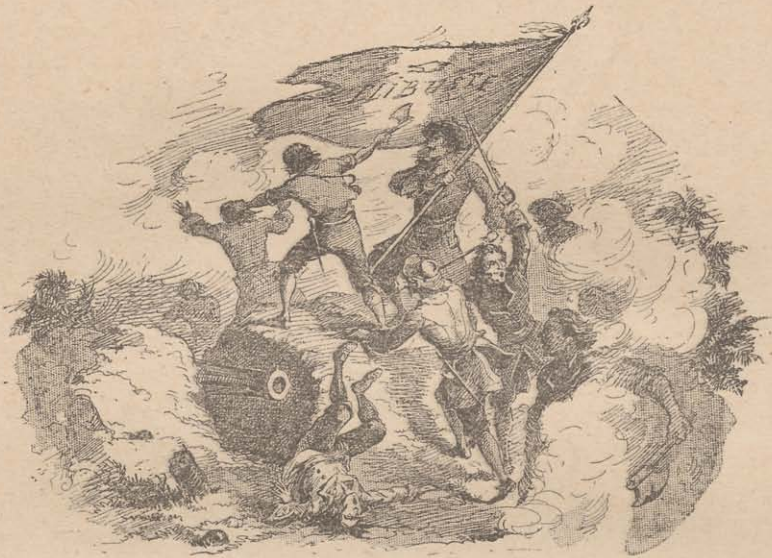






Le vaisseau amiral prit la tête de l'escadre (page 183)





IX

L'ATTAQUE DE CARTHAGÈNE

**U**N coup de canon éclata dans le lointain, et la détonation, roulant de vague en vague, vint mourir au Port-de-Paix.

C'était le fort de l'île de la Tortue, qui annonçait l'arrivée de la flotte royale.

A ce signal, si longtemps attendu, tout ce que le Port-de-Paix comptait de flibustiers se rendit au bord de la mer, criant, chantant, sautant, gesticulant.

On allait donc enfin entreprendre cette fameuse



expédition qui devait certainement procurer à tous gloire et profit.

Et tous les yeux se fixaient impatientement vers l'horizon.

Après quelques heures d'attente fiévreuse, des cris frénétiques jaillirent de toutes les poitrines.

Au loin, des points blancs apparaissaient, grandissaient, d'instant en instant plus distincts. On put bientôt les compter : il y en avait vingt-deux.

La flotte avançait en ligne de bataille.

A deux lieues du Port-de-Paix, la ligne se rompit et le vaisseau amiral, monté par le baron de Pointis, commandant de l'expédition, prit la tête de l'escadre, qui manœuvra alors de manière à ce que les navires entrassent l'un après l'autre dans le port, qui se trouvait presque complètement libre, par suite de la précaution qu'avait prise Montbars d'envoyer une grande partie de ses bâtiments à l'île de la Tortue, d'où ils ne devaient revenir qu'au moment du départ pour Carthagène.

Montbars, entouré de son état-major, attendait l'amiral sur le quai.

Le baron de Pointis débarqua immédiatement, et chacun put remarquer la joie qu'il éprouvait en entendant les acclamations par lesquelles les Frères de la Côte saluaient son arrivée.

Il ne douta point que toute la Flibuste ne fût là, prête à l'accompagner dès qu'il reprendrait la mer.

Cette constatation le ravissait d'autant plus que Louis XIV l'avait chargé, non seulement de prendre Carthagène, mais aussi d'une secrète mission qu'il avait à cœur de remplir à la satisfaction du roi.

Les premiers compliments échangés, Montbars, toujours suivi de ses officiers, conduisit le baron de Pointis dans sa propre maison, où un somptueux déjeuner attendait le chef des Frères de la Côte et ses convives.

Le repas fut servi dans de la vaisselle d'or dont la richesse ne laissa pas que d'émerveiller l'amiral, lequel, ainsi que toute la cour de France, d'ailleurs n'avait jamais considéré les flibustiers autrement que comme de sanguinaires pirates.

Le luxe inouï de l'ameublement, les mets exquis, les vins délicats et, brochant sur le tout, l'air à la fois aimable et hautain de Montbars, plongeait l'amiral dans une stupéfaction qu'il ne parvenait pas même à dissimuler complètement, malgré tous ses efforts pour paraître indifférent devant cette magnificence.

Les premiers instants du déjeuner furent assez silencieux. Les convives n'échangeaient que de rares paroles. Montbars fut le premier à faire cesser cette sorte de contrainte qui pesait surtout à ses amis, lesquels ne comprenaient point un bon repas s'il n'était assaisonné d'une franche gaieté.

— Amiral, dit-il tout à coup au baron, ne nous apportez-vous aucune nouvelle de la cour ?

— Ma foi, répondit l'amiral, les journées de Versailles se ressemblent à peu près toutes, et je ne vous raconterais rien que vous ne sachiez déjà, d'autant plus que, si j'en crois l'opinion de Sa Majesté, la cour ne vous est pas tout à fait étrangère.

— En effet, durant les deux jours que j'y ai passés, j'ai pu avoir un aperçu des us et coutumes de l'entourage du roi.

— Ainsi, fit en souriant l'amiral, vous n'aviez jamais fréquenté la cour avant le jour où j'eus l'honneur de vous y rencontrer ?

— Non, Monsieur, répliqua Montbars sous un ton qui, bien que gracieux, laissait entendre qu'il désirait que l'amiral n'insistât pas sur ce point.

Le baron de Pointis le comprit ainsi, car il s'empressa de donner un autre tour à la conversation.

— Je me trompais en vous disant que je n'avais



rien à vous apprendre ; j'ai, au contraire, une très grosse nouvelle.

— Voyons la nouvelle, répliqua Montbars, tandis que tous les yeux se fixaient sur le baron de Pointis.

— Vous vous souvenez sans doute, reprit ce dernier, que, lors de votre voyage à Versailles, le prince de Conti se disposait à aller prendre possession du trône de Pologne, que les Polonais lui avaient offert.

— Je m'en souviens parfaitement. Je crois même me souvenir également que le prince de Conti n'était que fort médiocrement flatté de cette résolution, qui en eût pourtant enthousiasmé bien d'autres.

— C'est exact ; le prince a même supplié le roi de l'autoriser à refuser ce suprême honneur ; mais Sa Majesté considérait sans doute que sa politique exigeait qu'il en fût autrement, car rien ne put faire fléchir sa volonté.

— Et le prince partit ?

— Oui, mais pour revenir bientôt.

— Comment ?

— Il paraît que si certains Polonais désiraient être gouvernés par un prince français, il en était aussi qui estimaient qu'un prince de leur race ferait bien mieux leur affaire ; aussi fût-ce au milieu d'une véritable révolution que le nouveau roi de Pologne pénétra dans ses Etats. Au lieu des cris d'allégresse, il ne rencontra que des épées menaçantes ; en sorte qu'il dut se rembarquer précipitamment, avec les gentilshommes de sa suite qui avaient survécu au désastre.

— Tonnerre ! s'écria Vent-en-Panne, si j'avais été à la place de votre prince de Conti, je jure bien que j'eusse occupé mon trône, envers et contre tous !

— Qu'eussiez-vous donc fait, à la place du prince de Conti ? demanda le baron de Pointis, assez surpris de cette brusque sortie.

— J'eusse fait tête aux mutins et brûlé, s'il l'eut

fallu, la Pologne tout entière, maisons, forêts et sujets ! Une fois seul, on m'eût bien laissé m'asseoir tranquillement sur mon trône.

Une bordée d'éclats de rire accueillit cette façon d'envisager la politique. L'amiral, lui-même, se tenait littéralement les côtes.

Vent-en-Panne était seul à ne point rire.

Sa manière de s'introniser lui semblait si naturelle, cadrait si parfaitement avec son caractère aventureux, qu'il paraissait ne rien comprendre à cette hilarité.

— Le plus drôle, reprit l'amiral, c'est que le prince de Conti a failli mourir roi de Pologne en emportant dans la tombe les regrets de ses sujets, et, cela, grâce à un de mes amis dont la réputation ne vous est sans doute pas inconnue.

— Son nom ? demanda Ourson Tête-de-Fer.

— Jean-Bart.

— Un rude lapin ! fit Morgan, tandis que ses amis approuvaient de la tête.

— Et comment Jean-Bart a-t-il failli faire couler sur le tombeau du prince les larmes des Polonais ? demanda le beau Laurent.

— Chargé de transporter le prince de Conti à Dantzic, il avait juré au roi que son royal passager ne serait pas fait prisonnier par les Anglais, dont les vaisseaux croisaient de tous côtés. Or, après avoir, durant toute une nuit, louvoyé entre les bâtiments ennemis, avec une audace et une adresse véritablement inouïes, Jean-Bart déclara au prince qu'aucun danger ne le menaçait plus et qu'il débarquerait sain et sauf en Pologne. Ce dernier, qui s'était vu vingt fois sur le point d'être pris, ne put dissimuler sa joie et félicita chaudement le commandant.

— Oh ! lui répliqua Jean-Bart, il n'y avait pas de danger qu'on vous fit prisonnier : mon fils était dans la sainte-barbe, prêt à faire sauter la frégate à mon premier signal.



- Bravo ! hurlèrent tous les flibustiers.
- Voilà qui est d'un homme ! appuya Montbars.
- Tout le monde ne pense pas comme vous, reprit l'amiral, car le prince de Conti pâlit en apprenant à quel effroyable danger il venait d'échapper, et il défendit formellement à Jean-Bart de recourir, le cas échéant, à ce radical moyen.
- Poltron ! grogna Vent-en-Panne.
- Monsieur, dit sévèrement l'amiral, il s'agit d'un prince du sang !
- Qui n'en a guère, répliqua le flibustier.
- Voyons, voyons, intervint Montbars, laissons là les appréciations et causons maintenant de choses plus sérieuses.
- C'est que... fit l'amiral en jetant un regard sur les flibustiers.
- Oh ! fit Montbars, ici, nous sommes tous égaux et aucun n'est de trop. Nos grades n'ont de réelle valeur que durant une expédition. Vous pouvez donc parler hardiment. Et si vous le permettez, je vous adresserai quelques questions.
- Faites, Monsieur, répondit le baron de Pointis, en s'inclinant.
- Combien avez-vous d'hommes sur vos navires ?
- Huit mille.
- Bien. Moi, j'en avais promis au roi quinze cents. Or, la perspective de la prise de Carthagène a soulevé ici un tel enthousiasme, que trois mille volontaires se sont déjà fait enrôler.
- Ce qui fait un total de onze mille hommes.
- Parfaitement. De plus, dix de nos vaisseaux se joindront aux vôtres, ce qui nous permettra de bombarder la ville à outrance, si cela devient nécessaire.
- Comme on va s'amuser ! s'écria Julien.
- Tais-toi donc ! lui cria Montbars. Tu ferais mieux d'aller nous chercher une carte.
- C'est bon, fit le jeune flibustier, on y va.

Le déjeuner était achevé. On passa sur la terrasse, et Julien apporta bientôt une carte, qu'il déploya et étala sur une table, autour de laquelle Montbars, l'amiral et les flibustiers vinrent se grouper.

Montbars expliqua alors un plan d'attaque qu'il développa longuement, réfutant, de temps en temps, quelques objections du baron de Pointis.

Après une heure de délibération, le plan conçu par Montbars fut adopté à l'unanimité.

— Dans combien de jours pourrons-nous mettre la voile ? demanda ensuite l'amiral.

— Dans quatre jours, répondit Montbars. J'ai déjà fait armer nos vaisseaux ; il ne reste plus qu'à prévenir les hommes et à les embarquer.

Durant les quatre jours qui suivirent, le Port-de-Paix fut littéralement sens dessus dessous.

Les navires flibustiers, rappelés de la Tortue, embarquaient les armes et les provisions des Frères de la Côte, qui allaient de cabaret en cabaret, buvant et hurlant :

— Mort aux gavachos !

Ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était du délire, de la folie !

Le quatrième jour, au matin, tout le monde était embarqué, et à la corne de chaque bâtiment se déployait joyeusement le pavillon blanc fleurdelisé. Seulement, en haut du grand mât, une flamme tricolore indiquait les vaisseaux flibustiers.

A un signal parti du navire amiral, tous les canons tonnèrent en une effroyable détonation ! Le fort répondit par une salve, puis la flotte appareilla, sortant lentement du Port-de-Paix, pour, bientôt, entrer dans le canal du Vent, d'où elle gagna la pleine mer par le détroit de la Jamaïque.

Lorsque les vaisseaux arrivèrent en vue de Carthage, Montbars fit débarquer cinq cents hommes, sous la conduite de Julien et Vent-en-Panne, avec mission



de prendre la ville à revers, pendant qu'elle serait attaquée de face.

Ils avaient environ quatre lieues à faire avant d'atteindre la ville. Montbars avait jugé que le temps qu'ils mettraient à parcourir cette distance serait égal à celui dont il aurait besoin pour arriver devant le port et en forcer l'entrée.

Après avoir débarqué ses hommes, il se rendit sur le vaisseau-amiral, afin de s'entendre avec le baron de Pointis, qui ne cacha pas sa mauvaise humeur en apprenant l'initiative prise par le flibustier. Il aurait voulu que l'honneur de l'attaque fût pour les troupes royales.

— Qu'à cela ne tienne, lui dit Montbars ; il y a, en avant de Carthagène, un fort qui nous gênera considérablement ; faites-le prendre.

— C'était bien mon intention, répliqua assez aigrement l'amiral.

Et il donna sur-le-champ l'ordre de débarquer quatre mille hommes et de les lancer contre le fort.

Lorsque le débarquement fut opéré, la flotte se rapprocha de la terre et commença à bombarder la ville à distance.

Aussitôt le fort tonna et les batteries du port ouvrirent le feu contre les vaisseaux.

Tout en dirigeant le bombardement, l'amiral ne perdait pas de vue la montée du fort, où il était impatient d'apercevoir ses soldats.

Ceux-ci parurent enfin, montant sous une pluie de fer et de plomb.

Un moment, ils s'arrêtèrent, puis plièrent. Mais leurs officiers les ramenèrent en avant.

Une deuxième fois ils reculèrent devant la foudre que le fort lançait incessamment contre eux.

Leurs chefs les ramenèrent encore, mais pour bientôt les voir reculer définitivement.

L'amiral, qui ne perdait pas un détail de l'assaut, était livide de colère. Si le fort n'était pas pris, il ne fallait pas espérer pénétrer dans la ville. Alors, c'était pour lui, pour la France, la honte d'une défaite et peut-être d'une épouvantable catastrophe !

A ce moment, Montbars, qui avait regagné son bord, lui fit proposer d'envoyer des flibustiers remplacer ses troupes en pleine retraite.

Quelle humiliation pour lui !

Néanmoins, il accepta.

Une demi-heure plus tard, douze cents Frères de la Côte se ruaient sur la montée qui conduisait au fort, dont les défenseurs faisaient vainement pleuvoir sur eux la mitraille de leurs canons.

Hurlant et bondissant, ils allaient toujours à travers cet infernal ouragan, impuissant à arrêter leur élan.

Debout sur le pont de son navire, l'amiral frémissait de rage au spectacle de tant d'héroïsme.

Sa haine jalouse était telle qu'un moment il souhaita de voir les flibustiers reculer aussi, bien que de la prise du fort dépendît celle de la ville.

Cependant, les Frères de la Côte montaient toujours.

Soudain, au bruit du canon succéda un silence relatif. Alors, la fumée qui avait jusque-là noyé le fort se dissipa, et l'amiral vit, flottant sur la place, le drapeau tricolore de la Flibuste.

Un cri de rage lui échappa malgré lui, et, avide d'effacer ce qu'il considérait comme une honte, il donna l'ordre de pénétrer dans le port, coûte que coûte.

Les vaisseaux s'ébranlèrent et s'avancèrent, canons tonnants.

Mais déjà, ce qui restait de flibustiers à bord des navires avait débarqué et se ruait sur les batteries du port, qui furent prises, enlevées, culbutées !

Toute la flotte pénétra alors dans le port et ouvrit



un feu effroyable contre la ville, afin de protéger le débarquement des troupes.

Toutes les rues avoisinant le port étaient garnies de batteries, qui répondirent énergiquement au feu de la flotte.

Les troupes purent néanmoins prendre terre et se mêler aux flibustiers qui, déjà, couraient contre les batteries.

Il y eut alors, entre les assiégés et les assiégeants, un carnage affreux ; les uns combattant avec la folie du désespoir, les autres avec celle du pillage.

Les défenseurs des batteries se firent hacher sur leurs pièces, sans reculer d'une semelle !

Alors commença la guerre des rues, où il s'agissait de conquérir le terrain maison par maison.

Des fenêtres, des portes, des greniers partaient des coups de feu accompagnés de toutes sortes de projectiles, tels que meubles, vaisselle, etc.

Certains maintenant de succomber, les Espagnols ne ménageaient pas même leurs propres biens.

Des incendies s'allumaient de tous côtés, enveloppant de flamme et de fumée tous les combattants, qui en arrivèrent bientôt à évoluer au milieu d'une immense fournaise !

Les canons de la flotte ne tiraient plus.

La mêlée étant générale, les boulets eussent frappé indifféremment amis et ennemis.





X

LE PÈRE ET LE FILS

**A**ussitôt après avoir pris terre, Vent-en-Panne et Julien avaient délibéré sur la route à suivre pour gagner Carthagène, puis ils avaient décidé de scinder leur troupe en deux parties égales et d'avancer chacun de son côté, mais sans trop s'écarter, afin de pouvoir, en cas de besoin, se prêter une aide mutuelle.



La région que traversaient Julien et ses hommes était véritablement merveilleuse. Ce n'étaient que coquettes habitations perdues dans de magnifiques jardins dont les innombrables fleurs embaumaient délicieusement l'air.

Charmé par cet ensemble, Julien se sentait comme imprégné d'une enivrante quiétude, et la vision qui l'avait si souvent hanté et surnageait seule dans ses souvenirs d'enfance se représentait à son esprit avec plus de netteté que jamais.

Indifférent aux joyeux propos de ses compagnons, il laissait errer ses yeux çà et là.

Il n'était plus qu'à une lieue de Carthagène quand il s'arrêta subitement, frappé de stupeur.

Devant lui se dressait une habitation en tous points semblable à celle qu'il avait toujours considérée comme une pure fantaisie de son imagination.

En voyant son immobilité, les flibustiers s'étaient également arrêtés et le contemplaient curieusement.

Mais lui ne les voyait seulement pas.

Les yeux fixes, il semblait faire un appel à des souvenirs lointains et depuis longtemps disparus de sa mémoire.

Tout à coup, brusquement, sans prononcer une parole, il s'élança vers la maison, enfonça la porte d'un coup de pied et pénétra dans le vestibule, avant même que ses compagnons fussent revenus de leur surprise.

Il demeura un moment indécis ; puis, rapidement, il se dirigea vers une porte qu'il ouvrit en disant, avant même de tourner le bouton :

— Là est un salon.

Puis il entra.

C'était effectivement un salon, meublé avec tout le luxe espagnol.

Plusieurs domestiques étaient accourus au bruit de la porte brisée ; mais tous se tenaient tremblants, les

regards fixés sur les aventuriers massés devant la maison.

Julien, qui s'était arrêté au milieu du salon, ne les avait pas même entendus venir. La tête entre ses mains, les sourcils froncés à se joindre, il obligeait son esprit à un travail immense.

Soudain, une porte s'ouvrit et une voix douce et triste prononça :

— Que me voulez-vous, señor, et pourquoi ces hommes devant ma maison ?

Au son de cette voix, le jeune homme eut un tressaillement de tout le corps et il écarta vivement ses mains pour regarder la personne qui venait de parler.

C'était une femme de cinquante ans environ, mise avec élégance, mais dont le visage pâle portait toutes les empreintes d'une profonde souffrance intérieure.

En l'apercevant, Julien jeta un cri terrible, bondit vers elle et la prit dans ses bras en rugissant :

— Ma mère ! ma mère !

— Que dites-vous ? s'écria la femme en tentant, mais vainement, de se dégager des bras de Julien, qui couvrait de baisers fous ses cheveux, ses mains, son visage.

— Je dis, répondit Julien, ivre de bonheur, je dis que je me souviens enfin... Voyons, ajouta-t-il en ouvrant les bras et reculant de deux pas, regardez-moi bien ; ne retrouvez-vous pas dans mes traits l'image de...

— De celui que je pleure depuis seize ans ! murmura l'inconnue en chancelant et se renversant en arrière.

Julien se précipita, la reçut dans ses bras et la coucha sur un divan en criant :

— Holà ! quelqu'un ! Vite, du secours !

A cet appel, les serviteurs firent irruption dans le salon.



— Vite ! leur cria Julien, de l'eau, des sels, ce que vous voudrez ; mais hâtez-vous, ou je vous extermine tous !

Une pareille façon de commander devait faire merveille. Aussi le jeune homme put-il bientôt prodiguer, à celle qu'il appelait sa mère, des soins qui ne tardèrent pas à lui faire rouvrir les yeux.

— Sortez, dit alors Julien aux serviteurs et à quelques aventuriers qui venaient de pénétrer à leur tour dans le salon.

— Pedro ! murmura la mère de Julien avec le ciel dans le regard, mon Pedro, je te retrouve donc enfin ! Ah ! ton père va être bien heureux !

A ce moment, plusieurs bordées de coups de canon firent vibrer les vitres.

— As-tu entendu ? reprit l'heureuse mère en serrant une des mains de Julien.

— Oui, oui, lui répondit doucement le flibustier, mais ne vous inquiétez point, du moment que je suis là, aucun danger ne vous menace.

Une nouvelle bordée fit trembler la maison.

Toute au bonheur d'avoir retrouvé son enfant, la pauvre mère n'y prit seulement pas garde, et ce fut d'une voix parfaitement calme qu'elle dit :

— Voyons, mon enfant, mets-moi au courant de ton existence depuis le jour où tu as disparu. Qu'es-tu devenu et comment se fait-il que je t'aie trouvé tout à l'heure dans ce salon ?

Julien allait répondre, mais une effroyable décharge l'en empêcha.

C'était le fort qui répondait au feu des vaisseaux.

Doña Antonia — c'était le nom de la mère de Julien — se leva toute droite, la terreur peinte sur le visage.

— Qu'avez-vous ? lui demanda vivement le flibustier, qu'avez-vous ? Pourquoi cet effroi ?

— Pedro, dit doña Antopia avec un tremblement dans tous ses membres, le fort est attaqué !

— Que nous fait cela ? répondit celui que nous continuerons d'appeler Julien, et qui avait tout oublié : Carthagène, la flotte, ses compagnons.

— Tu me demandes ce que cela me fait ? s'écria impétueusement doña Antonia ; mais, malheureux enfant, c'est ton père qui commande le fort !

— Mon père ?... s'écria Julien.

— Oui, ton père : le colonel Marcaz !

— Malédiction ! hurla Julien en s'élançant hors du salon.

— Où vas-tu ? gémit désespérément doña Antonia, qui pressentait quelque horrible mystère.

— Je vais sauver mon père ! lui répondit Julien en se précipitant hors de la maison.

— Ah ça ! lui demanda un aventurier, où allons-nous ?

— Droit au fort ! répliqua Julien ; et il y a dix mille piastres pour celui qui prendra vivant le colonel qui le commande !

Et le flibustier entraîna ses hommes au pas de course.

En moins d'une demi-heure ils arrivèrent au pied de la montée et aperçurent une nuée de Frères de la Côte montant à l'assaut.

— En avant ! commanda Julien en s'élançant au sud du fort, pendant que les premiers assaillants attaquaient du côté de l'est.

Son entrain, la promesse des dix mille piastres excitaient tellement les flibustiers, qu'ils atteignirent la muraille du fort en même temps que leurs camarades qui, pourtant, avaient eu un moment, sur eux, une avance considérable.

La montée était gravie, mais il restait à pénétrer dans l'enceinte du fort.

Julien arracha une hache de la main d'un flibustier,





En même temps il déchargea sur Julien un pistolet (page 138).



sauta dans le fossé, grimpa après la charpente du pont-levis et en brisa les chaînes.

Le pont s'abattit avec un bruit de tonnerre.

— Bravo, Julien ! lui cria Morgan qui accourait en tête des aventuriers.

Mais, déjà, Julien ne pouvait plus l'entendre. Le pont-levis était à peine abaissé que, jetant sa hache, il s'était rué dans l'enceinte du fort.

Quatre cents Espagnols étaient là, sur deux rangs, prêts à foudroyer la tête de la colonne d'attaque.

Les flibustiers avaient suivi de près Julien.

Une décharge effroyable accueillit leur entrée dans le fort.

Quarante tombèrent, morts ou blessés.

Ils firent feu à leur tour, puis ils bondirent en hurlant.

— Tue ! tue les gavachos !

Ce fut bientôt une indescriptible mêlée, dans laquelle Julien courait en tous sens, criant éperdument :

— Marcaz ! Marcaz !

Comme il répétait pour la centième fois cet appel désespéré, un officier espagnol se dressa à quatre pas de lui en répondant d'une voix mâle et rude :

— Me voici !

En même temps, il déchargea sur Julien un pistolet qu'il tenait de la main gauche, pendant que, de la droite, armée d'une lourde épée, il frappait d'estoc et de taille dans la masse des assaillants.

Le jeune homme chancela en portant la main à sa poitrine. Mais se redressant subitement, il tira son épée, courut à l'officier, le désarma avec une puissance de poignet irrésistible et se jeta sur lui en l'enveloppant de ses bras et criant à pleins poumons :

— Prisonnier à moi !

L'officier jeta un cri de fureur et fit des efforts surhumains pour se dégager de l'étreinte du flibus-



tier. Mais, tout à coup, ses muscles s'amollirent, son visage devint livide et un cri rauque, étouffé, jaillit de sa gorge.

Julien venait de murmurer à son oreille :

— Mon père !

Avant que le colonel Marcaz fut revenu de sa stupefaction, Julien l'avait entraîné hors du fort, en lui répétant d'une voix où se mêlait la plus affectueuse tendresse et la crainte qu'il arrivât malheur à son cher prisonnier :

— Venez, venez vite !

Lorsqu'ils furent à une certaine distance du fort le colonel s'arrêta et, sans prononcer une parole, posa ses mains sur les épaules du jeune homme et le considéra avec une émotion bien facile à comprendre si l'on songe que depuis seize ans il pleurait son fils, enlevé sans qu'il ait jamais pu s'expliquer comment.

— Oui, c'est bien moi, votre Pedro, lui dit le flibustier avec un sourire de bonheur.

— Toi ! put enfin s'écrier le colonel ; est-ce bien possible ?

— Oui, mon cher père, c'est moi, tout ce qu'il y a de plus moi. Mais ne restons pas ici. Venez, suivez-moi, tout à l'heure je vous expliquerai ce qui vous semble en ce moment si incompréhensible.

Et, passant son bras sous celui de son père, Julien l'entraîna rapidement.

Lorsqu'ils furent assez loin dans la campagne, le flibustier s'arrêta en vacillant et portant la main à sa poitrine. Mais se redressant par un suprême effort de volonté, il pria le colonel de s'asseoir sur l'herbe, au pied d'un arbre, et prit place à son côté.

Alors, lui prenant les mains, il lui dit sa vie tout entière, depuis le jour où, affolé de peur à la vue des Frères de la Côte, il s'était enfui jusqu'au bord de la mer et avait été emporté par un flibustier — car il se souvenait, maintenant — jusqu'au moment où le

voile qui recouvrait ses premières années s'était subitement déchiré à la vue de la demeure paternelle.

Il dit les soins dont il avait été entouré à la part de tous en général et de Montbars en particulier.

Puis, ayant achevé, il passa un bras autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion ; mais à sa grande surprise, le colonel ne lui rendit point ses caresses. Les sourcils froncés, l'œil fixé à terre, ce dernier semblait s'abîmer dans de pénibles réflexions.

— Oh ! fit douloureusement Julien en retirant lentement son bras.

Ce simple monosyllabe rappela à lui le colonel, qui, à son tour, prit son fils entre ses bras et l'étreignit sur sa poitrine.

— Pardonne-moi, lui dit-il avec tristesse ; mais à la joie que j'éprouve se mêle la souffrance de penser que mon fils a, durant des années, versé le sang de ses frères ! Car tu es Espagnol et je te retrouve à la tête même de nos plus mortels ennemis.

— Me rendriez-vous responsable de cette situation ?

— Non, mon enfant, non, répondit vivement le colonel, mais je n'en souffre pas moins.

— Vous avez tort, don Marcaz, dit, derrière les deux hommes, une voix grave.

Se retournant, ils aperçurent un moine debout à quelques pas.

— Le père Rodriguez ! s'écria Julien en se levant en même temps que son père.

— Vous?... fit le colonel. Ah ! soyez le bienvenu ; vous allez soulager ma conscience d'un poids énorme.

— J'ai tout entendu, répondit le franciscain ; aussi, je n'hésite pas à vous déclarer que vos scrupules sont exagérés. L'existence de votre fils a été indépendante de sa volonté. Elevé parmi nos ennemis, il devait fatalement les suivre dans leur voie sanglante. Ouvrez donc hardiment vos bras à l'enfant si



miraculeusement retrouvé, et, au lieu de vous livrer à de troublantes réflexions, remerciez avec lui Dieu qui vous a enfin réunis.

— Merci, mon père ! dit avec émotion le colonel en pressant tendrement la main de Julien.

Mais ce dernier ne répondit pas à cette pression. Le regard étincelant, il écoutait les bruits du combat et vibrait à chaque décharge de la flotte, qui commençait le bombardement de Carthagène.

— A quoi songes-tu donc ? lui demande son père, qui ne comprenait rien à cette froideur succédant sans transition à un doux épanchement.

— Je songe à mes amis, répondit Julien d'une voix nerveuse, à mes amis qui combattent là-bas sans moi, qui versent leur sang pendant que je reste ici, inactif.

— Aurais-tu l'intention de les rejoindre ? s'écria le colonel avec douleur.

— N'est-ce pas mon devoir ? répliqua Julien avec véhémence. Est-ce au moment du danger que je dois les quitter ? Non, non ! et vous ne sauriez me conseiller une telle lâcheté ! La ville prise, je serai tout à vous et à ma sainte mère, à vous pour toujours ; mais, d'ici-là, je ne m'appartiens pas. Tremblant pour vos jours, je n'ai pas hésité à abandonner tout à l'heure mes compagnons. Maintenant que vous êtes en sûreté, que nul péril ne vous menace, je dois retourner à mon poste ; il le faut !

— Soit, dit froidement le colonel, regagnons chacun le nôtre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si tu crois que ta place est encore parmi les ladrones, la mienne est là-haut.

Et, en parlant, le colonel désignait le fort.

— Il est trop tard, lui répliqua Julien. Regardez ! Le colonel jeta un cri de rage.

Le drapeau de la Flibuste flottait sur le fort.

— Je suis déshonoré ! gémit le malheureux officier.

— Non, dit vivement Julien, non, vous n'êtes point déshonoré, car vous vous êtes vaillamment défendu ; de plus vous, ne vous êtes rendu à personne.

— Colonel, dit à son tour le père Rodriguez, votre fils a raison, rien dans votre conduite n'est de nature à porter atteinte à votre honneur de soldat. Le seul responsable de la défaite, c'est le gouverneur de Carthagène, qui, méprisant mes avis, s'est obstiné à ne pas prendre ses précautions en vue de l'attaque dont la ville est en ce moment l'objet.

— Eh ! quoi, s'écria Julien, vous saviez...

— Tout, dit nettement le franciscain. Lors de mon court séjour dans la grotte où vous me reteniez prisonnier, j'avais surpris quelques propos qui m'avaient suffisamment éclairé.

— Ainsi, fit Julien avec amertume, vous avez reconnu par une trahison les attentions et le respect dont nous vous avons entouré ?

— Que parlez-vous de trahison ? s'écria le moine avec hauteur. M'avez-vous fait part de vos projets ? Non, n'est-ce pas ? Or, si le hasard me les a fait connaître, j'en devais informer sans retard ceux que menaçait votre haine ; et c'est en agissant autrement que j'eusse été un traître, traître à ma patrie, traître à mon roi !

Julien était trop intelligent pour ne pas se courber devant l'inflexible logique du franciscain. Il reconnut donc franchement qu'à la place du père Rodriguez il eût agi de même.

Tout à coup, les airs vibrèrent sous une série d'effroyables détonations.

C'était la flotte française qui, après avoir pénétré dans le port, engageait un duel d'artillerie avec les batteries espagnoles qui fermaient les premières rues de la ville.



Les détonations se succédaient maintenant sans interruption, faisant trembler la terre.

Julien écoutait, les yeux flamboyants, les poings crispés, en proie à un violent combat intérieur.

Les pensées les plus diverses se heurtaient dans son esprit bouleversé. Devait-il, Espagnol, laisser égorger ses frères d'origine, ou bien, ne se rappelant que l'affection de ceux qui avaient pris soin de son enfance, devait-il retourner dans leurs rangs et mêler, comme précédemment, son sang au leur ?

Cruelle angoisse, doute poignant, perplexités affolantes !

Le colonel et le franciscain demeuraient silencieux, suivant sur le visage du jeune homme toutes les phases de cette crise terrible où deux considérations si contraires se disputaient son cœur.

Soudain, Julien se redressa, ses traits contractés se détendirent et un sourire erra sur ses lèvres.

Son esprit surexcité venait de lui montrer Montbars, l'épée au poing, entouré de Vent-en-Panne, Ourson Tête-de-Fer, Morgan, Pierre Legrand, toute la vaillante pléiade enfin, entraînant les Frères de la Côte à travers les rues de Carthagène ; et, flibustier quand même, il sentait une force irrésistible le pousser vers ces hardis et loyaux compagnons de sa vie encore si courte et déjà si remplie.

La tête en feu, perdue, exaltée jusqu'au délire, il partit en criant :

— Mon père, à tout à l'heure !

Mais le colonel s'élança à sa poursuite, le rejoignit, l'étreignit avec l'énergie du désespoir.

— Tu ne partiras pas ! lui dit-il d'un ton résolu.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! rugissait le flibustier en se débattant. Montbars et mes amis m'attendent et je veux...

Il n'acheva pas.

Son visage prit une teinte livide, il ferma les yeux à

demi et s'affaissa entre les bras de son père, qui l'étendit à terre et s'agenouilla près de lui en sanglotant :

— Mon enfant, mon pauvre enfant !

Le franciscain s'approcha rapidement et dégrafa le pourpoint de Julien toujours évanoui.

— Mais il est blessé ! s'écria le père Rodriguez en montrant au colonel la poitrine du jeune homme, qui était inondée de sang.

— Oh ! s'exclama l'officier en se redressant et reculant avec épouvante, c'est moi, moi, qui ai tué mon fils !

— Voyons, s'écria affectueusement le moine en abandonnant Julien pour courir au colonel, revenez à vous, je vous en supplie ; ne vous laissez pas ainsi bouleverser par la douleur. Soyez homme et sachez regarder la souffrance en face.

— C'est que vous ne savez pas, reprit le vieil officier avec un sourire navrant ; non, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir.

— De grâce, expliquez-vous.

— Quand mon fils est entré dans le fort, il a crié mon nom. J'ai cru à un défi, et, comme j'avais un pistolet à la main... Ah ! c'est horrible ! j'ai tué mon enfant !

Le franciscain retourna aussitôt vers Julien toujours étendu immobile, et visita soigneusement la blessure.

— Ce n'est rien, cria-t-il au colonel.

— En êtes-vous sûr ? fit le malheureux père en accourant et fixant sur son fils un regard noyé de larmes.

— Voyez plutôt, reprit le franciscain. La balle a frappé sur une côte et glissé en déchirant les chairs.

— Mais, cet évanouissement ?...

— A été causé par la perte du sang, qui, ainsi que vous le voyez, a été extrêmement abondante. Il n'y a donc rien à craindre.



Tout en parlant, le religieux avait déchiré une partie de la chemise de Julien et préparé un pansement un peu rudimentaire qui devait, néanmoins, prévenir toute nouvelle hémorragie.

— Cette syncope m'inquiète, reprit le colonel, maintenant un peu plus calme.

— Vous devriez, au contraire, vous en réjouir, car elle empêchera quelque folie. Laissons-le donc en cet état. Quand il reviendra à lui, le combat sera probablement terminé et il ne songera plus à vous quitter.

— Si, seulement, je pouvais le faire transporter chez moi !

— Où se trouve votre habitation ?

— A une heure d'ici, à peu près.

— Emportons-le, alors.

— Comment ?

— Prenez-le par le corps ; je soutiendrai les jambes et nous marcherons jusqu'à ce que nous rencontrions quelqu'un qui puisse nous procurer un brancard ou tout autre moyen de transport.

— Ah ! que vous êtes bon ! dit le colonel en pressant les mains du moine.

— Bien, bien, répliqua ce dernier en se dégageant ; occupons-nous de votre fils, c'est ce qui presse le plus.

Les deux hommes soulevèrent Julien et s'éloignèrent lentement.





XI

LA FIN DE LA FLIBUSTE

**A**PRÈS le départ de Julien, doña Antonia s'était retirée dans sa chambre, le cœur débordant d'une joie immense.

Cet enfant si longtemps pleuré, elle venait de le serrer dans ses bras; elle avait entendu sa voix et reçu ses baisers!



— Dieu, Dieu puissant ! s'écria-t-elle en levant les yeux et les mains dans un élan d'infinie reconnaissance, ah ! soyez mille fois béni !

Mais, tout à coup, son exaltation tomba comme par enchantement et une douleur intense la mordit cruellement au cœur.

Elle venait de se rappeler subitement que son enfant portait le costume des ladrones... Alors, il allait peut-être se trouver face à face avec son père, tous deux les armes à la main.

— Non, non, se dit-elle aussitôt, ce n'est pas possible. Dieu ne permettrait pas un tel crime !

Et se souvenant de ce que Julien lui avait dit en partant, elle reprit un peu de calme. Néanmoins, chaque coup de canon trouvait un douloureux écho dans son cœur d'épouse et de mère.

— Ennemis ! se disait parfois la pauvre femme, ils sont ennemis !

Mais une pensée venait bien vite chasser cette funeste et angoissante impression : sans l'attaque de Carthagène, aurait-elle jamais revu son fils ? Evidemment non, puisque le hasard seul les avait mis en présence, hasard d'une guerre sans laquelle le jeune homme n'eût probablement posé de sa vie le pied sur le rivage.

Et elle attendait, flottant entre l'espoir et la désespérance.

— Antonia ! cria soudain une voix vibrante.

Doña Antonia jeta un cri, se précipita hors de sa chambre et s'en alla tomber, défaillante, dans les bras de son mari en disant :

— L'as-tu vu ?

— Oui, oui, rassure-toi, chère femme, lui répondit doucement le colonel.

— Où est-il ? Comment ne se trouve-t-il point avec toi ?

— Ecoute-moi et sois calme, reprit le colonel en onduisant doña Antonia au salon et l'obligeant à asseoir sur un divan.

— Mon Dieu ! que lui est-il arrivé ? gémit la pauvre mère, rassurée sur le compte de son époux, mais tremblant pour son fils.

— Il ne court aucun danger et tu le verras dans un instant. Mais, auparavant, il faut que tu m'écoutes.

— Il est blessé, n'est-ce pas ? interrogea doña Antonia avec un atroce serrement de cœur.

— Une égratignure, pas autre chose.

— Ta parole ?

— Je te l'affirme !

— Bien. Maintenant, parle, je puis t'écouter.

Le colonel fit alors à doña Antonia le récit de tout ce qui s'était passé entre son fils et lui.

Puis il conclut :

— A une demi-lieue d'ici, j'ai rencontré un propriétaire de Carthagène qui fuyait dans sa voiture. Sur mes instances il a consenti à transporter notre Pedro jusqu'ici. Tu le verras donc arriver d'un moment à l'autre.

— Pourquoi n'es-tu pas resté près de lui ?

— Parce que je tenais à t'éviter une émotion trop forte. D'ailleurs, le franciscain l'accompagne... Et, tiens, j'entends le pas d'un cheval. Reste ici jusqu'à ce que je t'appelle.

Et le colonel sortit précipitamment.

Dix minutes plus tard, il rentrait au salon, que, conformément à sa recommandation, doña Antonia n'avait point quitté.

— Viens, lui dit-il.

Puis, la prenant par la main, il la conduisit dans sa chambre à lui, où Julien, couché dans le lit paternel, recevait les soins du père Rodriguez, qui jugea à propos de faire enfin cesser l'évanouissement du blessé.



En effet, le canon ne grondait plus, et seuls des coups de feu isolés se faisaient encore entendre au loin, mais plus rares, plus espacés d'instant en instant.

Lorsque Julien rouvrit les yeux, il aperçut son père et sa mère penchés anxieusement sur lui.

Un sourire d'ineffable bonheur passa sur ses lèvres décolorées et ses bras se tendirent vers ces deux êtres d'autant plus chers à son cœur qu'il avait été longtemps privé de leurs tendres caresses.

Son esprit, affaibli par la perte de son sang, ne bouillait plus de cette fiévreuse ardeur qui avait si fort épouventé le colonel. Un calme relatif s'était fait en lui et il jouissait du présent sans songer au passé. Sa vie semblait réellement ne commencer qu'en ce moment.

Dans un enivrement de tout son être, le jeune flibustier oubliait les Frères de la Côte, ses amis, Montbars lui-même. Son père, sa mère lui tenaient lieu de tout et il ne pensait plus qu'aux douces joies d'une intimité qui resserrerait de plus en plus les liens naturels qui les unissaient déjà tous trois.

Lorsque, le lendemain, en s'éveillant, il vit sa mère assise à son chevet, il lui pressa la main en disant dans un sourire :

— Chère mère, comme nous allons être heureux !

— Oh ! oui, bien heureux ! lui répondit doña Antonia, ravie de lui voir un esprit si net, indice d'un prompt rétablissement.

Le colonel parut bientôt.

En voyant le clair regard de son fils, il eut un tressaillement de joie. Mais, presque aussitôt, sa physionomie s'assombrit.

— Souffres-tu ? demanda-t-il à Julien en s'approchant du lit.

— Pas le moins du monde, répondit Julien. Je suis un peu faible, voilà tout.

— Ainsi, ta blessure?...

— Je ne la sens même pas.

Puis, comprenant le motif de la tristesse de son père, il reprit avec enjouement :

— C'est égal, vous ne tirez pas trop mal.

— Oh! fit le colonel en pâlisant affreusement.

— Voyons, dit Julien d'un air dégagé, pas d'enfantillages. En tirant sur moi vous ignoriez qui j'étais; n'avez donc pas de ces scrupules puérils, indignes d'un soldat.

— Crois-tu donc qu'il n'est pas pénible pour un père de penser qu'il pouvait tuer son enfant?

— Evidemment oui, si vous aviez agi comme père; mais tel n'est pas votre cas. Soldat, vous avez agi en soldat, et vous me feriez beaucoup de peine en songeant plus longtemps à cela. Et puis, sans cette réponse à mon appel, eussé-je su qui vous étiez? Croyez-moi, bénissez ce bienheureux coup de pistolet, car il nous a peut-être évité un grand malheur... Mais j'en reviens tout de même à ma première appréciation; vous ne tirez pas trop mal.

Un peu réconforté par cette insouciance gaieté, le colonel se dérida tout à fait et sentit s'évanouir ses derniers remords.

— Où est donc le père Rodriguez? demanda au bout d'un instant Julien.

— A Carthagène, répondit le colonel. Je l'ai prié d'aller aux renseignements.

— Quand est-il parti?

— Cette nuit, après s'être assuré que tu n'avais plus besoin que de repos. Mais, dis-moi : où vous êtes-vous donc connus?

— Il y a quelques mois, durant une expédition que nous faisons contre les Indiens pour venger un de nos amis. Et il est fort heureux pour lui que nous soyons arrivés à temps pour le délivrer, ainsi que la fille du gouverneur de Saint-Domingue, car, selon



toutes probabilités, il n'existerait plus qu'à l'état de souvenir, état fort désagréable pour ceux qui en sont l'objet.

— N'a-t-il pas été ensuite votre prisonnier ? C'est du moins ce qu'il a dit en ta présence.

— Oh ! un otage, pas autre chose ; et encore ne marchait-il qu'en seconde ligne, comme compagnon de doña Flor.

Et Julien raconta à son père cette expédition qui avait coûté la vie à toute une tribu indienne et à plusieurs milliers d'Espagnols.

— Si jeune et déjà tant de sang dans sa vie ! soupira doña Antonia en joignant les mains dans un geste de commisération.

Puis, embrassant son fils :

— Mais, c'est fini, n'est-ce pas ? tu ne nous quitteras jamais ?

— Jamais, répondit Julien sans hésiter.

— Je te ferai donner un grade dans l'armée, lui dit le colonel.

— Pour ça, non, répliqua vivement le flibustier. Bien que je sois Espagnol, je ne pourrais point tirer l'épée contre ceux qui m'ont élevé et dont j'ai si longtemps partagé les joies et les peines. La naissance m'a fait sujet du roi d'Espagne, mais les hasards de la vie ont fait de moi un Frère de la Côte. Cette dualité m'oblige à une stricte neutralité. Vous avez trop d'honneur pour ne point me comprendre.

— Soit, dit le colonel, je respecterai tes scrupules.

— A ma place, agiriez-vous comme je le fais ? demanda Julien, désireux d'être complètement fixé sur l'opinion de son père.

— Oui, dit nettement le colonel ; aussi, je te promets de ne plus revenir sur ce sujet.

— Merci.

Puis, après une pause :

— Pensez-vous que le père Rodriguez soit bientôt de retour ? demanda-t-il ?

— Il ne saurait tarder maintenant... A moins que...

— Achevez.

— A moins que ce digne homme n'ait été tué.

Julien sourit.

— Rassurez-vous à cet égard, dit-il ; les Frères de la Côte respectent les religieux ; et le pire qui puisse lui arriver, c'est d'être forcé de donner le *la* dans un *Te Deum*.

— Je suppose que le père Rodriguez n'aurait pas le cœur à entonner un chant de victoire au milieu des cadavres de ses compatriotes.

— Oh ! ça ne se passerait point dans la rue, mais bien dans la cathédrale.

— Ton insouciance me fait vraiment frémir, dit le colonel stupéfait de la légèreté avec laquelle son fils s'exprimait sur un pareil sujet.

— Ne frémissiez pas tant, dit le père Rodriguez en apparaissant ; si la tête est légère, le cœur est bon, j'en suis certain.

Et, s'approchant du lit, il ajouta avec intérêt :

— Comment va notre blessé ?

— Très bien, grâce à vous, dit le colonel en s'effaçant pour faire place au franciscain.

— Quelles nouvelles apportez-vous ? lui demanda Julien, impatient de connaître le résultat de la bataille.

— Carthagène n'est plus qu'un monceau de ruines, répondit tristement le franciscain.

— Je m'en doutais bien un peu, fit en riant Julien. Du moment que nous étions dans l'affaire...

— Cette fois, interrompit le père Rodriguez, votre victoire vous coûtera cher !

— Comment l'entendez-vous ?





La naissance m'a fait sujet du roi d'Espagne (page 151).



— Plus braves que prudents, les ladrones ont fait le jeu de l'amiral français.

— De quelle manière ?

— En donnant partout les premiers et faisant des prodiges de valeur. En sorte que les troupes royales ont relativement peu souffert, tandis que vos amis ont été presque anéantis.

— Et je n'étais pas avec eux ! s'écria Julien avec désespoir.

— Tu étais avec nous, lui dit affectueusement sa mère.

— C'est vrai, mère, pardonnez-moi, mais je souffre à la pensée que je n'ai pu partager les dangers de mes amis.

Le père Rodriguez avait dit vrai. Les flibustiers s'étaient montrés d'une témérité folle, qui avait permis au baron de Pointis de ne pas trop exposer ses propres troupes.

Outre cet avantage, l'amiral avait éprouvé la satisfaction de voir décimer sur une assez vaste échelle cette redoutable association des Frères de la Côte, que Louis XIV lui avait recommandé d'amoindrir par tous les moyens.

La ville prise et pillée, il restait à peine trois cents flibustiers.

Montbars, Vent-en-Panne, le beau Laurent, Morgan étaient tués ; Michel le Basque et Ourson Tête de Fer blessés mortellement.

Aussi, lorsque les survivants réclamèrent leur part du butin, l'amiral leur répondit-il qu'il ne consentait qu'à accorder à chacun une part égale à celle que devaient recevoir individuellement ses soldats.

Furieux, les flibustiers refusèrent fièrement et, trop peu nombreux pour songer à se venger, ils se rembarquèrent et regagnèrent l'île de la Tortue, où des rixes éclatèrent entre ceux qui n'en voulaient qu'à l'amiral



---

et ceux, plus nombreux, qui ne voulaient croire qu'à une indigne trahison de leurs chefs.

Réduits à un nombre insignifiant, privés de leurs officiers, excités les uns contre les autres, les flibustiers regagnèrent peu à peu le Port-de-Paix, s'enfoncèrent dans l'intérieur et se firent boucaniers.

Le Flibuste n'existait plus.

Louis XIV l'avait tuée après en avoir vécu.





## TABLE DES MATIÈRES

I. — Montbars l'Exterminateur . . . . .	9
II. — L'enfant trouvé. . . . .	22
III. — Julien se dérouille la main. . . . .	34
IV. — La mort de l'Olonnais . . . . .	47
V. — Où Montbars fait une bonne capture . . . . .	63
VI. — Première rencontre . . . . .	79
VII. — Dix contre un . . . . .	94
VIII. — Deux singuliers parlementaires . . . . .	109
IX. — L'attaque de Carthagène. . . . .	122
X. — Le père et le fils . . . . .	132
XI. — La prise de Carthagène . . . . .	146





# Formation d'une Bibliothèque attrayante

## AVEC LES OUVRAGES DE LÉON VILLE

*Officier de l'Instruction publique*

*Plusieurs fois lauréat de la Société d'Encouragement au bien*

Léon Ville dont la plupart des ouvrages, avidement lus par la jeunesse, ont été couronnés par la Société d'Encouragement au bien, est un émule de Jules Verne. Sa plume alerte et la verve de son esprit tiennent constamment en haleine le lecteur et le captivent de la première à la dernière page de son œuvre. Et combien saine est cette distraction pour l'esprit et le cœur épris de sentiments chevaleresques. Ces lectures sont comme de la gymnastique morale au grand air. Mettez ces livres sans crainte entre les mains de vos enfants. Vous verrez de quelle façon ils formeront leur caractère et quel plaisir vous vous procurerez à vous-mêmes, parents et maîtres, à voir vos jeunes lecteurs dévorer littéralement ces excellentes publications.

**Une poignée de Héros.** 1 vol. in-folio (33 × 25) avec nombreuses illustrations hors texte et dans le texte. Prix : broché . . . . . 18 fr.

**Les Pionniers du Grand Désert Américain,** 1 vol. in-4° (30 × 20) avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : broché . . . . . 10 fr.

**Peaux-Rouges et Visages-Pâles.** 1 vol. in-4° (30 × 20) avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : broché 10 fr.

**Aventures d'un Numismate,** 1 vol. in-4° (30 × 20) avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : br. 10 fr.

**Cent mille lieues sur les Mers.** 1 vol. in-4° (30 × 20) avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : br. 10 fr.

**Les Naufragés de l'« Alaska »,** 1 vol. in-4° (30 × 20) avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : broché 10 fr.

**Au pays des Menhirs, Voyages à bicyclettes à travers la Bretagne,** 1 vol. in-4°, avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : broché . . . . . 10 fr.

**Au pays des Oliviers. Voyage en automobile à travers la Provence.** 1 vol. in-4°, avec nombr. illustr. hors texte et dans le texte. Prix : broché . . . . . 10 fr.

**Au Pôle Nord en Ballon,** 1 vol. grand in-8°, orné de nombreuses compositions. Prix : broché . . . . . 5 fr.

**Au Klondyke. La Soif de l'or,** 1 vol. gr in-8°, orné de nombreuses compositions. Prix : broché . . . . . 5 fr.

**Les Corsaires d'Afrique,** 1 vol. grand in-8°, orné de nombreuses compositions. Prix : broché . . . . . 5 fr.

**Les Mystérieux Conquérants de l'air,** 1 vol. grand in-8° orné de nombreuses compositions. Prix : broché . . . . . 5 fr.

**Les Chrétiens en Chine,** 1 vol. grand in-8° orné de nombreuses compositions. Prix : broché . . . . . 5 fr.

### LA VIE AU DÉSERT

13 vol. gr. in-8° raisin (25 × 16) ornés de nombr. compositions, se vendant *séparément chacun*. Prix : broché . . . . . 4 fr.

- I. Le Chef des Hurons.
- II. Les Chercheurs d'or.
- III. Le Père noir.
- IV. Haine mexicaine.
- V. La Rivière des Alligators.
- VI. Le Fils du Canadien.
- VII. Les Colons de l'île Mariette.
- VIII. Une Marche au soleil.
- IX. Guillaume le Boer.
- X. Les Frères de la Côte.
- XI. Les derniers Flibustiers.
- XII. Perdu dans le Chucuito.
- XIII. Les Enfants de l'Hacendero.

### NOS GRANDS CAPITAINES

6 vol. gr. in-8° raisin (25 × 16) ornés de nombr. compositions, se vendant *séparément chacun*. Prix : broché . . . . . 5 fr.

- I. Roland.
- II. Du Guesclin.
- III. Bayard.
- IV. Jean-Bart.
- V. Napoléon.
- VI. Bugeaud.

Tous les ouvrages de Léon VILLE ci-dessus annoncés sont expédiés brochés franco en gare française, pris en une seule fois, contre remboursement sans frais de cent-soixante francs.













150F

579

